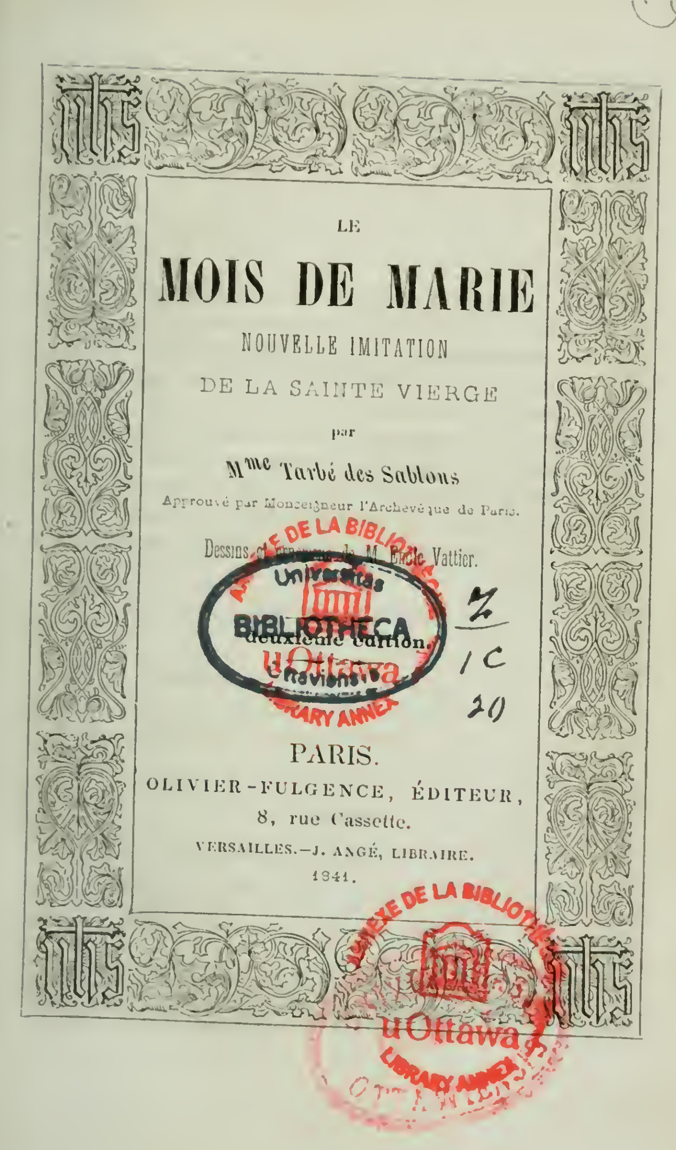








LE

# MOIS DE MARIE

## NOUVELLE IMITATION

## DE LA SAINTE VIERGE

par

Mme Tarbé des Sablons

Approuvé par Monseigneur l'Archevêque de Paris.

Dessins et gravures de M. Émile Vattier.

deuxième édition.



PARIS.
OLIVIER-FULGENCE, ÉDITEUR,
8, rue Cassette.
VERSAILLES.—J. ANGÉ, LIBRAIRE.
1841.

Nous, vicaire-général du diocèse de Paris, coadjuteur nommé de Strasbourg, avons approuvé et approuvons par ces présentes, un livre intitulé : LE MOIS DE MARIE, par madame *Tarbé des Sablons ;* après l'avoir fait examiner, nous avons reconnu que la doctrine en était exacte, et que soit par la manière dont il est rédigé, soit par les détails de mœurs et les conseils qu'il renferme, il pouvait être très utile aux fidèles et plus particulièrement aux jeunes personnes destinées à fréquenter le monde.

Fait à Paris, le 25 mars 1840.

AFFRE, premier vicaire-général,
capitulaire,
coadjuteur nommé de Strasbourg.

# PRIÈRES DU MATIN.

In nomine Patris, et Filii, et Spiritûs sancti. Amen.

Mettons-nous en la présence de Dieu, adorons son saint nom.

Très sainte et très auguste Trinité, Dieu seul en trois personnes, je crois que vous êtes ici présent. Je vous adore avec les sentimens de l'humilité la plus profonde, et vous rends de tout mon cœur

les hommages qui sont dus à votre souveraine Majesté.

Remercions Dieu des grâces qu'il nous a faites et offrons-nous à lui.

Mon Dieu, je vous remercie bien humblement de toutes les grâces que vous m'avez faites jusqu'ici. C'est encore par un effet de votre bonté que je vois ce jour; je veux aussi l'employer uniquement à vous servir. Je vous en consacre toutes les pensées, les paroles, les actions et les peines. Bénissez-les, Seigneur, afin qu'il n'y en ait aucune qui ne soit animée de votre amour, et qui ne tende à votre plus grande gloire.

Formons la résolution d'éviter le péché et de pratiquer la vertu.

Adorable Jésus, divin modèle de la perfection à laquelle nous devons aspirer, je vais m'appliquer, autant que je le pour-

rai, à me rendre semblable à vous, doux, humble, chaste, zélé, patient, charitable et résigné comme vous; et je ferai particulièrement tous mes efforts pour ne pas retomber aujourd'hui dans les fautes que je commets si souvent, et dont je souhaite sincèrement de me corriger.

Demandons à Dieu les grâces qui nous sont nécessaires.

Mon Dieu, vous connaissez ma faiblesse. Je ne puis rien sans le secours de votre grâce. Ne me la refusez pas, ô mon Dieu! proportionnez-la à mes besoins : donnez-moi assez de force pour éviter tout le mal que vous défendez, pour pratiquer tout le bien que vous attendez de moi, et pour souffrir patiemment toutes les peines qu'il vous plaira de m'envoyer.

Pater noster qui es in cœlis, sanctificetur nomen tuum : adveniat regnum tuum : fiat voluntas tua, sicut in cœlo et in terra; panem nostrum quoti-

dianum da nobis hodie : et dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris : et ne nos inducas in tentationem; sed libera nos a malo. Amen.

Ave, Maria, gratiâ plena, Dominus tecum, benedicta tu in mulieribus, et benedictus fructus ventris tui, Jesus.

Sancta Maria, Mater Dei, ora pro nobis peccatoribus nunc et in hora mortis nostræ. Amen.

Credo in Deum Patrem omnipotentem, creatorem cœli et terræ : et in Jesum-Christum Filium ejus unicum Dominum nostrum, qui conceptus est de Spiritu santo, natus ex Maria Virgine, passus sub Pontio Pilato, crucifixus, mortuus et sepultus; descendit ad inferos, tertiâ die resurrexit à mortuis, ascendit ad cœlos, sedet ad dexteram Dei Patris omnipotentis, inde venturus est judicare vivos et mortuos.

Credo in Spiritum sanctum, sanctam Ecclesiam catholicam, sanctorum communionem, remissionem peccatorum, carnis resurrectionem, vitam æternam. Amen.

Confiteor, etc.

Invoquons la sainte Vierge, notre bon Ange et notre saint Patron.

Sainte Vierge, Mère de Dieu, ma mère

et ma patronne, je me mets sous votre protection, et je me jette avec confiance dans le sein de votre miséricorde. Soyez, ô Mère de bonté! mon refuge dans mes besoins, ma consolation dans mes peines, et mon avocate auprès de votre adorable Fils, aujourd'hui, tous les jours de ma vie, et particulièrement à l'heure de ma mort.

Ange du Ciel, mon fidèle et charitable guide,. obtenez-moi d'être si docile à vos inspirations, et de régler si bien mes pas, que je ne m'écarte en rien de la voie des commandemens de mon Dieu.

Grand Saint, dont j'ai l'honneur de porter le nom, protégez-moi, priez pour moi, afin que je puisse servir Dieu comme vous sur la terre, et le glorifier éternellement avec vous dans le Ciel.

Ainsi soit-il.

LITANIES DU SAINT NOM DE JESUS.

| | |
|---|---|
| SEIGNEUR, ayez pitié de nous. | KYRIE, eleison. |
| Christ, ayez pitié | Christe, eleison. |
| Seigneur, ayez pitié. | Kyrie, eleison. |
| Jésus, écoutez-nous. | Jesu, audi nos. |
| Jésus, exaucez-nous. | Jesu. exaudi nos. |
| Dieu le Père, des Cieux où vous êtes assis, ayez pitié. | Pater de Cœlis, Deus, miserere nobis. |
| Dieu le Fils, rédempteur du monde, ayez pitié. | Fili, Redemptor mundi, Deus, miserere nobis. |
| Dieu le Saint-Esprit, ayez pitié. | Spiritus Sancte, Deus, miserere nobis. |
| Trinité sainte, qui êtes un seul Dieu, | Sancta Trinitas, unus Deus, miserere nobis. |
| Jésus, Fils du Dieu vivant, | Jesu, Fili Dei vivi, miserere nobis. |
| Jésus, splendeur du Père, ayez pitié. | Jesu, splendor Patris, miserere nobis. |
| Jésus, pureté de la lumière éternelle, | Jesu, candor lucis æternæ, |
| Jésus, Roi de gloire, | Jesu, Rex gloriæ, |
| Jésus, soleil de justice, | Jesu, sol justitiæ, |
| Jésus, Fils de la Vierge Marie, ayez pitié. | Jesu, Fili Mariæ Virginis, miserere nobis. |
| Jésus aimable, | Jesu amabilis, |
| Jésus admirable, | Jesu admirabilis, |
| Jésus Dieu fort, | Jesu Deus fortis, |

| | |
|---|---|
| Jesu, Pater futuri seculi. | Jésus, Père des siècles à venir, |
| Jesu, magni consilii Angele, | Jésus, Ange du grand conseil, |
| Jesu potentissime, | Jésus très puissant, |
| Jesu patientissime, | Jésus très patient, |
| Jesu obedientissime, | Jésus très obéissant, |
| Jesu mitis et humilis corde, | Jésus doux et humble de cœur, |
| Jesu, amator castitatis, | Jésus, amateur de la chasteté, |
| Jesu, amator noster, | Jésus, qui nous honorez de votre amour. |
| Jesu, Deus pacis, | Jésus, Dieu de paix, |
| Jesu, auctor vitæ, | Jésus, auteur de la vie, |
| Jesu, exemplar virtutum, miserere n. | Jésus, l'exemplaire des vertus, ayez pitié. |
| Jesu, zelator animarum, | Jésus, zélateur des âmes, |
| Jesu, Deus noster, | Jésus, notre Dieu, |
| Jesu, refugium nostrum, | Jésus, notre refuge, |
| Jesu, pater pauperum, | Jésus, père des pauvres, |
| Jesu, thesaurus fidelium, miserere. | Jésus, trésor des fidèles, ayez pitié. |
| Jesus, bone Pastor, | Jésus, bon Pasteur, |
| Jesu, lux vera, | Jésus, vraie lumière, |
| Jesu, sapientia æterna, | Jésus, sagesse éternelle, |
| Jesu, bonitas infinita, | Jésus, bonté infinie, |
| Jesu, via et vita nostra, | Jésus, notre voie et notre vie, |
| Jesu, gaudium Angelorum, | Jésus, la joie des Anges, |
| Jesu, Rex Patriarcharum, | Jésus, le roi des Patriarches, |
| Jesu, Magister Apostolorum, | Jésus, le maître des Apôtres, |



| | |
|---|---|
| Jésus, le Docteur des Évangélistes, | Jesu, Doctor Evangelistarum, |
| Jésus, la force des Martyrs, | Jesu, fortitudo Martyrum, |
| Jésus, la lumière des Confesseurs. | Jesu, lumen Confessorum, |
| Jésus, la pureté des Vierges, | Jesu, puritas Virginum, |
| Jésus, la couronne de tous les Saints, ayez pitié. | Jesu, corona Sanctorum omnium. |
| Soyez-nous propice, Jésus, pardonnez-nous. | Propitius esto, parce nobis, Jesu. |
| Soyez-nous propice, Jésus, exaucez nos prières. | Propitius esto, exaudi nos, Jesu. |
| De tout péché, délivrez-nous, Jésus. | Ab omni peccato, libera nos, Jesu. |
| De votre colère, dél. | Ab ira tua, lib. |
| Des embûches du démon, délivrez. | Ab insidiis diaboli, libera nos, Jesu. |
| De l'esprit de fornication, délivrez. | A spiritu fornicationis, lib. |
| De la mort éternelle, délivrez-nous, Jésus. | A morte perpetua, libera nos Jesu. |
| Du mépris de vos divines inspirations, délivrez-nous. | A neglectu inspirationum tuarum, libera nos, Jesu. |
| Par le mystère de votre sainte Incarnation, délivrez-nous. | Per mysterium sanctæ Incarnationis tuæ, lib. |
| Par votre Nativité, délivrez-nous. | Per Nativitatem tuam, libera nos. |
| Par votre enfance, délivrez-nous. | Per infantiam tuam, libera nos, Jesu. |
| Par votre vie toute divine, délivrez-nous. | Per divinissimam vitam tuam, lib. |

Per labores tuos, libera nos. Jesu.
Per agoniam et passionem tuam, lib.
Per crucem et derelictionem tuam, libera nos, Jesu.
Per languores tuos, libera nos, Jesu.
Per mortem et sepulturam tuam, libera nos Jesu.
Per Resurrectionem tuam, lib.
Per Ascensionem tuam, lib.
Per gaudia tua, lib.
Per gloriam tuam, libera nos, Jesu.
Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, parce nobis, Jesu.

Agnus, etc., exaudi nos, Jesu.
Agnus, etc., miserere nobis, Jesu.
Jesu, audi nos.
Jesu, exaudi nos.

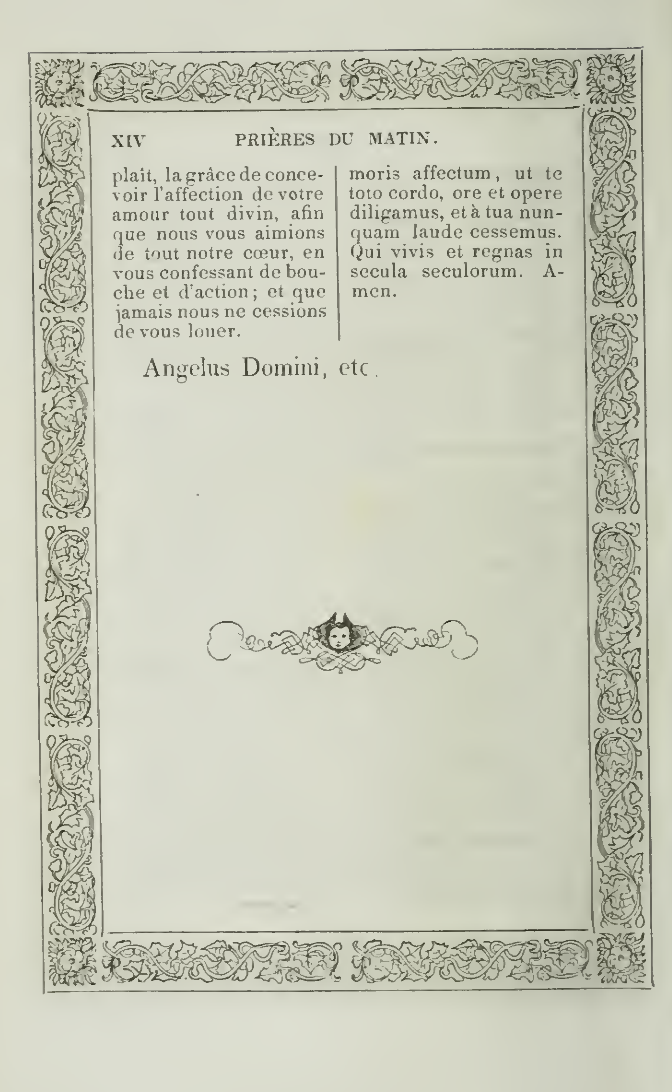
OREMUS.

Domine Jesu Christe, qui dixisti : Petite, et accipietis; quærite, et invenietis; pulsate, et aperietur vobis : quæsumus, da nobis petentibus divinissimi tui a-

Par vos travaux délivrez-nous, Jésus.
Par votre agonie et par votre passion, dél.
Par votre Croix et par votre abandonnement, délivrez.
Par vos langueurs, délivrez-nous.
Par votre mort et par votre sépulture, délivrez-nous.
Par votre résurrection, délivrez.
Par votre Ascension, délivrez-nous.
Par vos joies, dél.
Par votre gloire, délivrez-nous, Jésus.
Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, pardonnez-nous, Jésus.
Agneau, etc., exaucez-nous, Jésus
Agneau, etc., ayez pitié de nous, Jésus.
Jésus, écoutez-nous.
Jésus, exaucez-nous.

PRIONS.

Seigneur Jésus-Christ, qui avez dit : Demandez, et vous recevrez ; cherchez, et vous trouverez; frappez et il vous sera ouvert : faites-nous, s'il vous



plait, la grâce de concevoir l'affection de votre amour tout divin, afin que nous vous aimions de tout notre cœur, en vous confessant de bouche et d'action; et que jamais nous ne cessions de vous louer.

moris affectum, ut te toto cordo, ore et opere diligamus, et à tua nunquam laude cessemus. Qui vivis et regnas in secula seculorum. Amen.

Angelus Domini, etc.



# PRIÈRES DU SOIR.

In nomine Patris, et Filii, et Spiritûs sancti. Amen.

Mettons-nous en la présence de Dieu, et adorons-le.

Je vous adore, ô mon Dieu, avec la soumission que m'inspire la présence de votre souveraine grandeur. Je crois en vous, parce que vous êtes la vérité même.

J'espère en vous, parce que vous êtes infiniment bon. Je vous aime de tout mon cœur, parce que vous êtes souverainement aimable, et j'aime le prochain comme moi-même pour l'amour de vous.

Remercions Dieu des grâces qu'il nous a faites.

Quelles actions de grâces vous rendrai-je, ô mon Dieu! pour tous les biens que j'ai reçus de vous? Vous avez songé à moi de toute éternité; vous m'avez tiré du néant; vous avez donné votre vie pour me racheter, et vous me comblez encore tous les jours d'une infinité de faveurs. Hélas! Seigneur, que puis-je faire en reconnaissance de tant de bontés? Joignez-vous à moi, Esprits bienheureux, pour louer le Dieu des miséricordes, qui ne cesse de faire du bien à la plus indigne et à la plus ingrate de ses créatures.

Demandons à Dieu de connaître nos péchés.

Source éternelle de lumières, Esprit saint, dissipez les ténèbres qui me cachent la laideur et la malice du péché. Faites-m'en concevoir une si grande horreur, ô mon Dieu! que je le haïsse, s'il se peut, autant que vous le haïssez vous-même, et que je ne craigne rien tant que de le commettre à l'avenir.

Examinons-nous sur le mal commis.

Envers Dieu : Omissions ou négligences dans nos devoirs de piété, irrévérences à l'église, distractions volontaires dans nos prières, défaut d'attention, résistance à la grâce, juremens, murmures, manque de confiance et de résignation.

Envers le prochain : Jugemens téméraires, mépris, haine, jalousie, désir de

vengeance, querelles, emportemens, imprécations, injures, médisances, railleries, faux rapports, dommages aux biens ou à la réputation, mauvais exemple, scandale, manque de respect, d'obéissance, de charité, de zèle, de fidélité.

Envers nous-mêmes : Vanité, respect humain, mensonges, pensées, désirs, discours et actions contraires à la pureté, intempérance, colère, impatience, vie inutile et sensuelle, paresse à remplir les devoirs de notre état.

Me voici, Seigneur, tout couvert de confusion, et pénétré de douleur à la vue de mes fautes. Je viens les détester devant vous, avec un vrai déplaisir d'avoir offensé un Dieu si bon, si aimable et si digne d'être aimé. Était-ce donc là, ô mon Dieu! ce que vous deviez attendre

de ma reconnaissance, après m'avoir aimé jusqu'à répandre votre sang pour moi! Oui, Seigneur, j'ai poussé trop loin ma malice et mon ingratitude. Je vous en demande très humblement pardon, et je vous conjure, ô mon Dieu, par cette même bonté dont j'ai ressenti tant de fois les effets, de m'accorder la grâce d'en faire dès aujourd'hui, et jusqu'à la mort, une sincère pénitence.

Faisons un ferme propos de ne plus pécher.

QUE je souhaiterais, ô mon Dieu! ne vous avoir jamais offensé! Mais puisque j'ai été assez malheureux que de vous déplaire, je vais vous marquer la douleur que j'en ai par une conduite tout opposée à celle que j'ai gardée jusqu'ici. Je renonce dès à présent au péché et à l'occasion du péché, surtout de celui où j'ai la faiblesse de retomber si souvent. Et si

vous daignez m'accorder votre grâce, ainsi que je la demande et que je l'espère, je tâcherai de remplir fidèlement mes devoirs, et rien ne sera capable de m'arrêter, quand il s'agira de vous servir. Ainsi soit-il.

Notre Père, qui êtes aux Cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel. Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien, et pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, et ne nous induisez point à la tentation, mais délivrez-nous du mal.

Ainsi soit-il.

Je vous salue, Marie, pleine de grâce; le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes, et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni.

Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort.

Ainsi soit-il.

JE CROIS EN DIEU, etc.

JE CONFESSE, etc.

QUE Dieu tout-puissant nous fasse miséricorde, qu'il nous pardonne nos péchés, et nous conduise à la vie éternelle. Ainsi soit-il.

QUE le Seigneur tout-puissant et miséricordieux nous donne indulgence, absolution et rémission de tous nos péchés. Ainsi soit-il.

Recommandons-nous à Dieu, à la sainte Vierge et aux Saints.

BÉNISSEZ, ô mon Dieu! le repos que je vais prendre pour réparer mes forces afin de vous mieux servir. Vierge sainte, Mère de mon Dieu, et après lui mon unique espérance, mon bon Ange, mon saint Patron, intercédez pour moi, protégez-moi,





pendant cette nuit, tout le temps de ma vie. et à l'heure de ma mort.

Ainsi soit-il.

Prions pour les vivans et les fidèles trépassés.

Répandez, Seigneur, vos bénédictions sur mes parens, mes bienfaiteurs, mes amis et mes ennemis. Protégez tous ceux que vous m'avez donnés pour maîtres, tant spirituels que temporels. Secourez les pauvres, les prisonniers, les affligés, les voyageurs, les malades et les agonisans. Convertissez les hérétiques, et éclairez les infidèles.

Dieu de bonté et de miséricorde, ayez aussi pitié des âmes des Fidèles qui sont dans le Purgatoire. Mettez fin à leurs peines, et donnez à celles pour lesquelles je suis obligé de prier, le repos et la lumière éternelle. Ainsi soit-il.

## LITANIES DE LA SAINTE VIERGE

| | |
|---|---|
| Kyrie, eleison. | Seigneur, ayez pitié de nous. |
| Christe, eleison. | Christ, ayez pitié de nous. |
| Kyrie, eleison. | Seigneur, ayez pitié de nous. |
| Christe, audi nos. | Christ, écoutez-nous. |
| Christe, exaudi nos. | Christ, exaucez-nous. |
| Pater de cœlis, Deus, miserere nobis. | Dieu le Pere des Cieux où vous êtes assis, ayez pitié de nous. |
| Fili, Redemptor mundi, Deus, miserere nobis. | Dieu le Fils, Rédempteur du monde, ayez pitié de nous. |
| Spiritus sancte, Deus, miserere nobis. | Dieu le Saint-Esprit, ayez pitié de nous. |
| Sancta Trinitas, unus Deus, miserere nobis. | Trinité sainte, qui êtes un seul Dieu, ayez pitié de nous. |
| Sancta Maria, ora pro nobis. | Sainte Marie, priez pour nous. |
| Sancta Dei Genitrix, ora pro nobis. | Sainte Mère de Dieu, priez pour nous. |
| Sancta Virgo Virginum, ora pro nobis. | Sainte Vierge des Vierges, priez pour nous. |
| Mater Christi, | Mère du Christ, |
| Mater divinæ gratiæ, | Mère de la divine grâce, |
| Mater purissima, | Mere tres pure, |
| Mater castissima, | Mere très chaste, |

| | |
|---|---|
| Mère sans tache, | Mater inviolata, |
| Mère sans corruption, | Mater intemerata, |
| Mère aimable, | Mater amabilis, |
| Mère admirable, | Mater admirabilis, |
| Mère du créateur, | Mater Creatoris, |
| Mère du Sauveur, | Mater Salvatoris, |
| Vierge très prudente, | Virgo prudentissima, |
| Vierge vénérable, | Virgo veneranda, |
| Vierge célèbre, | Virgo prædicanda, |
| Vierge puissante, | Virgo potens, |
| Vierge clémente. | Virgo clemens, |
| Vierge fidèle, | Virgo fidelis, |
| Miroir de justice, | Speculum justitiæ, |
| Temple de sagesse, | Sedes sapientiæ, |
| Cause de notre joie, | Causa notræ lætitiæ, |
| Vaisseau spirituel, | Vas spirituale, |
| Vaisseau honorable, | Vas honorabile, |
| Vaisseau insigne de la dévotion. | Vas insigne devotionis, |
| Rose mystique, | Rosa mystica, |
| Tour de David, | Turris Davidica, |
| Tour d'ivoire, | Turris eburnea, |
| Maison dorée, | Domus auræa, |
| Arche d'alliance, | Fœderis arca, |
| Porte du Ciel, | Janua Cœli, |
| Étoile du matin, | Stella matutina, |
| Santé des infirmes, | Salus infirmorum, |
| Refuge des pécheurs, | Refugium peccatorum, |
| Consolatrice des affligés, | Consolatrix afflictorum, |
| Secours des chrétiens, | Auxilium christianorum, |
| Reine des Anges, priez pour nous. | Regina Angelorum, ora pro nobis. |
| Reine des Patriarches, | Regina Patriarcharum, |
| Reine des Prophètes, | Regina Prophetarum, |
| Reine des Apôtres, | Regina Apostolorum, |
| Reine des Martyrs, | Regina Martyrum, |

Regina Confessorum,
Regina Virginum,
Regina Sanctorum omnium, ora pro nobis.
Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, parce nobis, Domine.

Agnus, etc., exaudi nos, Domine.
Agnus, etc., miserere nobis.
Christe, audi nos.
Christe, exaudi nos.
v. Ora pro nobis, Sancta Dei Genitrix.
r. Ut digni efficiamur promissionibus Christi.

OREMUS.

Gratiam tuam, quæsumus, Domine, mentibus nostris infunde; ut qui, Angelo nuntiante, Christi Filii tui Incarnationem cognovimus, per passionem ejus et crucem, ad resurrectionis gloriam perducamur. Per eumdem Christum dominum nostrum. Amen.

Reine des Confesseurs,
Reine des Vierges.
Reine de tous les Saints, priez pour nous.
Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, pardonnez-nous, Seigneur,
Agneau, etc., exaucez-nous, Seigneur.
Agneau, etc., ayez pitié de nous, Seigneur.
Christ, écoutez-nous.
Christ, exaucez-nous.
v. Sainte Mère de Dieu, priez pour nous.
r. Afin que nous devenions dignes des promesses de J.-C.

ORAISON.

Daignez, Seigneur, répandre votre grâce dans nos âmes, afin qu'ayant connu par la voix de l'ange, l'incarnation de votre fils Notre Seigneur J.-C. nous arrivions par sa passion et sa croix, à la gloire de sa résurrection par le même J.-C. N. S. Ainsi soit-il.

Autre oraison.

Nous vous supplions, Seigneur, de

| | |
|---|---|
| Mère sans tache, | Mater inviolata, |
| Mère sans corruption, | Mater intemerata, |
| Mère aimable, | Mater amabilis, |
| Mère admirable, | Mater admirabilis, |
| Mère du créateur, | Mater Creatoris, |
| Mère du Sauveur, | Mater Salvatoris, |
| Vierge très prudente, | Virgo prudentissima, |
| Vierge vénérable, | Virgo veneranda, |
| Vierge célèbre, | Virgo prædicanda, |
| Vierge puissante, | Virgo potens, |
| Vierge clémente. | Virgo clemens, |
| Vierge fidèle, | Virgo fidelis, |
| Miroir de justice, | Speculum justitiæ, |
| Temple de sagesse, | Sedes sapientiæ, |
| Cause de notre joie, | Causa notræ lætitiæ, |
| Vaisseau spirituel, | Vas spirituale, |
| Vaisseau honorable, | Vas honorabile, |
| Vaisseau insigne de la dévotion. | Vas insigne devotionis, |
| Rose mystique, | Rosa mystica, |
| Tour de David, | Turris Davidica, |
| Tour d'ivoire, | Turris eburnea, |
| Maison dorée, | Domus auræa, |
| Arche d'alliance, | Fœderis arca, |
| Porte du Ciel, | Janua Cœli, |
| Étoile du matin, | Stella matutina, |
| Santé des infirmes, | Salus infirmorum, |
| Refuge des pécheurs, | Refugium peccatorum, |
| Consolatrice des affligés, | Consolatrix afflictorum, |
| Secours des chrétiens, | Auxilium christianorum, |
| Reine des Anges, priez pour nous. | Regina Angelorum, ora pro nobis. |
| Reine des Patriarches, | Regina Patriarcharum, |
| Reine des Prophètes, | Regina Prophetarum, |
| Reine des Apôtres, | Regina Apostolorum, |
| Reine des Martyrs, | Regina Martyrum, |

Regina Confessorum,
Regina Virginum,
Regina Sanctorum omnium, ora pro nobis.
Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, parce nobis, Domine.

Agnus, etc., exaudi nos, Domine.
Agnus, etc., miserere nobis.
Christe, audi nos.
Christe, exaudi nos.

v. Ora pro nobis, Sancta Dei Genitrix.

r. Ut digni efficiamur promissionibus Christi.

OREMUS.

Gratiam tuam, quæsumus, Domine, mentibus nostris infunde; ut qui, Angelo nuntiante, Christi Filii tui Incarnationem cognovimus, per passionem ejus et crucem, ad resurrectionis gloriam perducamur. Per eumdem Christum dominum nostrum. Amen.

Reine des Confesseurs,
Reine des Vierges.
Reine de tous les Saints, priez pour nous.
Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, pardonnez-nous, Seigneur,
Agneau, etc., exaucez-nous, Seigneur.
Agneau, etc., ayez pitié de nous, Seigneur.
Christ, écoutez-nous.
Christ, exaucez-nous.

v. Sainte Mère de Dieu, priez pour nous.

r. Afin que nous devenions dignes des promesses de J.-C.

ORAISON.

Daignez, Seigneur, répandre votre grâce dans nos âmes, afin qu'ayant connu par la voix de l'ange, l'incarnation de votre fils Notre Seigneur J.-C. nous arrivions par sa passion et sa croix, à la gloire de sa résurrection par le même J.-C. N. S. Ainsi soit-il.

Autre oraison.

Nous vous supplions, Seigneur, de

visiter cette demeure, et d'en éloigner toutes sortes d'embûches de l'ennemi : que vos saints Anges y habitent, afin de nous conserver en paix, et que votre bénédiction soit toujours sur nous. Par N.-S.-J.-C. Ainsi soit-il.

Prière à tous les Saints.

Ames très heureuses, qui avez eu la grâce de parvenir à la gloire, obtenez-moi deux choses de celui qui est notre Dieu et notre Père commun : que je ne l'offense jamais mortellement, et qu'il ôte de moi tout ce qui lui déplaît.

Ainsi soit-il.

Angelus Domini nuntiavit Mariæ, et concepit de Spiritu sancto. *Ave, Maria*, etc.

Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundùm Verbum tuum. *Ave, Maria*, etc.

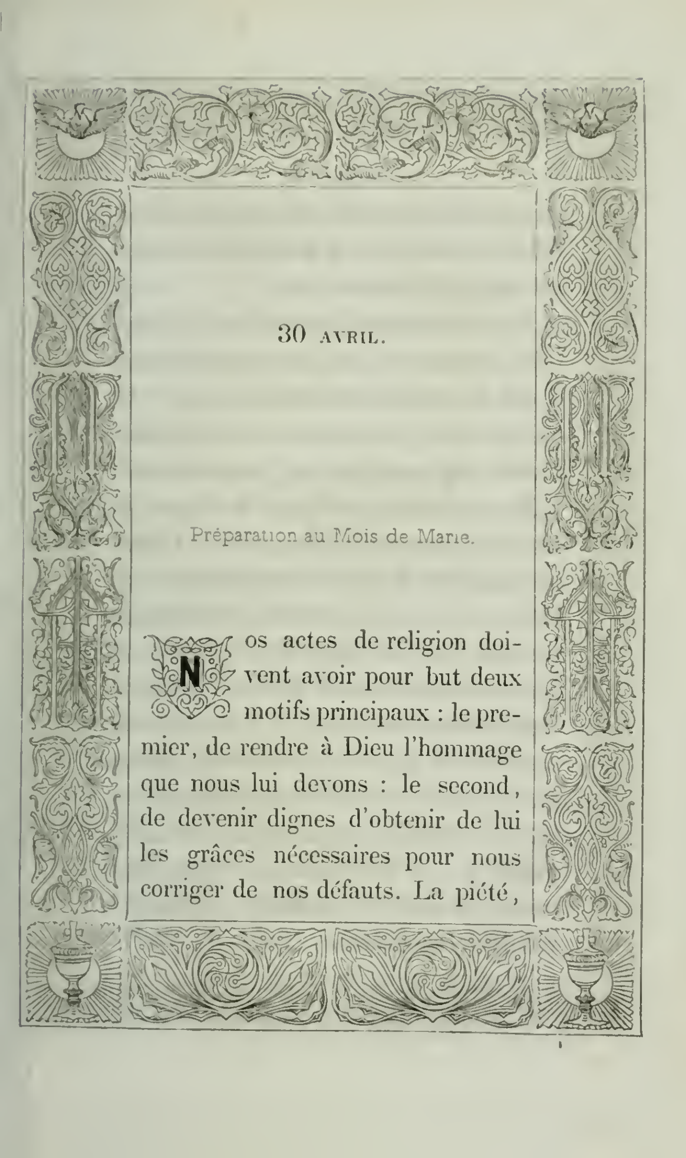
Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis. *Ave, Maria*, etc.

Oremus.

DAIGNEZ, Seigneur, répandre votre grâce dans nos âmes, afin qu'ayant connu par la voix de l'Ange, l'incarnation de votre fils N.-S.-J.-C., nous arrivions par sa passion et sa croix, à la gloire de sa Résurrection, nous vous le demandons par le même J.-C. N.-S. Ainsi soit-il.







## 30 AVRIL.

Préparation au Mois de Marie.

Nos actes de religion doivent avoir pour but deux motifs principaux : le premier, de rendre à Dieu l'hommage que nous lui devons : le second, de devenir dignes d'obtenir de lui les grâces nécessaires pour nous corriger de nos défauts. La piété,

qui se borne à remplir des pratiques extérieures sans tendre à la perfection de l'âme, est une piété pharisaïque.

La perfection est impossible, objecte-t-on. Hélas! ce n'est que trop vrai; mais il est également incontestable que celui qui n'avance pas dans la route du bien, recule. Par exemple, si l'impatient dit: « Je ne puis me modérer; la chaleur de mon tempérament m'emporte. » Cet homme impatient finira par être un homme colère, parce que nos défauts s'accroissent par une triste et naturelle propension, si l'on ne se fait violence pour les détruire. Travaillons donc avec zèle à notre amendement, et quand bien même la guerre que nous nous livrons n'amènerait pas une victoire complète, nous aurions beaucoup gagné si, en harcelant sans cesse notre ennemi, nous l'avions affaibli, et réduit à rougir de lui-même.

La science du salut s'apprend comme les autres sciences, par l'étude et la réflexion. Si, dès les premiers pas que nous faisons dans les voies de la piété, nous nous décourageons parce que nous trouvons aride ce sol que nous n'avons jamais cultivé, nous ressemblons à l'enfant qui, ne faisant encore que des gammes, disait que, de tous les arts, la musique était le plus ennuyeux; mais ce même enfant, poussé au travail par une main aussi sévère qu'habile, devint un musicien célèbre, et dès qu'il eut tiré de sa lyre des sons harmonieux, il s'écria plein d'enthousiasme : « La musique est un présent du Ciel! » Et nous aussi, lorsque, par une lutte énergique, nous aurons vaincu nos passions rebelles, et commencé avec Dieu une divine correspondance, nous comprendrons alors tout ce qu'a de ravissant cette communication de l'âme ; douce et sainte mélodie qui dégoûte

pour toujours des accens de la folie mondaine.

En consacrant à Marie le mois de l'année où la terre se couvre de fleurs, on a voulu peut-être nous engager à offrir à la Reine du Ciel un parfum plus doux encore que celui qui s'exhale du lis et de la rose: je veux dire le parfum des vertus que nous tâcherons d'acquérir en la prenant pour modèle. Ne nous donnons pas seulement à Marie pour le mois qui lui est spécialement consacré, mais conjurons-la de nous protéger chaque jour de notre vie, afin qu'elle nous aide dans l'examen sévère de notre conscience, et qu'elle nous fasse découvrir le défaut qui nous domine : défaut qui nous est cher en général; défaut qu'il faut combattre et terrasser si nous ne voulons qu'il nous tue.

Ainsi, que chacun de nous s'engage sous les yeux de Marie à vaincre, celui-ci sa

paresse, cet autre l'aigreur de son caractère; ici un penchant pour la parure, là un excessif orgueil qui veut toujours avoir raison et qui se révolte à la plus légère observation. On ne peut indiquer ici que très superficiellement cette déplorable liste des misères humaines. L'esprit saint que nous devons implorer dévoilera à nos yeux la plaie secrète qui corrompt seule, quelquefois, une nature heureuse, et cause notre mort spirituelle. La sainte, la grande entreprise de notre conversion trouvera dans Marie un puissant auxiliaire; supplions-la d'aider notre faiblesse par son intercession auprès de Dieu. Jetons dans son sein nos misères, et, quoi qu'espérant tout de sa tendre compassion, ne perdons pas de vue néanmoins que jamais nous ne pourrons nous corriger du moindre de nos défauts, si nous n'y travaillons avec une persévérance pleine de courage. Notre salut a coûté tout

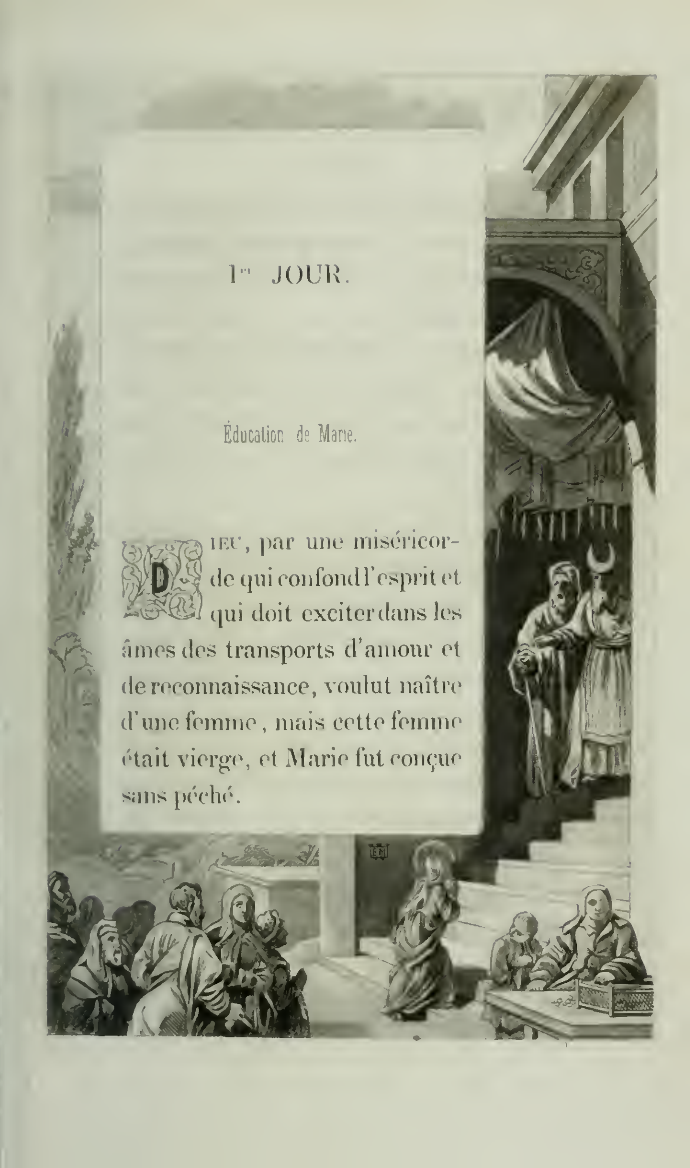
le sang de Jésus-Christ ; il a fait couler des torrens de larmes des yeux de Marie, pourrions-nous être assez lâches, assez ingrats, pour ne pas joindre nos propres souffrances, nos mortifications, nos combats aux souffrances de Jésus et de Marie?

Commençons par implorer les lumières du Saint-Esprit, afin d'obtenir la connaissance de nos faiblesses et la force nécessaire pour en triompher, et après avoir dit le *Veni Creator*, nous conjurerons la Vierge très pure d'unir sa puissante intercession à nos faibles efforts, en lui disant :

*Souvenez-vous, ô très pieuse Vierge Marie, etc.*

*Venez Esprit-Saint, remplissez les cœurs de vos fidèles, et embrasez-les du feu de votre amour.*





# 1er JOUR.

Éducation de Marie.

Dieu, par une miséricorde qui confond l'esprit et qui doit exciter dans les âmes des transports d'amour et de reconnaissance, voulut naître d'une femme, mais cette femme était vierge, et Marie fut conçue sans péché.

Elle descendait de la noble race de David : ses père et mère quoique pauvres, ne dérogeaient pas de la race royale ; car ils étaient saints.

Lorsque la vierge élue vint au monde, un long cri de joie retentit dans le Ciel, et les anges se penchèrent vers la terre pour admirer l'enfant bénie, et couvrir de fleurs son berceau.

L'éducation de Marie fut sainte comme sa naissance. Fille chérie, elle ne fut cependant pas adulée par sa mère, ni prônée dans le monde, ni initiée à ses vains plaisirs ; retirée dans le secret de la vie domestique, elle n'entendit parler que de Dieu et de ses devoirs ; enfant de miracle, elle n'eût point d'enfance, et le sourire ne vint entr'ouvrir ses lèvres que lorsqu'elle songeait au beau séjour des Cieux, ou qu'elle laissait tomber dans le sein de l'indigence l'obole du pauvre : c'est en soulageant les misères hu-

maines que Marie commença sa mission de consolatrice des affligés.

Les saintes écritures lui furent expliquées d'après l'autorité des docteurs, et non d'après les idées et les préventions d'une sagesse tout humaine, chose trop fréquente de nos jours. Des mères qui se croient pieuses, apprennent légèrement à leurs filles l'histoire de la religion, ses dogmes, ses pratiques, sans leur donner l'esprit de cette science divine : puis elles ébranlent le frêle édifice élevé à la hâte, en livrant ces pauvres enfans à des plaisirs séducteurs. Une jeune personne est promptement entraînée par les prestiges du monde ; car on ne lui a pas inculqué la religion dans le cœur, on ne lui a mis que des mots dans la tête. L'exemple est tout puissant sur les âmes ; une mère qui aime le monde, ne donnera jamais de principes inébranlables à ses enfans. Eh ! qu'im-

porte effectivement qu'une fille apprenne le matin à faire un acte d'humilité, si le soir vous l'accablez de parures pour qu'elle paraisse avec éclat; les plaisirs du soir effaceront la leçon du matin : de plus s'il naît un scrupule dans cette jeune âme, les parens insensés en plaisantent, et disent: « *point d'exagération, le monde n'est point un cloître*, » et cette voix de la folie étouffe la voix de Dieu.

Simplement vêtue, Marie n'entendit jamais vanter autour d'elle les ornemens de la vanité, jamais on ne lui promit pour récompense ces riens brillans qui commencent de si bonne heure à exciter dans les filles des pensées de coquetterie, d'orgueil et de jalousie. Lorsqu'une jeune personne entend vanter sans cesse les dons de la beauté, de la fortune, elle envie dans ses compagnes des avantages qu'elle n'a pas; elle pleure, se dépite, prend en aver-

sion celles qui devraient être ses amies, uniquement parce qu'elles sont, ou plus riches, ou plus jolies qu'elle; la voilà tout-à-coup ambitieuse et jalouse. Oh! que de passions surgissent à-la-fois dans ce jeune cœur où reposait l'innocence! Et pourquoi? Parce que d'imprudens parens placent eux-mêmes leur orgueil à faire briller la pauvre créature; s'ils sont riches, ils la comblent de tout ce qui peut lui plaire; ils ne pensent pas qu'en donnant, à l'objet de leur idolâtrie, un jour de satisfaction, ils lui préparent une existence entière de regrets et d'erreurs. Si leur fortune est médiocre, ils déplorent si amèrement ce malheur, qu'ils persuadent à leur enfant qu'être riche c'est gloire et bonheur.

Dans Marie, autour de Marie, tout est simplicité, et modération dans les désirs; le luxe d'un magnifique appartement, le cortège de nombreux domestiques, esclaves

ordinaires d'un enfant adoré, n'éblouirent pas les yeux de la Sainte-Vierge dès son berceau. Jamais elle n'entendit des paroles adulatrices et de perfides éloges exalter la noblesse de sa race. Sainte Anne, mère si tendre et si sage, dépouillée de son royal héritage, avait bien compris que la vie n'est qu'un passage où la tente du pélerin suffit, et lorsqu'elle voyait des gens riches, elle ne les estimait qu'autant qu'ils étaient vertueux, et non parce qu'ils étaient entourés d'un faste éblouissant. Comment la possession d'un palais, de riches équipages, de meubles précieux, donneraient-ils quelqu'importance, quelque mérite à l'homme qui les possède? ce sont des biens en dehors de lui, et une parure dont il sera dépouillé au jour de sa mort.

Ces grandes vérités furent inculquées de bonne heure dans l'esprit de Marie, et devinrent la règle de sa conduite. Aussi fut-

elle heureuse, au sein de la pauvreté. Elle ne pouvait sentir la privation des grandeurs et des richesses, celle qui, prévenue dès le commencement de son existence par une sagesse divine, n'attachait d'importance qu'aux choses et aux actions qui ont du rapport avec le salut.

On fait le contraire dans le monde : l'éternité est comptée pour rien et le temps est tout pour l'homme de plaisir ; sans désir pour le Ciel, il envie les puissans de la terre, et cette envie perce dans ses paroles et dans cette phrase hypocrite : *je serais bien fâché d'avoir cette place....... d'être en évidence*, etc. Il rabaisse le bien auquel il ne peut atteindre, semblable aux femmes jalouses qui dénigrent la beauté lorsqu'elles sont privées de ce périlleux avantage. Louanges et critiques, tout sort de la même source : l'orgueil et l'envie.

Comment, les enfans qui n'ont entendu

exalter que les biens terrestres, la beauté, l'opulence, ne se passionneraient-ils pas pour ces riens dangereux? L'âge, dit-on, les rendra plus raisonnables. L'âge a-t-il produit cet effet sur leurs parens? Hélas! ce sont de vieux enfans qu'un hochet amuse, et qui ont inoculé à leurs fils des goûts frivoles, des opinions fausses, que le temps fortifie par les liens presque indestructibles des préventions et de l'habitude. Dites à ces gens de *mœurs élégantes* que le véritable honneur ne consiste pas à passer pour riches, mais pour vertueux; ils vous répondront que vous n'y entendez rien, et que l'homme qui a le plus de faste est toujours le plus honoré..... Honoré! c'est possible, mais quels sont ses admirateurs? des esprits faibles qui ne s'attachent qu'à la superficie; des gens sans principes, dont les pensées basses se traînent dans cette boue fangeuse de la sensualité, et qui

vendraient leur conscience pour un peu d'or.

Marie, au contraire, ne vit près d'elle que des exemples de vertu et d'humilité. Sainte Anne et Joachim suivaient la carrière que la Providence leur avait tracée, sans se préoccuper du désir de laisser à leur fille une plus grande fortune que celle qu'ils avaient reçue en naissant. Si Dieu bénissait leurs travaux, ils adoraient la main qui les protégeait, et ne se croyaient pas meilleurs et plus grands parce qu'ils étaient moins pauvres. Loin de là, sachant que la prospérité est un piège, ils partageaient avec les pauvres leur modeste fortune, afin que cette aumône demandât grâce pour leur bonheur.

Marie n'eut jamais à se mettre en garde contre les dangers de la fortune, Dieu l'aimait trop pour lui donner des biens si frivoles; il l'éleva jusqu'à l'honneur de par-

tager sa glorieuse indigence, et l'enrichit des dons de l'âme, seule vraie grandeur de l'homme, seul bien qu'il nous soit permis d'ambitionner, et dont toutefois nous ne pouvons être vains, car la gloire en revient tout entière à celui qui le donne.

PRATIQUE.

Si notre éducation nous a rendus sensibles aux biens de la terre, allons apprendre de Marie à nous détacher de cet amour de la fortune, des parures, des meubles somptueux........ Qu'est-ce que tout cela, mon Dieu? Que nous seront ces biens frivoles, à l'heure où nos yeux mourans tomberont sur ces colifichets qui ont volé le pain du pauvre! Nous les détesterons alors, si nous écoutons la voix du repentir; ou nous les regretterons avec des cris de désespoir, si l'impénitence glace notre cœur. De toutes manières, l'amour des choses brillantes est

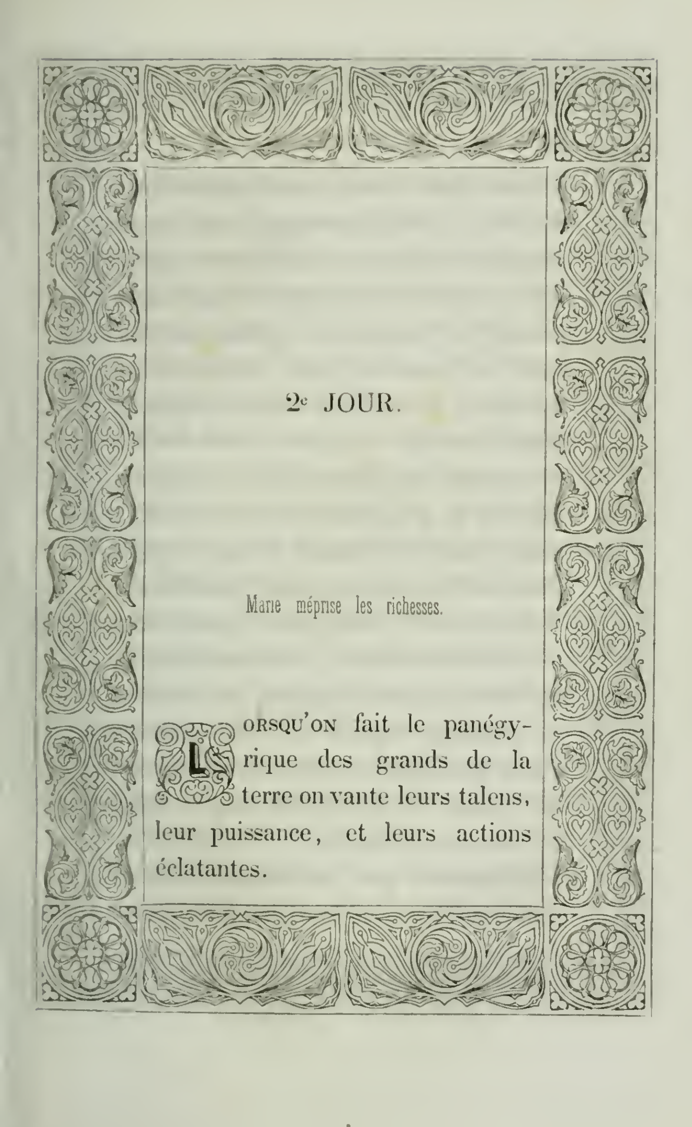
un malheur et un danger. On y arrive, à cet amour, par des voies détournées : on n'avait d'abord qu'une élégante simplicité ; bientôt on appelle *nécessité* ce qu'un luxe sans frein a pu seul imaginer ; ce qu'un esprit sans pudeur a rêvé pour la perte des âmes, et l'on finit par regarder comme un point d'honneur d'obéir aux ruineux caprices de la mode. Puis, l'on s'écrie d'un air triomphant : « *J'aime les belles choses !* » Pauvre mérite, en vérité. Ah ! n'aimons que les choses saintes qui embellissent l'âme de grandes et nobles pensées; et quand nous aurons appris à mépriser les riens terrestres, nos cœurs épurés s'envoleront vers Dieu, riches en vertus et parés d'innocence.

Gloire à Dieu ! au Fils, au Saint-Esprit, à présent et toujours et dans tous les siècles des siècles,

*Ainsi soit-il.*

*Je vous salue, etc.*





## 2e JOUR.

Marie méprise les richesses.

Lorsqu'on fait le panégyrique des grands de la terre on vante leurs talens, leur puissance, et leurs actions éclatantes.

Dans Marie, cette humble descendante des rois, nous n'apercevons rien de ces avantages brillans qui fascinent les yeux du vulgaire. Car Dieu qui voulait naître pauvre, a *renversé les grands de leur trône;* et la race de David, déchue de sa splendeur, se confondit dans les rangs les plus obscurs de la société. Marie est inconnue chez son peuple même; elle n'ignorait pas la grandeur de sa race; mais, pesant dans ses nobles mains le poids d'une couronne terrestre, elle l'avait trouvé si léger qu'elle ne regrettait pas le rang d'où elle était tombée, et remerciait Dieu de l'avoir fait naître pauvre. Son humilité et sa pureté virginale lui méritèrent des grâces privilégiées, qui élevèrent la jeune fille pauvre et obscure au rang de mère du Sauveur du monde.

L'obscurité que les hommes vantent comme un bien, et dont, par une bizarre

contradiction, ils brûlent de sortir, devrait nous être chère si nous étions conséquens avec nous-mêmes ; c'est à son ombre que les vertus croissent et trouvent un refuge assuré ; c'est là qu'est le bonheur, si le bonheur est sur la terre. Car l'homme modeste a peu de désirs, et ce sont nos désirs qui nous jettent dans mille entreprises périlleuses, dans les orages d'une existence pleine d'ambition, et par suite, dans une lutte incessante avec des rivaux et des ennemis ; ces désirs sont suivis de mécomptes si cruels que leur souvenir empoisonne le peu de jouissances que nous laisse l'inconstante fortune. L'ambition gâte les biens réels, mais modestes, que la Providence nous avait ménagés, et soulève des tempêtes là où nous devions trouver calme et félicité.

Cette félicité est donc dans la modération ; apprenons à l'école de Marie à vivre

de cette vie de l'âme qui ne nous laisse de vivacité que pour aimer Dieu et nos devoirs. Aimons la simplicité, cette robe d'innocence, comme les enfans du siècle aiment leurs parures et les pompes de Satan. Ah! si la jeune personne, qui s'admire sous des ornemens frivoles, pensait à Marie, elle reviendrait bien vite à l'aimable simplicité, symbole d'un cœur pur; mais, hélas! faible roseau, elle plie au moindre souffle de la louange, et, pour obtenir un encens mensonger, elle renonce à la plus belle de toutes les grâces, la pudeur. Que de fautes fait commettre cet amour de paraître! On voit des filles qui devraient ignorer jusqu'au nom du mal, fouler aux pieds toute décence, toute honte, et acheter un succès scandaleux au prix de leur opprobre en ce monde, de leur damnation dans l'autre.

Enfans de Marie, marchez fidèlement

sous la bannière de la plus pure des vierges; craignez de paraître, et vous êtes sauvés. Souvenez-vous que J. C. a dit anathème aux riches qui ne sont pas pauvres de cœur; et aux pauvres qui envient les riches et sont insatiables en désirs.

Méditons la vie cachée de Marie, et, au lieu de nous plaindre d'être nés dans un rang obscur, ou d'avoir une fortune bornée, nous nous en féliciterons; car Dieu se trouve plus volontiers dans la demeure du pauvre vertueux que dans celle de l'opulence. L'homme puissant ne s'occupe que des intérêts terrestres, vit d'orgueil, se fait Dieu lui-même et oublie le Dieu véritable. Il ne pense plus qu'il est des malheureux dont il doit soulager la misère. Ses sens exaltés par les plaisirs, égarent sa raison; il vit coupable et meurt désespéré; son âme va trouver la punition de ses crimes et de son ingratitude, dans

le séjour où rien ne s'expie, où le repentir même devient inutile.

Il n'en est pas ainsi de l'homme opulent, mais chrétien.

Le malheur vient-il l'atteindre? il se console en consolant des malheureux et en visitant l'asile de la misère. Là, il pénètre le secret de cruels chagrins, centuplés par toutes les horreurs de la pauvreté; là, il voit couler des larmes qui ne sont point essuyées par une main amie; là, il entend des cris déchirans qui n'ont d'écho que des murs dépouillés.... Alors frémissant en lui-même, le riche baisse humblement la tête en disant : « et j'oserais me plaindre!... non, non, je m'effraierais plutôt d'être du nombre de ces heureux de la terre qui n'auront pas de part aux joies célestes. Ah! donnons, donnons beaucoup, pour que le pauvre demande grâce pour moi. »

C'est ainsi que dans une famille chrétienne on apprend à mépriser les richesses : pour elle tout est bonheur, parce tout est innocence ; pour elle, l'or qui fait tant de coupables, s'épure en passant par les mains de la charité pour tomber dans celles du pauvre.

Hélas ! que ces exemples sont rares ! Combien voit-on, au contraire, de ces gens avides de fortune qui demandent aux jouissances du luxe un bonheur qui les fuit ; car le bonheur est dans l'âme, et la leur, fermée aux douces émotions de la piété, impitoyable pour l'indigence, est morte à Dieu et à elle-même.

Quel est donc l'écueil formidable qui nous éloigne le plus de la voie sainte ? Ce sont, n'en doutons pas, les richesses, ou l'amour des richesses. Les désirer est presque aussi dangereux que de les posséder ; car notre cœur est là où est notre trésor,

soit en réalité, soit en espérance. Si nous réfléchissions aux obligations que la fortune impose, nous craindrions ses faveurs loin de les ambitionner. Et, pour n'en citer qu'un exemple, combien ils sont imposans les devoirs du riche envers les pauvres, cette seconde famille que Dieu a confiée à ses soins. Quelle attention tendre ne doit-il pas apporter pour soulager leur misère ; avec quelle compatissante patience devra-t-il écouter le long récit de leurs trop longs malheurs ; avec quel soin délicat ne devra-t-il pas leur dérober l'éclat de son opulence, afin que leur dénuement ne les humilie pas trop. Ces devoirs, les remplissons-nous ? Non : le riche envoie parfois un peu d'argent au pauvre, il ne le console pas. Marie seule avait le secret de s'identifier avec toutes les douleurs, et de les soulager par de douces paroles. Demandons-lui et son mépris pour les

richesses, et sa charité pour les pauvres.

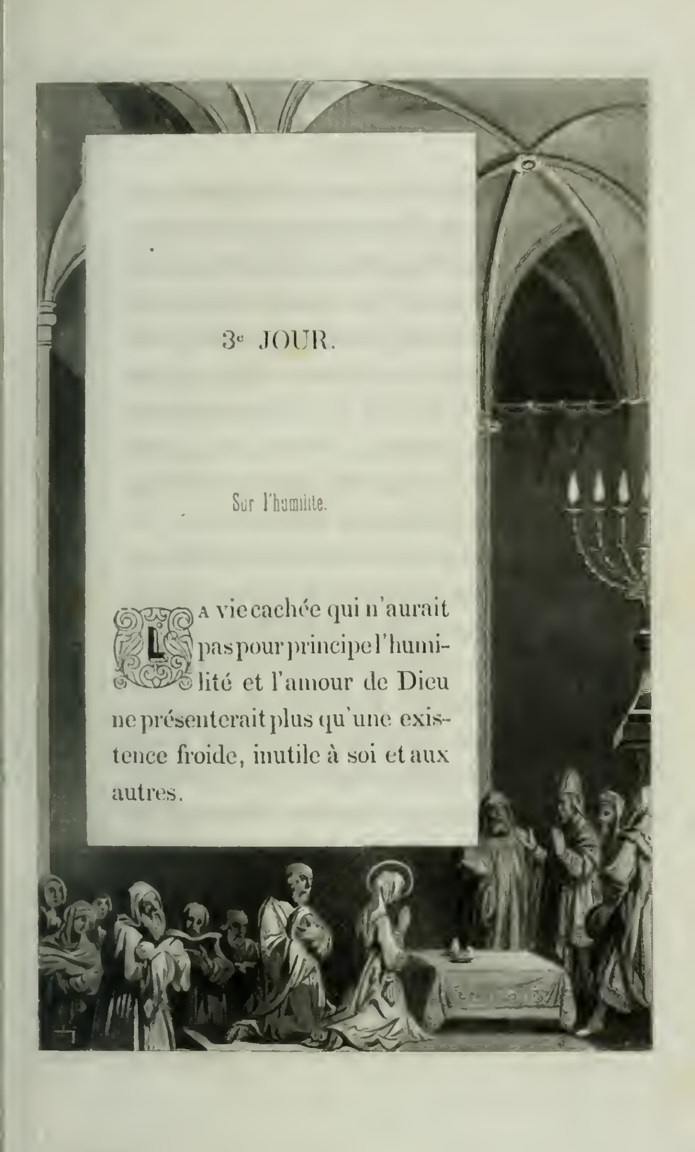
PRATIQUE.

Marie avait appris de Dieu même à mépriser les grandeurs du monde; que l'exemple de Marie, si humble et si pauvre, détruise dans notre âme le penchant qui nous entraîne vers tout ce qui nous offre le moyen de briller; triste jouissance que celle qui nous éloigne du Dieu qui ne se plaît qu'avec les humbles, et qui excite bien moins l'admiration de nos semblables que leur envie : le riche qui n'achète pas les bénédictions du Ciel par ses vertus et d'abondantes aumônes est bien pauvre en réalité.

*Gloire à Dieu, etc.*

*Je vous salue, etc.*





# 3e JOUR.

Sur l'humilité.

La vie cachée qui n'aurait pas pour principe l'humilité et l'amour de Dieu ne présenterait plus qu'une existence froide, inutile à soi et aux autres.

Le résultat de cette vie solitaire, que la pensée de Dieu ne vient point animer, n'est qu'une hypocrisie de sagesse, et devient par le fait un égoïsme honteux. Le Seigneur n'habite pas dans ces âmes arides, qui fuient leurs semblables pour ne pas partager le fardeau de la vie commune : ces êtres inutiles se vantent de ne point faire mal, et Dieu leur répond : *quel bien faites-vous?* N'est-ce pas un mal, et un grand mal que de ne rien faire de bien!

Chercher à échapper à l'ennemi du salut, en fuyant dans la retraite, et croire qu'on y sera sans tentations, est une erreur : la solitude a ses dangers, et l'anachorète qui s'admire, en croyant que sa disparition a fait sensation dans le monde, connaît bien peu ce monde insouciant qui n'a que la mémoire des yeux et jamais celle du cœur. Être oublié est le partage de l'homme, et le supplice de l'orgueil-

leux. L'âme chrétienne, loin de s'affliger de cet oubli, se félicite de n'avoir plus que Dieu pour soutien, le monde, le désert, tout lui est égal : l'humilité est son trésor, elle peut la conserver sans tache sur le trône, et y garder son doux parfum comme au fond des forêts.

Mais pour cela il faut se méfier de l'esprit des ténèbres : il frappe sans cesse à la porte de notre cœur pour le séduire, tantôt en nous persuadant que nous sommes faits pour obtenir de grands succès dans la société, que la gloire et les plaisirs nous y attendent ; tantôt il nous peint la religion sous de sombres couleurs, et nous engage à n'en prendre que la partie *raisonnable*, en laissant aux petits esprits tout ce qui est bigoterie et superstition. Il sait bien, le perfide, qu'en nous amenant à capituler avec nos devoirs, il rend notre chute inévitable. Oter quelques pierres d'un édifice,

où tout s'enchaîne et se tient, c'est le faire crouler, sinon tout de suite, du moins avec le temps. Ne croyons pas cet esprit de mensonge, et combattons contre lui sous l'égide de la Croix.

Marie suit cette marche, pleine de prudence et d'humilité : elle se cache, non pour qu'on la cherche et s'attirer des louanges, mais pour connaître Dieu et n'être connue que de lui seul. Remarquons cependant que cet amour de la retraite n'a rien de sauvage et de bizarre dans la Sainte-Vierge ; lorsque les occasions le demandent, on la voit se joindre à ceux de son pays, pour aller à la fête de Jérusalem. Plus tard, et par un ordre secret de la Providence, la Vierge qui s'est consacrée au Seigneur, consent à devenir l'épouse du chaste Joseph. Enfin, quand l'ordre du Souverain l'exige, elle fait le voyage de Béthléem, dans un état qui eût pu l'exemp-

ter de cette corvée. En un mot, elle accomplit tous ses devoirs sans lâcheté, sans résistance, comme sans ostentation.

Hélas! nous faisons le contraire! nous manquons à mille devoirs essentiels, pour nous livrer à des soins superflus, parce que ces derniers peuvent nous apporter quelque célébrité. Et, pour en citer un seul exemple, jetons les yeux sur ces femmes *sentimentales*, qui abandonnent mari, enfans, ménage, pour prodiguer leurs soins à des amis qui n'ont nul besoin d'elles. Et pourquoi troquent-elles ainsi un devoir sacré contre un devoir factice? C'est que personne ne remarque les vertus domestiques; on les estime, on ne les exalte pas; mais on loue avec enthousiasme ces *dévoûmens volontaires*, *magnanimes*, sans s'apercevoir qu'ils font quitter le vrai, pour courir après l'ombre.

D'autres personnes, fidèles à leur poste,

vantent sans cesse la manière dont elles remplissent leurs devoirs. Elles semblent prendre à tâche de gâter le bien qu'elles font, en en tirant une sotte et coupable vanité. C'est ainsi qu'elles perdent le fruit de leurs peines; car J.-C. leur dira : « Que « voulez-vous de moi ? vous avez reçu vo- « tre récompense dans le monde. »

L'homme puissant, qui vit dans les délices, se vante de sa naissance et de ses richesses, comme si, de posséder beaucoup d'or, était un mérite qui lui fût propre; c'est rencontrer le mépris, en visant à la gloire. On aurait pu respecter son rang s'il s'en fût rendu digne; on le méprise parce qu'il est vain. Après s'être glorifié dans l'abondance, l'homme est tellement dominé par l'orgueil, que, lorsque l'adversité l'accable, il trouve encore le moyen d'en tirer vanité, en se posant en victime. Voulant attirer l'intérêt général, il exagère

son malheur, accuse la Providence, et appelle l'univers à témoin d'une infortune non méritée. Il oublie que, pour être touchante, l'infortune a besoin d'être calme et résignée. Les sages du paganisme proclamaient que le plus beau spectacle aux yeux de Dieu et des hommes, est l'homme de bien aux prises avec l'adversité. Si, dans l'antiquité, l'honneur seul, ou l'orgueil de se montrer plus grand que la fortune, inspirait tant de courage à de faibles mortels, combien cet héroïsme est-il plus admirable, plus pur dans son principe, chez les chrétiens qui dédaignent la célébrité, et ne combattent que pour plaire au Dieu de l'univers. Que leur importe des louanges terrestres, ils visent plus haut, et, pour mériter un royaume éternel, ils combattent vaillamment contre le malheur, et supportent avec calme l'accablant sourire du mépris. Pour s'encourager dans

cette lutte si noble, ils soulèvent le voile de l'avenir, et, tressaillant de joie, ils ont entrevu la palme qui va les couronner.

L'humilité chrétienne n'est donc pas, comme on le suppose, la vertu des faibles, mais bien, des âmes fortement trempées. Oui, l'humilité, cette grande vertu du christianisme, est ignorée ou mal pratiquée de la généralité des chrétiens; nous la confondons avec la lâcheté qui se met sous les pieds de tous par bassesse; l'humilité est, au contraire, une vertu héroïque qui, n'enviant pas les grandeurs de la terre, ne s'abaisse point devant elles pour mendier leur protection. Elle ne brave, ni ne flatte les hommes puissans, a le courage de dire des vérités utiles, et le courage, non moins rare, de les entendre. L'humble profite des sages conseils qu'on lui donne, incapable de cette opiniâtreté de l'amour-propre qui, même lorsqu'il sait

avoir tort, ne consent jamais à l'avouer, et préfère aller se perdre dans l'abîme qu'on lui signale, plutôt que de changer la direction qu'il a prise imprudemment.

Oh ! que nous sommes loin de cette admirable vertu ! La jeune fille écoute à peine les leçons de celle qui lui donna le jour, parce qu'elle se croit plus d'esprit et d'instruction que n'en a sa mère. Le fils rougit de dépit en écoutant les réprimandes de son père, et se soustrait au joug d'une sage et douce dépendance, pour user de la funeste liberté de mal faire ; la plus légère critique nous révolte, et nous payons, ce qui n'était souvent qu'une simple plaisanterie, par un sarcasme piquant.

L'orgueil est un véritable Protée, dont les formes sont si déliées qu'elles sont quelquefois insaisissables. Celui-ci a en horreur tout ce qui est au-dessus de lui ; il ne voit que ses inférieurs pour dominer sur eux.

Cet autre, par le même principe de vanité vu sous un autre jour, se lie avec les grands de la terre, et se pare aux yeux du monde d'une intimité où il n'est admis que pour y jouer le rôle avilissant de complaisant et de flatteur.

L'humilité a un cachet de grandeur et de modestie qui fait ressortir le mérite et rend la médiocrité aimable. Le monde corrompu se moque de la simplicité d'un esprit humble; mais tous ceux qui ont la science du salut n'accordent leur admiration qu'au talent paré de modestie, qu'à la vertu qui s'ignore.

Telle fut Marie : toujours humble, quoique fille des rois et parée dès sa naissance des vertus les plus éminentes; toujours humble alors même que Jésus, sortant glorieux du tombeau, proclamait par sa résurrection que Marie était la mère du Sauveur du monde; toujours humble enfin

lorsque, les anges la transportant au Ciel sur leurs ailes de feu, elle redisait encore : « Mon âme glorifie le Seigneur, parce qu'il a regardé la *bassesse* de sa servante. »

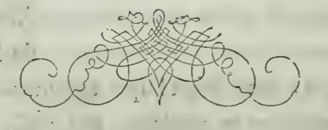
### PRATIQUE.

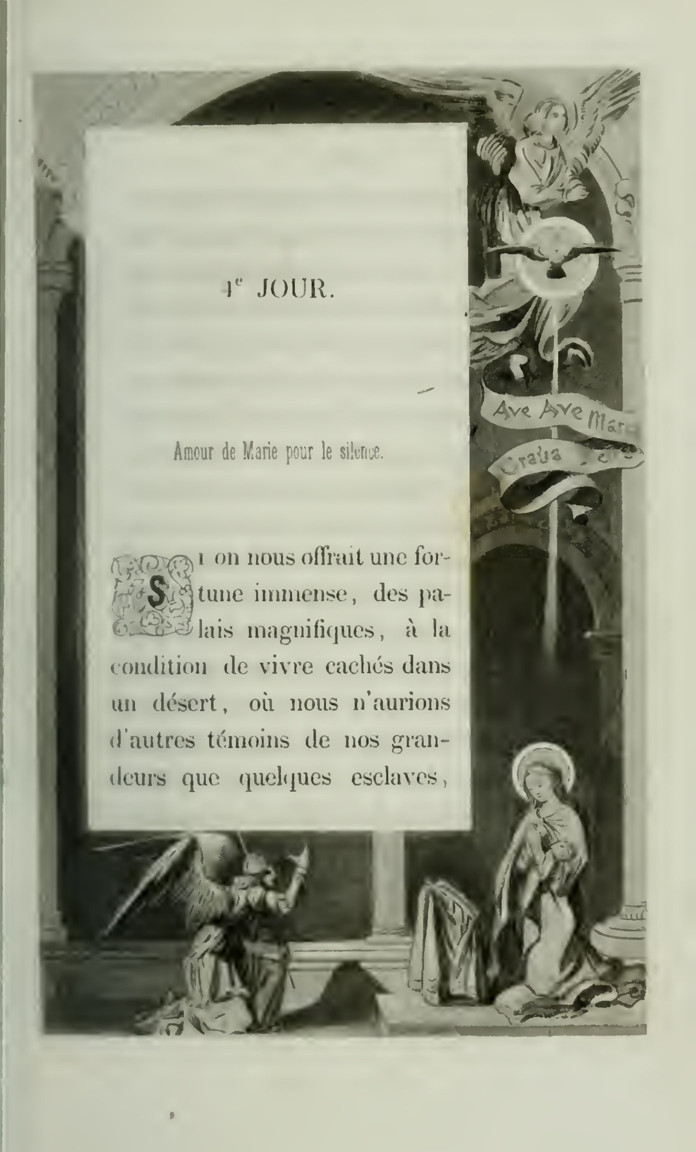
Appliquons-nous à devenir humbles, et, pour cela, sondons les plus profonds replis de notre cœur. En nous trouvant enclins au mal, insatiables dans nos désirs, dévorés par l'envie, si pleins de nous-mêmes, si dédaigneux pour les autres, ne faisant le bien que pour être applaudis, nous rougirons d'avoir décoré notre amour-propre du nom fastueux de dignité et d'estime de soi-même, et d'avoir appelé nos lâches jalousies la noble indignation qu'inspire à l'homme d'honneur le triomphe de l'intrigant. O mon Dieu! que sommes-nous? une poussière orgueilleuse, une argile révoltée contre la main qui nous met en œuvre.

Pour remédier à ce mal, efforçons-nous de nous connaître; se bien connaître, c'est se mépriser. Mais, hélas! qui sait le secret de ses infirmités? personne; et tout le monde a cependant la prétention de se connaître. Il n'y a que les saints qui soient savans dans la connaissance d'eux-mêmes. Marie était humble, parce qu'elle était pure. Son œil plongeait dans les misères attachées à l'espèce humaine, et sa modestie lui faisait craindre d'y participer. Moins craintive, elle n'eût pas été parfaite.

*Gloire à Dieu, etc.*

*Je vous salue, etc.*






## 4e JOUR.

Amour de Marie pour le silence.

Si on nous offrait une fortune immense, des palais magnifiques, à la condition de vivre cachés dans un désert, où nous n'aurions d'autres témoins de nos grandeurs que quelques esclaves,

nous rejetterions ces avantages avec mépris ; car ce qui nous donne la soif des honneurs, c'est moins de les posséder que de paraître à tous les yeux entourés de la gloire éphémère qui séduit le vulgaire.

Voilà l'homme avec ses petitesses; et ses petitesses, il les appelle grandeur d'âme, tant il est aveuglé par les prestiges de l'orgueil. Mais Marie, instruite par le Saint-Esprit, jouit autrement du bonheur que l'ange lui révèle le jour de l'Annonciation; elle cache les richesses spirituelles dont elle est comblée, et ses lèvres pudiques ne confient à personne, pas même à son époux, les faveurs qu'elle a reçues du Ciel. Elle s'aperçoit des soupçons de Joseph et garde le silence, laissant à Dieu le soin de divulguer sa gloire et de défendre son honneur. Elle se tait enfin par humilité, puis par une longue et sage habitude du silence, source de sagesse.

Oui, l'habitude du silence est une seconde raison, qui laisse à la réflexion le soin de mûrir nos pensées ; il s'en présente souvent qui sont bonnes, mais qui ont besoin d'être pesées, et agrandies par de graves méditations : souvent aussi elles sont du nombre de celles qu'il faut taire selon les temps et les individus avec lesquels on se trouve. L'homme, pressé de les mettre au jour, est semblable à un jardinier imprudent, qui cueille ses fruits avant leur maturité, pour en tirer plus vite du profit. Il n'y a de profit solide et durable, que là où il y a prudence et discrétion.

Apprenons de Marie ce grand art de nous taire ; on ne cite d'elle que quelques discours, ou plutôt quelques phrases, qui toutes portent le cachet de la modestie ; et, certes, si une femme, moins parfaite que la Sainte-Vierge, se fût trouvée dans le comble de gloire où Dieu l'avait placée,

elle eût révélé son secret, sous le prétexte de ne pas tenir captifs les élans d'une juste reconnaissance, et elle eût exigé qu'on lui rendît hommage, non à cause d'elle (du moins elle le dirait ainsi), mais parce que cet hommage retournerait à Dieu, auteur de tout don parfait. Tel est le subterfuge de l'amour-propre, qui cache ses prétentions personnelles sous le masque du zèle de Dieu. Marie, l'être parfait, la créature chérie de Dieu, la tige de Jessé, d'où sortira un brillant rejeton, honteuse de ses grandeurs et des merveilles qui s'opèrent en elle, se renferme plus que jamais dans le secret de sa retraite. Elle ne veut ni paraître, ni dominer, ni instruire son peuple, quoiqu'elle ait, par suite de l'inspiration du Saint-Esprit, pénétré d'incompréhensibles mystères et découvert de merveilleux secrets : elle sait que, de tous les rôles, le plus délicat est celui

d'enseigner aux autres..... Marie l'aurait pu parce qu'elle était parfaite; ce privilège n'appartenant qu'à elle, qui osera dire « *faites cela*, » lorsqu'on sent la peine que l'on a à mettre d'accord son cœur et sa raison, et combien l'on dément tous les jours ses paroles par ses actions? Encore une fois, qui osera être le régulateur de la conduite de ses frères, quand on ne sait pas se gouverner soi-même ! Ce serait une folie téméraire, qui entraînerait dans l'abîme le guide et ses disciples.

Quoique Marie n'ait jamais péché, par une grâce toute spéciale, elle ne voulut jamais diriger personne. Parfaite, elle supporta les faiblesses de ses frères, et, commençant dès-lors le divin ministère qu'elle exercera plus tard dans le Ciel, elle pria pour ceux qui tombaient et ne les méprisa pas. Douceur touchante! soyez la règle de notre conduite! Ah! rougissons d'être, au

contraire, si indulgens dans les jugemens que nous portons de nous-mêmes; si impitoyables dans ceux que nous faisons de nos semblables.

Il en serait autrement si nous nous étions fait une règle du silence. Celui qui parle peu, entend le plus léger murmure de sa conscience et, arrêtant sur lui le regard pénétrant de l'humilité et de la droiture, il voit qu'il commet mille fautes, légères il est vrai, mais qui naissent d'un mauvais principe, et que si ces fautes ne sont pas promptement réprimées, elles mènent à des erreurs graves, et parfois criminelles. Ainsi le chrétien vigilant, qui craindrait de se perdre de vue s'il s'appliquait à examiner la conduite des autres, observe constamment les attaques que lui livre le démon; il le combat à outrance, et lors même qu'il a triomphé, il ne quitte pas les armes, car la vie n'est jamais sans périls. Remporte-

rait-il la victoire, celui qui parle sans cesse, et qui, se négligeant lui-même, scrute avec sévérité les actions, et jusques aux pensées les plus secrètes de ses frères! Il se dessine fièrement en observateur profond, et ne s'aperçoit pas que le défaut qu'il vient de reprocher à son ami, est précisément celui qui se voit en lui à la première vue, et qu'il ne se connaît pas.

Les femmes, dont l'imagination est si vive et si mobile, doivent surtout réprimer la facilité qu'elles ont à parler beaucoup; la parole est pour elles un torrent impétueux qui roule dans ses flots la médisance qui tue, le mensonge qui trompe, la pensée libre qui blesse la pudeur, et l'indiscrétion qui ruine des projets importans. Souvent la conversation n'offre pas des dangers aussi graves, et l'on s'y occupe de bagatelles que l'on croit sans importance. Ah! ce ne sont point des choses insignifiantes que

ces redites éternelles sur la beauté de cette fête, l'élégance de cette nouvelle mode, le bonheur d'être riche pour se donner des fantaisies nées de l'orgueil, etc., etc. A force d'entendre vanter ces riens, on finit par les aimer, on les désire avec passion, et l'on regarde la beauté comme un avantage immense, l'élégance comme une grâce et les richesses comme un mérite. Si l'on possède ces dons trop désirés, on se les approprie en oubliant le maître généreux de qui nous les tenons. On en parle avec une modestie feinte, et une vanité secrète, et pendant que l'on croit avoir mis beaucoup d'adresse à se faire valoir et à forcer l'admiration, on n'a provoqué qu'un profond ennui, et beaucoup de pitié, pour de si pitoyables prétentions.

Il résulte de ces conversations (même innocentes dans leur objet) qu'elles portent des atteintes terribles à la conscience, non

pas toujours par ce qu'on y dit, mais par le principe qui fait parler, principe que l'on n'a pas le loisir d'examiner dans un entretien où l'imagination et la langue ne connaissent pas une seconde de repos, et ne donnent rien à la réflexion.

Pour parler sans pécher, il faut aimer à se taire ; les conversations où l'on apporte une grande retenue, une défiance modeste de soi-même, où l'on ne cherche à plaire que par un principe de charité, ne sauraient être dangereuses ; on peut même y être utile aux autres, en conservant cette paix de l'âme qui rend la religion aimable, fait juger sainement des choses et ramène des esprits égarés ou prévenus à des principes salutaires. Une personne pieuse qu'une longue étude a rendue parfaitement maîtresse d'elle-même, sera parfaitement aimable ; sa gaîté sera douce, ce sera celle d'une conscience en paix : elle sera préve-

nante, complaisante; car la charité veut que nous nous fassions tout à tous. Enfin, elle cédera avec grâce et non par faiblesse, parce qu'elle sert un Dieu humble, qui n'habite point un cœur ombrageux ou dominant. Il n'y aura jamais de piété vraie, solide, là où règne la fureur de parler; la dévotion est un sentiment doux, intérieur, qui se nourrit de Dieu dans le silence, qui lui parle en secret, qui attend avec une respectueuse attention sa divine réponse... Comment ces saintes opérations peuvent-elles avoir lieu dans ces personnes qui, après avoir rempli à la hâte leurs devoirs religieux, commencent, dès le matin, une conversation bruyante, sans lacune, sans repos, et que le sommeil seul peut interrompre! Hélas! nos affaires, nos devoirs d'état, de société, ne nous distraient déjà que trop, n'y ajoutons pas cette dissipation volontaire où l'esprit s'agite, où le cœur se refroidit.

PRATIQUE.

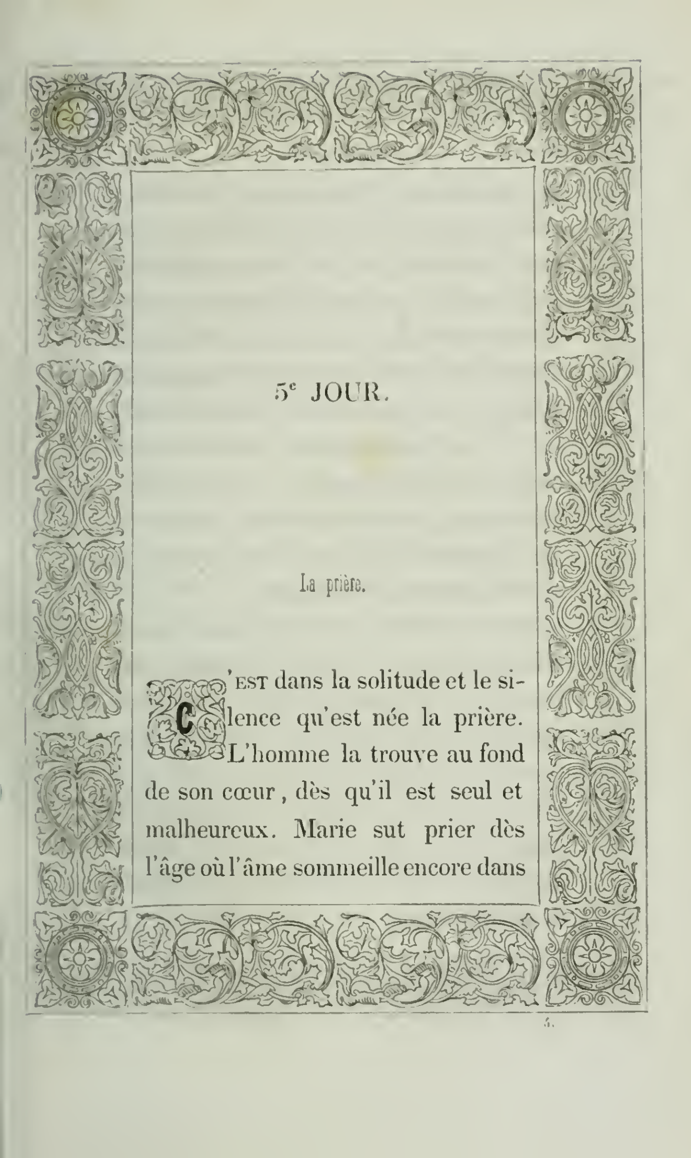
Dès l'instant que notre imagination s'échauffe, que nos paroles sont impatientes de s'échapper de la prison où la prudence chrétienne voudrait les retenir, arrêtons-nous; car ce moment est celui où nous allons commettre mille fautes. Si je me tais, on me croira stupide, dites-vous; tant mieux : vous aurez à souffrir une légère humiliation pour Dieu, et il vaut mieux être applaudi de Dieu que des hommes. Toutefois que l'amour-propre se tranquillise; nous donnons bien plus de prise sur nous en parlant beaucoup qu'en parlant peu et à propos.

*Gloire à Dieu, etc.*

*Je vous salue, etc.*







## 5^e JOUR.

La prière.

C'est dans la solitude et le silence qu'est née la prière. L'homme la trouve au fond de son cœur, dès qu'il est seul et malheureux. Marie sut prier dès l'âge où l'âme sommeille encore dans

les ténèbres de l'intelligence ; mais chez elle tout était merveilles et sortait des règles ordinaires de la nature. Admirons cette enfant, qui peut à peine balbutier, prosternée dans le temple du Seigneur, adorer celui qui la créa belle et sans tache. Elle prie, et des paroles enflammées sortent de son âme virginale ; elle prie, et les anges, ravis d'admiration, la proclament leur reine, et reconnaissent, dans cette vierge pleine de grâces, celle qui sera la mère du Sauveur du monde.

Humble Marie, vous qui osez à peine lever les yeux vers le ciel, vous ignorez les transports ineffables qui éclatent à votre vue dans les régions célestes, et que la terre tressaille d'allégresse depuis qu'elle a vu naître l'Eve nouvelle qui doit la rendre à sa pureté primitive ; si vous étiez moins humble, vous ne mériteriez plus d'être la mère de Dieu.

Tandis que Dieu protège avec amour les jeunes années de Marie, elle croît en grâce et en beauté, à l'abri des autels du Seigneur ; elle s'y est consacrée par un vœu de virginité, et c'est en fuyant la gloire que recherchaient toutes les filles d'Israël, qu'elle trouve cette même gloire, car Dieu se plaît à exalter les petits.

Ce fut aussi en se séparant du monde que Marie fut préservée de l'air contagieux qu'on y respire, et qu'elle fut soustraite au douloureux spectacle des passions humaines ; ses regards et sa pensée restèrent purs comme son âme ; et lorsque saint Joseph épousa la plus chaste des vierges, il ne trouva en elle d'autre amour que l'amour divin, d'autre désir que le désir de ne vivre que pour Dieu.

Heureuses les jeunes personnes qui, comme la Sainte-Vierge, sont nées dans une famille chrétienne, où le goût de la

vertu s'est inculqué naturellement dans leur cœur. Hélas ! où trouver à présent ces mœurs patriarcales où les joies de l'innocence suffisent à la félicité? où la prière ouvre les lèvres de l'enfance, alors même qu'elle ne sait encore que bégayer ! Les parens de nos jours gâtent, dès l'âge le plus tendre, le présent et l'avenir de leurs enfans, en les initiant à des plaisirs frivoles et dangereux, dont ils devraient leur laisser ignorer jusqu'à l'existence. En excitant dans leur âme des sensations trop vives, ces plaisirs enivrans dégoûtent les enfans des jouissances de la vie intérieure, et sont la première semence des passions fougueuses, qui plus tard se développera en eux. Ah ! préservez l'innocence de vos enfans, si vous voulez prolonger pour eux les joies pures de la jeunesse, et avoir le temps d'affermir dans leur cœur des principes religieux. Un rien amuse celui dont la pu-

reté s'est conservée intacte. Les passions, au contraire, sont insatiables, grossières par leurs désirs ; et délicates seulement sur les moyens de les satisfaire, elles crient sans cesse : Du nouveau ! du nouveau !

Lorsque, bien jeunes encore, on nous a associés à ces féeries brillantes qui enchantent les yeux et séduisent la raison, nous avons un jour de délire enivrant, et trente ans de regrets et d'ennui : la satiété marche si vite sur les traces de ces folles jouissances, que la gaîté nous fuit encore plus rapidement que la jeunesse, et on est vieux par le cœur avant d'avoir vécu.

Comment celui qui ébranle avec tant d'imprudence le cerveau faible et ardent de la jeunesse par l'habitude de la dissipation, et qui a négligé de lui faire apprendre cette langue si douce de la prière, peut-il s'étonner de la voir se livrer avec fureur aux passions qui la précipitent dans l'abîme ? A-t-il,

faible mortel, le pouvoir de dire aux vagues déchaînées de ses passions : *Vous n'irez que jusque-là?* Un grain de sable arrête la mer en fureur; il faut plus que cela pour maîtriser les égaremens de l'esprit humain. La prière seule peut opérer ce prodige ; mais, hélas ! qui prie dans le monde ? qui sait prier ?

Jeunes personnes, craignez ce tourbillon du monde qui détruit en nous l'esprit de prière ; craignez aussi ces rêveries romanesques qui font chercher, dans des liaisons même innocentes, des sentimens exaltés. Si vous ne maîtrisez pas ces élans qui absorbent toute votre âme, Dieu se retirera d'un cœur qui ne le préfère pas à tout, et la prière viendra expirer sur vos lèvres. En effet, comment sauriez-vous prier celui que vous n'aimez plus? Livrées à vous-mêmes, les pensées les plus folles, l'orgueil et toutes ses illusions, l'espérance et

ses fabuleuses promesses, s'empareront en foule de votre esprit. Ces nouvelles sensations vous enchanteront d'abord ; bientôt elles s'attacheront à vous comme une poix ardente qui changera en affection frénétique ces affections qui vous parurent si douces à leur naissance. Vos cris de douleur succéderont aux rires joyeux, la jalousie à la confiance, et de sombres réalités aux images décevantes que vous avait offertes l'ennemi du salut ; tristes, découragées, vous vous croirez perdues... Non, il vous reste une ressource : invoquez Marie ; elle vous apprendra à aimer Dieu ; et l'aimer, c'est prier : car le cœur a besoin de parler de son amour, et d'implorer celui dont il attend son bonheur et son repos.

Ah ! ne brisons pas par notre négligence ce lien de la prière qui rattache le ciel et la terre. Prions, prions sans cesse, comme

priait Marie. — Prier sans cesse! c'est impossible, dit quelqu'un qui ne comprend pas la portée de ce mot. Expliquons-le donc.

Prier n'est pas seulement prononcer des paroles, c'est élever son esprit vers Dieu; c'est arranger sa vie entière de manière qu'il n'y ait pas une seule de nos actions, de nos pensées qui ne soit de nature à être offerte au Seigneur. En établissant ce principe, dont il faut renouveler l'hommage tous les jours, il s'ensuit que nous prions non-seulement en remplissant nos devoirs de religion, mais encore quand nous nous acquittons de nos devoirs d'état. Les enfans qui voient Dieu même dans leurs parens *prient* lorsqu'ils obéissent à la voix paternelle, et qu'ils soumettent leur inexpérience à de sages conseils; ils prient encore quand plus tard ils rendent à la vieillesse de leurs parens les soins si tendres

qu'ils en reçurent dans leur enfance. Elle prie la pauvre servante qui sait qu'elle sert Dieu quand elle remplit avec zèle les humbles fonctions confiées à son zèle ; elle prie cette mère de famille qui s'applique à élever religieusement ses enfans, à être agréable à son mari, à maintenir l'ordre dans son ménage.

Oui, qui travaille prie ; mais, remarquons-le bien, on ne prie en travaillant *que lorsque l'on travaille pour Dieu*, en vue de Dieu, pour obéir aux obligations différentes que Dieu impose à chacun de nous. Mais dire que l'on prie quand on travaille, celui-ci à devenir savant pour se rendre célèbre, celui-là à consumer sa vie dans de vastes spéculations pour entasser richesse sur richesse, cet autre à parvenir à des dignités qui plaisent à son ambition sans la satisfaire, c'est se faire illusion et perdre son âme.

Elle est dans une erreur semblable, la jeune personne qui ne donne à ses devoirs de piété qu'un demi-quart d'heure le matin, et qui dépense les plus belles heures de sa vie à acquérir tous les talens d'agrément, toutes les sciencces, comme si un même individu était propre à toutes choses. Est-ce prier que d'apprendre à danser mieux qu'il ne convient à une fille honnête, et à acquérir mille dons frivoles et dangereux qui seront l'occasion de sa ruine, en lui inspirant un amour-propre excessif. Si dans l'éducation des femmes on mettait en première ligne ce qu'elles doivent à Dieu et la connaissance approfondie de la loi de Dieu, les travaux du ménage, les soins empressés pour servir une mère qui, trop tendre, sert au lieu d'être servie, et par là prépare le malheur de sa fille, on verrait moins de savantes, d'artistes, il est vrai; mais on donnerait à la société des femmes

fortes, vertueuses, dignes d'être des épouses et des mères chrétiennes.

En suivant cette marche, nous saurions prier, parce que Dieu serait l'âme qui animerait toutes nos actions, et que son souvenir nous arriverait aussi naturellement que l'air que nous respirons. Oh! oui, prions, car Dieu ne nous doit rien, et il ne donne qu'à celui qui demande. Ne nous contentons pas de prières *apprises :* c'est dans nos besoins, nos misères, nos tentations, que nous devons aller chercher les paroles qui soulageront notre âme. Ces paroles pleines de douleur tomberont avec nos larmes dans le cœur de Dieu, il s'attendrira sur nos maux, et nous dira : « *Je le veux, soyez guéris* », et nous serons guéris et consolés.

On le voit, rien n'est plus facile que la prière. Dieu ne nous demande pas des phrases bien arrangées, mais des senti-

mens vrais. Si nous l'aimons, disons-le-lui avec amour. Si nous sommes froids, indifférens, plaignons-nous-en avec tristesse; confions-lui tout comme à un ami, et bientôt nos pensées, nos paroles couleront de nos lèvres rapides et pleines de chaleur, et nous saurons prier, car la prière n'est autre chose que le cri du cœur vers Dieu.

PRATIQUE.

Si nous sentions les infirmités de notre âme, comme nous sentons nos maux corporels; si nous désirions le salut de ceux qui nous sont chers, comme nous désirons leur félicité temporelle, nos prières monteraient cent fois le jour vers le Ciel; mais, hélas! le bruit du monde nous étourdit; ses fausses délices nous occupent, nous ne pensons qu'à lui: de là les égaremens d'esprit qui rendent la prière insupportable. Rompons avec ces habitudes funestes; oc-



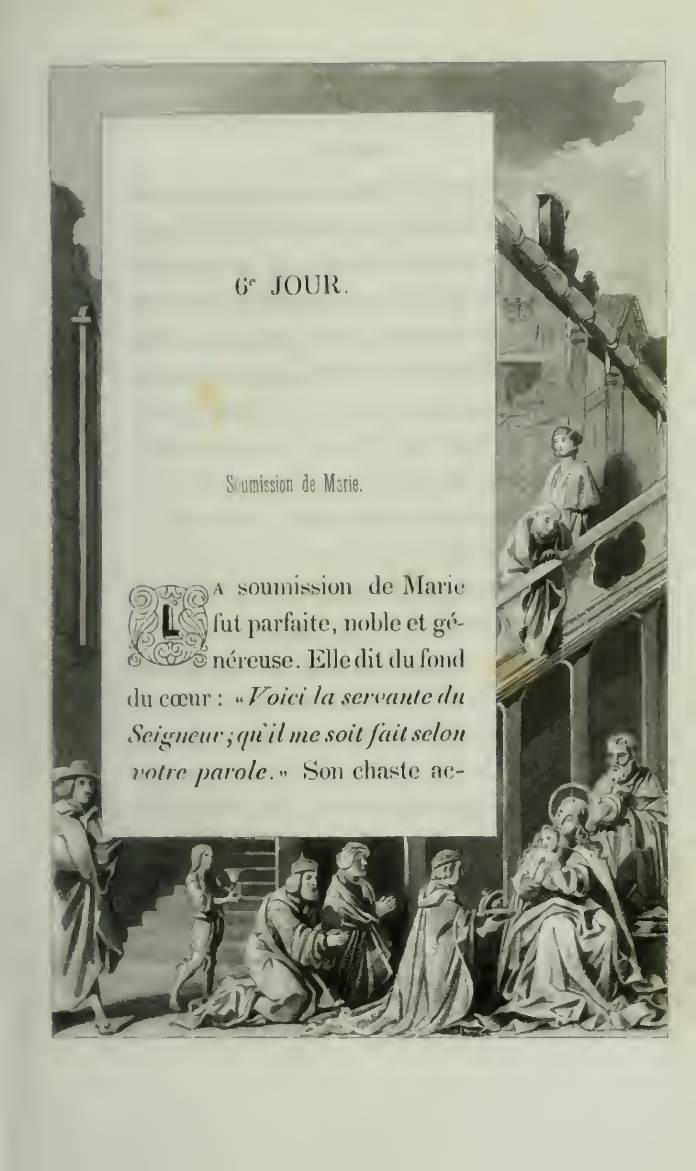
cupons-nous des choses de Dieu, et nous saurons prier Dieu.

*Gloire à Dieu, etc.*

*Je vous salue, etc.*







## 6e JOUR.

Soumission de Marie.

La soumission de Marie fut parfaite, noble et généreuse. Elle dit du fond du cœur : « *Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole.* » Son chaste ac-

quiescement à la volonté divine la rendit mère du Sauveur, et cette merveille resta un secret pour la terre. Joseph conçut alors des soupçons sur la vertu la plus pure, et Marie en subit l'humiliation en silence. Plus tard, elle s'assimila aux femmes ordinaires en se soumettant à la loi de la purification. Eh ! qu'avait-elle besoin de se purifier, elle, la plus pure des vierges, la mère toujours vierge, qui n'avait contracté aucune souillure ?

Initiée au grand mystère de la Rédemption, Marie voyait son fils bien aimé persécuté, méconnu, n'ayant pas où reposer sa tête, et elle se soumettait encore aux ordres de la Providence, quoique, de toutes les douleurs, il n'en soit pas de plus affreuses que celle qu'une mère ressent en voyant son fils malheureux ; oui, elle se soumet à tout, non pas par insensibilité, mais par grandeur d'âme. Rougissons de honte

en comparant à son humble soumission les révoltes de notre amour-propre. Dès qu'une souffrance, une contrariété nous atteint, nous en demandons compte à Dieu, et nous accusons ou sa bonté, ou sa justice ; nous voulons même pénétrer ses secrets, au lieu de les adorer. « Si ce que nous voyons de « ses œuvres nous paraît si divin, si admi- « rable, pourquoi ne pas conclure que ce « que nous n'en connaissons point l'est « aussi ! Si la structure du monde que nous « voyons est un ouvrage si plein d'harmo- « nie, de sagesse et de lumière, pourquoi « l'économie de la religion, que nous ne « saurions voir, et qui est le chef-d'œuvre « de tous les desseins de Dieu, serait-il « un ouvrage de confusion et de ténè- « bres ! » (1)

La mère de l'homme de douleur avait compris le sublime mystère de la nécessité

(1) Massillon.

des souffrances, et que la vie ne nous est donnée que comme un temps d'épreuves; la terre n'est donc qu'un lieu de passage, une arène où il faut combattre pour vaincre. Mais, hélas! nous intervertissons cet ordre, en regardant l'exil comme notre patrie, et en redoutant le jour où s'ouvriront pour nous les portes de notre vraie, de notre sainte patrie. La mort nous effraie, parce que, enfans dénaturés, nous sommes restés froids pour les délices promises par le Père céleste, et nous leur avons préféré des idoles charnelles. Alors Dieu nous réveille de cet égarement par des châtimens terribles, châtimens qui ressortent toujours des fautes que nous avons commises. Dieu parle au pécheur par mille voix qui ne trouvent pas d'écho dans son cœur; il l'attend avec une admirable patience, l'appelle avec la plus touchante tendresse; puis, las enfin d'une aussi longue résistance,

il l'abandonne au piège que lui tend la prospérité, et le laisse s'endormir paisiblement dans le crime. Sommeil effrayant ! calme perfide! vous me faites frémir pour ces pauvres heureux du siècle ! ils m'apparaissent comme ces victimes qu'on orne de fleurs, et que l'on destine à être offertes en sacrifice... Oh! loin d'envier la félicité des méchans, bien loin surtout de laisser ébranler notre foi à la vue de leur prospérité, pleurons sur eux, en pensant aux châtimens effroyables qui vont payer une félicité fugitive d'une éternité de supplices!

L'homme qui ne croit pas à une Providence régissant l'univers pousse l'orgueil jusqu'à se flatter qu'il échappera, par son industrie, aux maux qui affligent l'humanité, ou que, plus fort que le malheur, il ne s'en laissera pas accabler. O homme ! qui prétends lutter contre Dieu même, n'as-tu donc pas déjà fait l'épreuve de ta fai-

blesse? déjà ton cœur ne s'est-il pas troublé en perdant ta fortune ou ce qui t'était cher? Ah! non-seulement le malheur a triomphé de ton courage, mais l'on t'a vu pâlir à l'ombre seule du danger. Oui, tu as connu la *peur*, les angoisses déchirantes, et tu n'avais pas la ressource de pousser ce cri consolateur : *O mon Dieu !*

Et comment l'impie trouverait-il en lui quelque force, lui qui a rompu les liens qui l'unissaient à Dieu? Son âme est semblable à une feuille détachée de l'arbre qui lui donna la vie; comme elle, jouet du caprice des vents, elle va sans savoir où elle va : tantôt elle rase le sol, tantôt elle s'élève dans l'air; toujours agitée, toujours inquiète, elle disparaît enfin, et nul ne se met en peine de savoir ce qu'elle est devenue.

Le chrétien, au contraire, navigue avec sérénité sur le fleuve de la vie. Il se dit

que la Providence dirige sa frêle embarcation, et que, si l'orage éclate, le même Dieu qui soulève la tempête a le pouvoir de l'apaiser.

Il s'aide de tous les moyens humains pour échapper au naufrage ; mais il ne met sa confiance qu'en Dieu.

Nous trouvons un exemple de cette sublime résignation dans Marie. Lorsque le saint vieillard Siméon lui prédit qu'un glaive de douleur percerait son âme, éclata-t-elle en plaintes et en sanglots? Non, *elle jeta toutes ses frayeurs dans le sein de Dieu, et, s'en remettant à lui seul de ce qui la regarde, sa tranquillité fut parfaite, parce que sa soumission était entière* (1). Ah! qu'il est consolant de penser qu'un Dieu se mêle de tout ce qui nous concerne, et qu'il ne tombe pas un cheveu de notre tête sans sa permission!

(1) Massillon.

On croit apparemment que la soumission à la Providence n'est d'obligation que pour les grands évènemens ; car on nous voit une impatience, une aigreur dans les petites contradictions qui naissent à chaque pas dans la vie, qui prouvent que nous ne regardons pas ces légères épreuves comme venant de la main de Dieu. Cette erreur est grave : tout vient de Dieu, ou nous arrive par sa permission. Souffrons donc humblement ces coups d'épingles journaliers qui nous mériteraient un trésor de grâces, si nous savions les offrir à Dieu en esprit de pénitence.

Accoutumés à supporter patiemment les petites choses, nous serons forts lorsque Dieu nous demandera des sacrifices cruels ; la route qui mène à lui est souvent trempée de larmes : c'est dans ce trajet que la foi nous montre le prix qui nous attend au bout de la carrière, et que bientôt les

délices du paradis succéderont aux tourmens et à l'ignominie du Calvaire.

« Mais, dites-vous, mes forces succombent à l'excès de mes chagrins ». Oui, vos forces humaines ; mais si vous vous jetiez dans les bras de votre Dieu ; si, au lieu de vous plaindre des douloureuses épreuves qu'il vous envoie, vous lui disiez : *J'adore vos décrets impénétrables, et je suis convaincu que ces rigueurs apparentes cachent une miséricorde infinie*, Dieu, ce père si tendre, vous soutiendrait ; il vous réchaufferait dans son sein, et vous dirait : « Courage, mon enfant : à toi quelques larmes passagères dans ce monde ; à toi de ravissantes et d'inexprimables délices dans ce jour qui ne connaît pas de fin. »

Considérons aussi que les peines que Dieu nous inflige sont bien plus des grâces que des châtimens. Votre santé vous était un piège, parce que vous la faisiez servir

à courir de plaisirs en plaisirs, d'affaires en affaires ; vous pensiez à tout, excepté à Dieu. Vous voilà faible, forcé de mener une vie sédentaire, et, dans la solitude, vous entendez enfin cette grande voix de Dieu qui vous appelait inutilement au jour de votre prospérité : bénissez donc vos maux.

Vous dont le cœur est si tendre et l'imagination si vive, vous adoriez un être que vous érigiez en divinité ; vous ne viviez que pour lui, et Dieu n'existait plus pour vous ; et voilà que Dieu brise cette idole, et vous force à dire : « Toute chair passe comme la fleur des champs ; Dieu seul est immortel ; en lui seul est repos, stabilité, amour éternel ». Et alors, détournant vos regards de cette terre aride, vous les fixez sur le Ciel, redevenu votre unique espérance.

Né dans l'opulence, vous attachiez un prix infini à la richesse, au luxe, à paraître avec éclat, à n'avoir que des choses d'un

goût exquis : le Dieu pauvre était loin de vos pensées, plus loin encore de votre cœur... La fortune vous abandonne, les privations se succèdent, l'obscurité vous enveloppe de ses ombres : louez-en Dieu. L'orgueil et la cupidité allaient vous entraîner dans l'abîme ; l'adversité vous achète le Ciel.

Cessez donc de vouloir du bonheur sur la terre, il vous serait un piège terrible. Soumettez-vous en tout, pour tout, à la Providence, et vous mériterez la palme du martyre, non du martyre de sang ; mais de celui du cœur, de l'esprit, des douleurs corporelles... Qui pourrait nombrer les innombrables manières d'être malheureux?

C'est cette palme du martyre, c'est cette couronne de gloire que la mère de douleur a méritée par une admirable soumission. Dieu aurait-il écrasé sa mère sous de si cruelles angoisses, s'il n'eût su que sa ré-

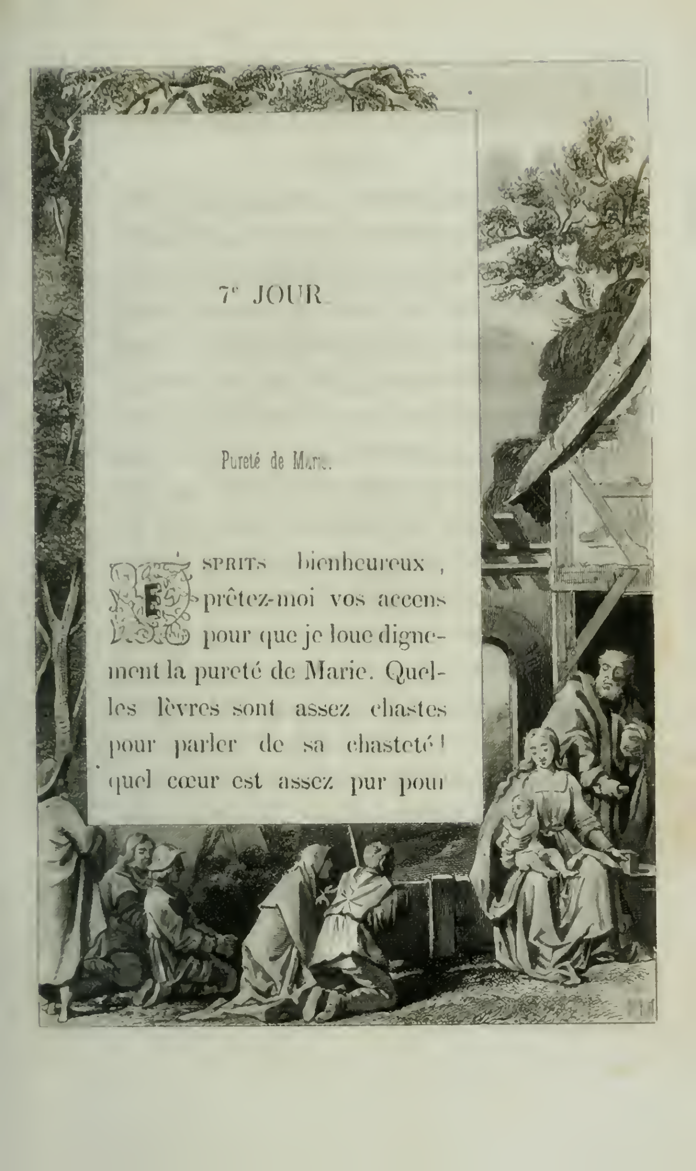
compense devait être immense, en raison de ses immenses douleurs.

PRATIQUE.

Faisons de chaque jour un jour méritoire par notre soumission dans les épreuves; supportons en esprit de pénitence les douleurs, les défauts des autres, les nôtres mêmes; qu'ils nous humilient sans nous décourager. Si nous sommes appelés à supporter de grandes désolations, *soyons sûrs* que Dieu a sur nous de grandes vues de miséricorde; si, au contraire, il ménage notre faiblesse, humilions-nous de supporter de si légères épreuves avec si peu de courage, et soyons reconnaissans de n'être pas tentés au-delà de nos forces.

*Gloire à Dieu, etc.*

*Je vous salue, etc.*



# 7e JOUR.

## Pureté de Marie.

Esprits bienheureux, prêtez-moi vos accens pour que je loue dignement la pureté de Marie. Quelles lèvres sont assez chastes pour parler de sa chasteté ! quel cœur est assez pur pour

comprendre jusqu'où cette Vierge bénie portait la pureté? Cette vertu brilla sur son berceau, fut sa fidèle compagne pendant sa vie, et l'embellit encore dans le Ciel. Rien de plus pur que Marie : aussi devint-elle la mère du Dieu de toute pureté; ses chastes mamelles étaient seules dignes d'allaiter le Sauveur du monde, et ses lèvres virginales pouvaient seules s'appuyer sur le front de celui où siégeait tant de grandeur et d'innocence. Quel tableau présente à la pensée cette jeune mère nourrissant son premier-né, l'aimant comme son enfant, l'adorant comme son Dieu! Marie, qui n'a jamais connu que l'amour divin, qui n'a jamais fait connaître le secret de son cœur qu'à Dieu seul, s'effraie de laisser parler ce cœur si tendre, rougit de son bonheur, et ne se livre qu'avec une pudeur pleine de grâce à caresser le divin enfant.

La pureté est un don de Dieu, comme toutes les vertus; vertu si délicate, que le plus léger souffle la ternit. Marie emploie, pour la conserver, les moyens qui sauvent de tout péril; et ces moyens sont la solitude, la prière et l'humilité.

Marie, après avoir été élevée dans le temple, se cacha dans la retraite, et lorsque l'exercice de sa religion, ou un acte de charité l'appelait à paraître dans le monde, elle se montrait avec une si parfaite modestie, une réserve si pleine de douceur, qu'elle ravissait tous ceux qui la voyaient; et le vice lui-même, frappé de tant de perfection, se surprenait à rendre hommage à la vertu.

Cet hommage n'était pas semblable à celui que désire si passionnément une jeune personne remplie d'amour-propre. Celle ci cherche des louanges qu'elle devrait craindre; elle les reçoit sans rougir : ses yeux,

au lieu de se baisser lorsqu'elle est dans le monde, parcourent avidement la foule pour voir l'impression qu'elle y produit, et un orgueilleux sourire vient entr'ouvrir ses lèvres en surprenant les regards attachés sur elle. Imprudente ! tu ne sais donc pas que ta coquetterie, écrite sur ton front, en a chassé la pudeur, la plus belle de toutes les grâces ; que tu fais naître dans des cœurs corrompus, non l'admiration (la vertu seule peut l'obtenir), mais de coupables pensées et de honteux désirs, et que ces hommes, qui se disent tes adorateurs, n'osent te tenir ce langage que parce qu'ils te méprisent, et croient qu'on peut t'acheter par une fadeur.

Être modeste n'est point être farouche : la modestie montre une honnête aisance ; mais sa gaîté n'a jamais ces éclats qui peuvent faire soupçonner que le cœur n'est pas sur ses gardes. Elle jouit de l'amitié qu'elle

inspire, reçoit avec reconnaissance une approbation de la vertu ; mais elle prendrait pour une insulte, ou une plaisanterie, des louanges sur sa beauté et ses grâces extérieures. Non-seulement elle a en horreur les modes indécentes, mais ses regards attristés se baissent devant des nudités déshonorantes, et elle se croirait coupable, si elle enviait un seul moment les parures que la pudeur réprouve, et que le bon goût seul devrait proscrire. Comment la femme qui se met indécemment peut-elle se dire, sans trembler, que Dieu la voit!... elle ne pense donc pas à Dieu! et alors où va-t-elle! Elle n'est donc pas la servante de Marie, le modèle de toutes grâces et de toute pudeur. Et, alors, qui priera pour elle! Et son bon ange, le compagnon fidèle de sa vie, elle a donc oublié qu'il est là, détournant son chaste regard de celle qui n'est plus chaste, et prêt à retourner au

Ciel, honteux et confus pour celle qui ne connaît plus la honte et la confusion. Pauvre âme! te voilà abandonnée de Dieu et de tes saints protecteurs, parce que tu t'es livrée aux suggestions du démon, père de l'orgueil et de l'impureté!

Quel homme délicat épousera la femme sans délicatesse? quel cœur pur voudra se lier avec ce cœur qui va passer de la coquetterie aux égaremens d'un amour profane, amour qui flétrira et désolera son existence? La femme immodeste et légère est seule dans sa famille; dans la société, on ne l'aime point, parce qu'on sait qu'elle n'aime qu'elle; l'ennui qu'elle témoigne sous le toit domestique ne prouve que trop qu'elle ambitionne un théâtre plus vaste, où ses prétentions obtiendraient du succès, en attendant qu'elles y trouvent la honte. Comment cette infortunée se trouve-t-elle ainsi la proie de la vanité? Ah! c'est que

la religion ne lui a été que superficiellement enseignée ; c'est que son éducation, ses études, ses lectures ont éveillé son orgueil, et lui ont donné l'habitude, et par suite le goût d'une vie toute sensuelle. Elle qui reste froide au pied des autels, se passionne au théâtre, aime la musique avec frénésie, ou dépense toute la sensibilité de son cœur à pleurer sur des malheurs imaginaires dont elle voit la peinture dans les romans. Son cœur se refroidit à mesure que sa tête s'exalte, et cette femme au langage sentimental n'est bientôt plus qu'un cadavre privé de la vie de l'âme. Elle va, vient, parle, croit occuper une place immense dans le monde en se multipliant en tous lieux : laissez-la passer, n'essayez pas de l'arrêter, de l'avertir... cette femme n'est qu'une ombre, encore une fois son âme est morte.

Ah ! détournons nos yeux de cet affli-

geant spectacle ; arrêtons-les sur la plus pure des Vierges. Comment n'aurait-elle pas fui le fracas du monde, elle qui se troubla à la vue d'un ange.

Marie, comme toutes les personnes vertueuses qui se renferment dans les devoirs domestiques, avait toutes les vertus de famille ; quelle parfaite union entre elle et saint Joseph ! quel amour maternel pour son fils ! quelle abnégation d'elle-même ? La pudeur qui lui a fait jeter le voile de l'humilité sur le rôle sublime qu'elle était appelée à remplir, lui fait cacher plus tard ses incompréhensibles douleurs ; elle rougirait d'occuper le monde d'elle-même. Dieu seul a lu dans ce cœur virginal, seul il a reçu la confidence de son amour, de ses angoisses, et le monde n'a connu des vertus de Marie que ce qu'elle n'en pouvait cacher.

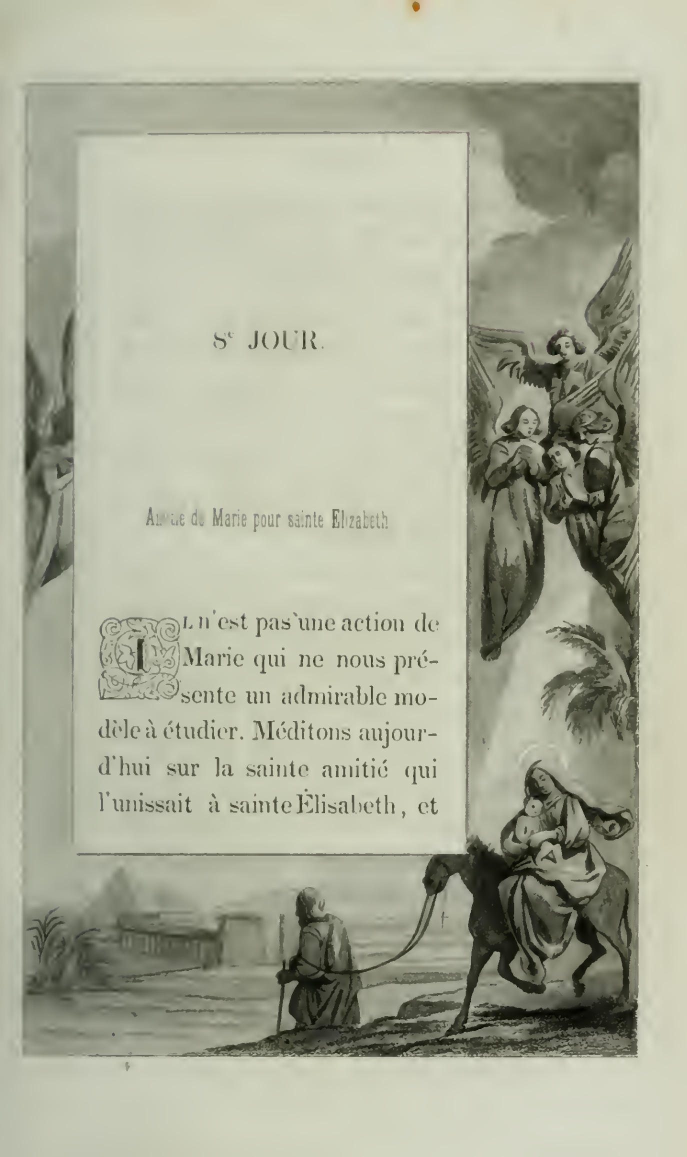
PRATIQUE.

Evitons avec soin la société des personnes mondaines, dont la conversation libre porte atteinte à la pudeur. Le vieil adage *les mauvais discours gâtent les mœurs* est une incontestable vérité. Les livres licencieux et les romans doivent être proscrits, parce qu'après avoir perverti l'esprit ils corrompent le cœur. Enfin occupons sans cesse notre esprit de pensées saintes et utiles, sans cela l'ennemi qui rode autour de nous s'empressera de nous offrir des images qui charment et qui tuent. Disons avec Job : *J'ai fait un pacte avec mes yeux pour qu'ils ne regardent pas des objets dangereux*, et mes oreilles sont fermées aux accens d'une impudique volupté.

*Gloire à Dieu, etc.*

*Je vous salue, etc.*





## 8e JOUR.

### Amitié de Marie pour sainte Elizabeth

Il n'est pas une action de Marie qui ne nous présente un admirable modèle à étudier. Méditons aujourd'hui sur la sainte amitié qui l'unissait à sainte Élisabeth, et

suivons-la à travers les montagnes de la Judée ; elle les franchit, heureuse d'aller payer une dette à l'amitié.

Aussitôt que les merveilles du Très-Haut se furent opérées dans le sein de Marie, et que l'ange lui eût appris qu'Élisabeth allait être mère dans sa vieillesse, pressée d'aller féliciter sa cousine, la mère du Sauveur se décida à entreprendre un long et pénible voyage.

Cette détermination nous étonne, nous gens du monde, amoureux de nos aises, qui ne quittons un plaisir que pour d'autres plaisirs. L'amitié a peu d'empire sur des cœurs adonnés à l'amour du monde, et l'on pourrait avancer sans exagération que rien n'use la sensibilité comme le goût des jouissances frivoles et matérielles. Celui qui avait reçu du Ciel les sentimens les plus nobles, les plus généreux, perd ces belles facultés de l'âme par l'habitude des

plaisirs sensuels. Partout où l'empire des sens domine, l'âme oubliée, laissée sans nourriture, tombe dans un assoupissement mortel. La gourmandise, par exemple, nous dégrade au point de nous faire faire un Dieu de notre ventre ; l'homme livré à ce vice perd toute délicatesse de cœur, toute énergie dans l'esprit. Sa physionomie même prend un caractère bas, son langage est trivial ; ses pensées, attachées à ce qui *se mange*, ont perdu la trace du Ciel, et il s'assimile aux brutes, en ne vivant comme elles que pour satisfaire ses appétits ignobles et désordonnés. Les autres passions plus délicates en apparence, telles que l'orgueil, la paresse, la volupté, etc., ont le même résultat : l'égoïsme, l'endurcissement du cœur et la mort de l'âme.

Nous ne trouvons rien de semblable dans Marie ; elle ne vit que par le cœur ; le bonheur d'Élisabeth est le sien propre,

et, pour le lui témoigner, aucun obstacle ne l'arrête, elle fait ses préparatifs de voyage, et ceux-là sont bien simples ; car elle est pauvre, et plus que cela, Marie est modeste, elle n'a nul désir d'éblouir sa famille par ses parures, ni d'attirer l'admiration des étrangers.

Nous n'oserions en dire autant, nous qui ne pensons jamais à paraître en public sans nous fatiguer l'esprit à trouver les moyens d'y briller par notre élégance ; on veille si peu sur soi-même que cette disposition à la vanité glisse inaperçue dans notre esprit, et nous obéissons à ce fatal instinct de l'amour-propre en l'appelant seulement *convenance sociale.*

Marie se met donc en route dans le simple appareil qui convient, non à son rang, mais à son humble fortune, et ne craint pas de paraître pauvre aux yeux de tous. Elle se hâte ; car le cœur trouve longs

tous les momens qui le séparent de l'objet aimé. Enfin, la voilà au terme de son voyage. Ici, la fille de David ne trouve pas à son arrivée cette réception d'apparat que l'on fait aux princes de la terre! mais si la terre reste muette en cette occasion, les Cieux se chargent de célébrer l'approche de Marie par de merveilleux mystères. Elisabeth, en reconnaissant la voix de sa parente bien-aimée, se lève avec empressement, et sentant son enfant tressaillir de joie dans son sein, elle s'écrie sous l'influence d'une divine inspiration : *Qu'ai-je donc fait pour mériter que la mère de mon Seigneur daigne venir jusqu'à moi?* Et Marie lui répond dans un ravissement plein d'un pieux enthousiasme et d'une sainte modestie : *Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur.*

Remarquez ici comme ces deux femmes

si chères l'une à l'autre s'oublient pour confondre dans une joie et une admiration commune leur reconnaissance envers le Très-Haut. Point de conversations oiseuses, point de pathos dans l'expression de leur tendresse, point de jalousie de la part d'Elisabeth de voir sa jeune parente appelée à la dignité de mère de Dieu : nul orgueil dans Marie en s'apercevant que son secret est découvert. Marie et Élisabeth, mues par un même sentiment, s'anéantissent devant le Dieu qui réalise enfin les sublimes promesses dont il consola l'homme déshérité par le péché. Elles prient, s'étonnent et adorent.

Trois mois se passèrent dans cette douce intimité ; ni repas, ni visites ne viennent distraire Marie du bonheur d'être avec son amie. Quand on a les joies du cœur, comment en désirer d'autres ? Rougissons, nous qui vantons sans cesse notre sensibi-

lité, de ne pas savoir nous trouver heureux de vivre avec ceux qui nous sont chers, si on ne fait pas de continuels efforts pour nous fournir des moyens de distractions par un enchaînement de plaisirs.

Est-ce donc à de stériles paroles que se borne la tendresse dont vous faites un si pompeux étalage. *Vous vous sacrifieriez pour vos amis*, dites-vous : les voir suffit *à votre félicité, et sans eux le plaisir vous est à charge et insipide*..... Discours vain et mensonger ! Vous nous montrez l'amitié telle qu'elle doit être, et telle qu'elle n'est point chez les gens du monde. Ils ont trop vécu par les sens, pour que la vie du cœur leur suffise. Il leur faut une existence tout en dehors qui les arrache à eux-mêmes, à ce vide intérieur qui les ronge, à ce rapide passage du temps qui les effraie. Et que pourraient-ils dire à leurs amis, eux qui ne trou-

vent pas dans leur âme une pensée pour Dieu!

Marie a vécu seule avec la seule Élisabeth, et cependant elle ne quitte qu'à regret cet asile de la plus tendre hospitalité, et parce qu'un autre devoir l'appelle à Nazareth. Qu'ils furent tendres les adieux de ces deux amies! Peut-être ne se reverront-elles que dans le sein de Dieu ; cette crainte les attriste sans les troubler : elles savent que la vie n'est qu'un nuage rapide, et elles se donnent rendez-vous dans le séjour de l'immuable et doux repos. Là, elles continueront les entretiens qu'elles avaient eus ensemble. Dans ces pieux entretiens on ne trouvait pas ces épanchemens humains, où l'on parle de ses faiblesses, de ses projets ambitieux, de ses petits ressentimens, non pour s'en humilier, mais pour qu'on y applaudisse ; ni ces insipides bavardages, où la médisance

fait pénétrer son dard plein d'un subtil poison, et qui servent d'aliment à une curiosité niaise ou maligne.

La sympathie qui portait Elisabeth et Marie à se confier toutes leurs pensées était sans danger : deux cœurs si purs n'avaient que des secrets dignes d'être recueillis par les anges mêmes. Cette sympathie qui rassembla les deux parentes fit naître la confiance qui dit tout ; attendant le beau jour du salut du monde, elles en saluaient la prochaine aurore : toutefois à leur ravissement se mêlaient bien des larmes, et elles pleuraient la mort de ceux qui n'avaient pas encore reçu la vie. Tendres, mais courageuses, elles s'excitèrent mutuellement à marcher dans la voie des tribulations qui allait s'ouvrir devant elles. Au lieu d'exalter leur imagination, d'enchérir l'une sur l'autre en sensibilité exagérée, de se faire un *honneur* de porter la tendresse mater-

nelle jusqu'à l'idolâtrie, leurs inquiétudes jusqu'au désespoir, comme font les femmes romanesques, elles baissaient humblement la tête sous la main de la Providence, demandaient à Dieu les forces qui leur manquaient : puis s'élançant hors des limites si bornées de la vie, elles allaient se perdre dans les régions sans limites où elles devaient trouver un jour l'oubli de leur douloureux pélerinage. Leur tendresse s'augmentait par la certitude que rien ne pourrait l'affaiblir, et que le temps viendrait où, éternellement unies, elles seraient éternellement heureuses.

C'est ainsi que l'amitié est douce, c'est ainsi qu'elle devient utile. Les femmes qui ne se lient que pour trouver une confidente servilement complaisante, ou une complice de leurs faiblesses, déshonorent le sentiment le plus noble que Dieu donna à l'homme pour étayer son cœur contre le

ravage des passions et les bourrasques de l'adversité. Un véritable ami ne craint pas de blesser pour guérir; si d'une main il fait une blessure profonde, de l'autre il verse sur la plaie l'huile de la compassion, et ses larmes, tempérant les paroles sévères de la vérité, attestent combien il lui a fallu de courage pour affliger cet autre lui-même, dont les douleurs lui sont plus sensibles que les siennes propres.

Veut-on savoir si une liaison est aussi sûre qu'elle paraît douce? on n'a qu'à se demander si l'on peut sans rougir appeler Dieu en tiers des entretiens intimes qu'on a avec son ami.

PRATIQUE.

Choisissez un ami entre mille. Si Dieu ne vous accorde pas le bonheur d'en trouver un véritable, c'est qu'il veut être votre seul ami, votre unique confident et votre

seule consolation. Ne vous plaignez donc pas de votre sort, et dans l'abandon où vous êtes, dites-vous riche et bienheureux; car Dieu est l'ami le plus tendre, le plus dévoué, et *lui seul peut ce qu'il veut pour votre bonheur*, avantage énorme que l'amitié la plus parfaite ne peut offrir à l'objet de son affection. Mais si le Ciel vous a donné un ami plein de cette sagesse d'en haut qui se dévoue pour la vie, qui reprend sans rudesse, comme sans lâcheté, qui loue sans jalousie, dirige avec douceur; aimez-le chèrement, et qu'il soit pour vous la perle rare et précieuse à laquelle nulle autre n'est comparable. L'amitié est une plante délicate qui croît dans la solitude; elle languit en silence sous la main maladroite qui la blesse. L'abandonne-t-on? elle cherche, en répandant ses plus doux parfums, à rappeler qu'elle est là; puis, lasse d'attendre, d'espérer, elle se flétrit

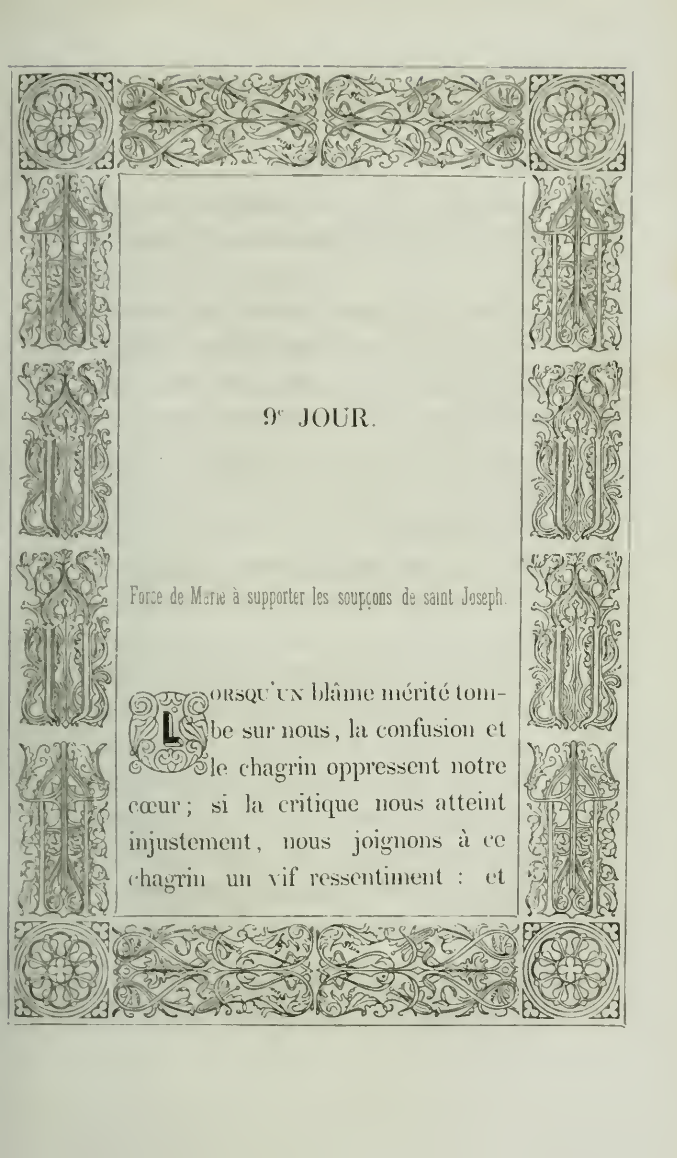
et meurt. Elle meurt aussi bien vite quand c'est le seul attrait du plaisir qui l'a fait naître : il n'en est pas de même d'un lien formé par la religion : alors l'amitié est indestructible, et survit à la mort même, par le souvenir, et la communion de prières.

*Gloire à Dieu, etc.*

*Je vous salue, etc.*







# 9e JOUR.

Force de Marie à supporter les soupçons de saint Joseph.

Lorsqu'un blâme mérité tombe sur nous, la confusion et le chagrin oppressent notre cœur ; si la critique nous atteint injustement, nous joignons à ce chagrin un vif ressentiment : et

trop souvent on a vu demander dans ce cas une réparation sanglante au calomniateur.

Marie, l'innocence même, qui venait de recevoir dans son sein le maître de l'univers, s'aperçut que son époux suspectait son honneur, elle le vit et se tut. Sa vie, son honneur ne lui appartiennent plus, et Dieu qui la fait marcher dans une route où règne d'incompréhensibles mystères, « Dieu, se dit-elle, sera mon défenseur. Entreprendre de me justifier serait douter de sa justice. »

Alors Marie garde un doux silence ; sa tristesse dit seule combien elle gémit de voir son époux malheureux, combien les soupçons qu'il a conçus sont douloureux à la vierge mère, non par le sentiment d'un orgueil offensé, mais parce qu'ils font souffrir l'homme vertueux auquel son sort est attaché. Mais que lui dire? Comment

lui persuader une vérité qui confond la raison! Encore une fois Marie s'abandonne à la conduite de Dieu.

Oh! qu'elle connaissait bien notre père céleste, cette vierge bénie! et combien il est vrai qu'un abandon filial et complet à la Providence, nous attire sa protection! nous en voyons la preuve dans la vision qui apparut à saint Joseph. Un ange vint lui dire dans le calme de la nuit : « Ne craignez point de garder Marie, votre épouse; ce qui est né en elle est saint. » Joseph étonné, ravi, s'anéantit profondément devant le sublime mystère qui lui est révélé, et il salue avec un saint enthousiasme le sauveur du monde que son épouse bien aimée porte dans ses chastes flancs. Il ne l'avait accusée qu'à regret, et ses soupçons semblables à des épines cruelles s'étaient enfoncées avec peine dans son âme : s'en laissant déchirer en silence,

il n'en était que plus malheureux. Oh! qu'il est cruel de soupçonner ce qu'on aime, ce que l'on voudrait estimer ! Aussi rien ne peut exprimer la joie qui s'empara de Joseph lorsque le ciel lui révéla, non-seulement l'innocence de Marie, mais la gloire que ses vertus lui avaient méritée.

Qui dira les cantiques d'actions de grâces qui s'élevèrent sous l'humble toit des descendans du roi prophète! nulle oreille n'était assez pure pour entendre ces divins accords, nulle créature assez sainte pour être initiée à la connaissance du prodige opéré par l'esprit saint. Deux êtres pauvres, ignorés du genre humain, dédaignés par les grands du monde, sont cependant plus grands que ces rois de la terre; et les Cieux s'abaissent avec complaisance sur l'humble réduit qu'ils habitent.

Joseph n'avait soupçonné Marie qu'avec une profonde douleur; il n'en est pas ainsi

des jugemens que portent les hommes. Ils observent avec malice, jugent avec précipitation et condamnent avec joie. Le vice puissant et exalté regarde avec mépris l'indigent vertueux qui passe près de lui, et l'accuse de n'être si malheureux que parce qu'il est coupable ; l'indigent laissant au Ciel le soin de venger son injure, se tait et baisse modestement la tête. L'impie prend pour la confusion du crime, le silence de la résignation. Cependant ce pauvre qu'il soupçonne, ce pauvre qu'il insulte, sera roi un jour dans l'éternel royaume, et ce sera lui qui, par l'ordre du vengeur de l'innocence, deviendra le juge du pécheur superbe qui l'avait outragé.

Vérité consolante que n'es-tu bien comprise des chrétiens ! Tu adoucirais dans leur cœur ce levain d'amertume, ces projets de vengeance qu'un soupçon injurieux fait naître en eux contre leur calomniateur,

et tu ôterais aux pauvres cette haine envieuse qui les irrite contre le riche insolent.

Soyons donc convaincus qu'il est au Ciel un rémunérateur de toutes choses qui rend à chacun selon ses œuvres, et qui vengera dans l'éternité l'offense que l'homme doux et humble de cœur n'a pas voulu venger sur la terre. Le jour viendra, il n'est pas éloigné, où vous et votre ennemi serez appelés au pied du tribunal suprême. Là, si vous avez su pardonner et souffrir en silence, vous verrez votre vertu exaltée à la face d'Israël, et votre adversaire confondu, humilié, brisé par une incommensurable douleur. Il implorera votre pitié, vous demandera d'intercéder pour lui ; mais il a franchi les terribles limites au-delà desquelles il n'existe plus de pardon. Alors l'infortuné ne pouvant soutenir la vue d'un Dieu irrité, se précipitera lui-même dans l'enfer, et en voyant cet épou-

vantable séjour, il poussera un long cri de rage et d'horreur qui fera frémir tout votre être..... Dites, pauvre délaissé, accusé, méconnu, sur la terre, dites, serez-vous assez vengé ! ... Trop, mille fois trop, vous écriez-vous, et tombant le front dans la poussière, vous crierez vers le Seigneur, pour obtenir la grâce de celui que sans la religion vous alliez maudire.

La voilà dans sa ravissante beauté cette religion qu'on accuse sans cesse d'être intolérante et cruelle ! Qu'il la connaît mal, celui qui croit que le vrai disciple du plus doux des hommes, n'est point doux et miséricordieux comme son divin maître.

Oh ! nous tous qui faisons profession de suivre la loi du Christ, craignons de déshonorer par nos ressentimens, sa loi toute d'amour et d'indulgence ; vous, ministres du Très-Haut, dont le front est marqué du double signe de la croix, qui avez reçu la

mission d'évangéliser et les sauvages, et ces autres sauvages civilisés qui ont rejeté la foi de leurs pères, n'oubliez pas que J.-C. a dit à ses disciples « Vous serez haïs, persécutés, mis à mort à cause de moi ; souffrez et ne vous vengez pas, votre inépuisable patience est pour les fidèles la plus sublime instruction : ils n'osent pas se plaindre de leurs maux, quand ils voient les saints acheter le Ciel par les souffrances.

Pour nous qui n'avons pas à lutter contre les rigueurs de la prison, de l'exil et de la mort ; nous qui ne souffrons que quelques légères injustices dans le monde, que quelques déplaisirs au sein de nos familles, nous nous récrierions avec amertume, nous repousserions des croix si légères, et nous oserions joindre les éclats de la colère au tort si grave du murmure?..... Oh! qu'il n'en soit pas ainsi, nous qui avons la

foi, nous qui comprenons que l'esprit du christianisme est dans une humilité pleine de mansuétude ; n'opposons qu'une affliction mêlée de douceur à nos détracteurs. Lorsque l'on nous soupçonnera injustement, descendons dans notre conscience, et avouons que si on en connaissait les secrets, on pourrait porter contre nous des accusations plus graves que celle qui vient de nous atteindre. A la vue des plaies honteuses de notre âme, nous nous humilierons profondément en remerciant Dieu qui a permis que nos fautes les plus honteuses ne fussent pas mises au grand jour, et qu'on ne nous croie que faibles, alors que nous sommes criminels.

Hélas! si le soupçon le plus léger nous paraît une injure si grave, comment nous permettons-nous de passer notre vie à soupçonner nos frères? Pourquoi nous faisons-nous un point d'honneur d'avoir une

telle perspicacité que nous devinions les intentions les plus cachées, que nous pénétrions dans les secrets de la vie la plus intime? Mais ce grand art de tout découvrir, l'avons-nous véritablement? Ne nous trompons-nous pas dans nos conjectures? Est-il charitable, est-il généreux d'exercer publiquement cet art perfide, et de vouloir faire l'observateur éclairé aux dépens de la réputation et du repos de nos semblables.

PRATIQUE.

En récapitulant cette méditation nous trouverons que nous sommes aussi prompts à nous blesser, qu'habiles à blesser autrui. Corrigeons-nous en réfléchissant au bel exemple que nous donne Marie. Supportons comme elle avec un silence plein de douceur et de dignité les coups que l'on nous porte. Plus nous résisterons au désir

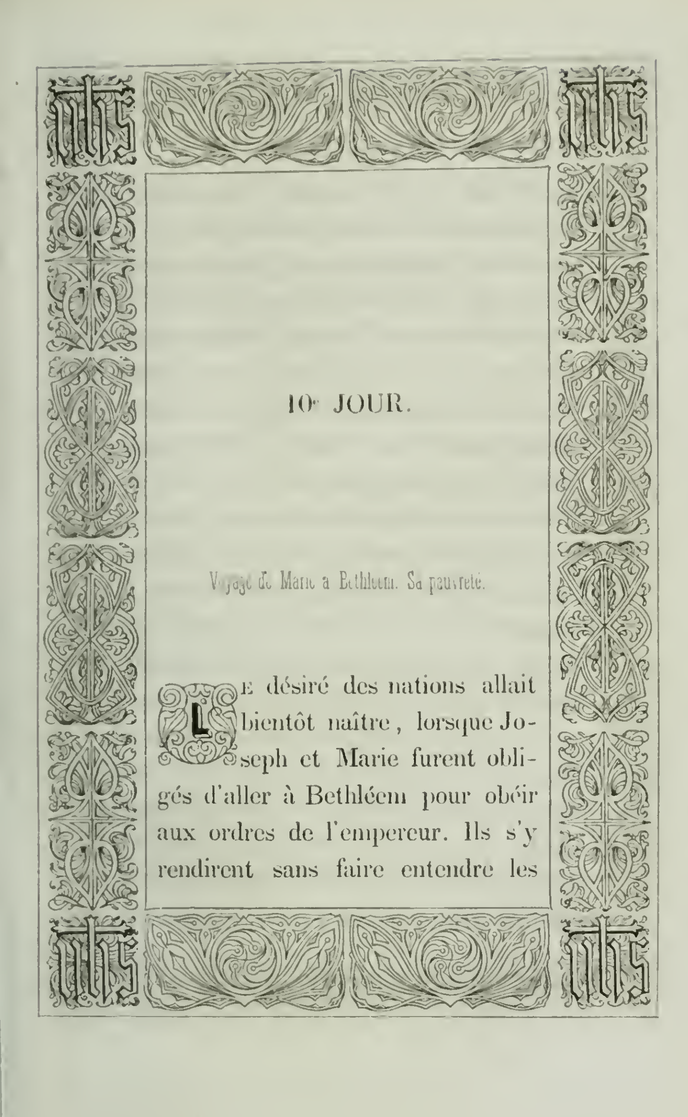
de venger notre querelle, plus nous oublierons notre injure, et plus Dieu se chargera de faire éclater notre innocence. Rien ne porte plus de troubles et ne fait naître quelquefois autant d'inimitié dans la vie domestique que la facilité à se blesser du moindre soupçon, au lieu de s'expliquer avec douceur, et de se défendre avec modestie. Si on est innocent, on éclate en propos aigres, ou l'on garde un silence boudeur peut-être plus fâcheux que les paroles. Comment celui qui nourrit un orgueilleux et long ressentiment contre son frère, peut-il s'approcher d'un Dieu miséricordieux et lui dire sans confusion: « *pardonnez-moi comme je pardonne.* » Cette susceptibilité de l'amour-propre est surtout très répréhensible lorsqu'elle a pour objet les supérieurs auxquels on doit respect et obéissance. Une personne humble est rarement accusée, parce que sa mo-

destie désarme la sévérité la plus rigoureuse. L'orgueil au contraire qui va toujours tranchant, heurtant, blessant tout ce qu'il rencontre, trouve les esprits disposés à le juger en toute rigueur, par le plaisir que l'on ressent de surprendre le superbe en défaut et le désir de lui faire sentir ses fautes.

*Gloire à Dieu, etc.*

*Je vous salue, etc.*





# 10e JOUR.

Voyage de Marie à Bethléem. Sa pauvreté.

Le désiré des nations allait bientôt naître, lorsque Joseph et Marie furent obligés d'aller à Bethléem pour obéir aux ordres de l'empereur. Ils s'y rendirent sans faire entendre les

murmures trop communs que l'on se permet contre les souverains qui commandent l'obéissance. Le couple vertueux sait que Dieu veut que l'on rende à César ce qui est à César; qu'il dispose seul des couronnes, et que quand il nous donne des souverains injustes et cruels, c'est pour nous punir de nos crimes. L'obéissance, quelque pénible qu'elle soit alors, est un devoir et une expiation. Joseph et Marie, ces nobles descendans de David, se soumettent à un empereur romain, et la plainte amère de l'orgueil, qui se révolte contre un orgueil qui opprime, n'agite pas leur cœur et n'effleure pas leurs lèvres; et cependant que d'embarras, de fatigues résultent pour eux de ce voyage! Combien nous, faibles mortels, dans des occasions moins fâcheuses, éclaterions-nous en paroles pleines de colère! nous ne pensons pas que nous emporter contre l'évènement

qui nous trouble, c'est accuser Dieu qui le permet. Si on laisse aux malheureux la liberté de pleurer sur leurs chaînes, on leur défend de maudire la Providence qui ordonne, ou qui souffre qu'on les en accable.

Et remarquons bien avec quelle angélique patience Marie, malgré sa jeunesse, son état, la saison rigoureuse, part et arrive à travers mille fatigues. Elle ne trouve nulle part la plus pauvre hospitalité, et, réduite à se réfugier dans un étable, elle y met au jour le créateur de l'univers, sans qu'un gémissement, une plainte, un soupir, nous apprennent ce qu'elle souffre, et comme femme et comme mère.

Ce sublime exemple de modération doit confondre notre impatience. Nous ne savons rien supporter sans qu'un flux de paroles vienne accuser et les hommes et les choses dont nous souffrons. L'épreuve qui

devait, comme un breuvage amer mais bienfaisant, nous purifier et nous absoudre, devient un poison par l'aigreur qu'il nous cause. Dieu voulait nous punir pour nous sauver et nous accoutumer au joug; et nous, comme un cheval fougueux, nous rompons et le mors et la bride; et, courant au hasard, nous allons nous perdre dans le désert affreux du désespoir, où Dieu nous abandonne à nos emportemens.

Si la plainte soulage une âme affligée, c'est lorsqu'elle s'adresse à Dieu, non avec l'accent du reproche, mais avec la voix de la douleur qui adore et qui prie.

O vous, dont le cœur se consume sous le poids d'un chagrin que vous croyez sans espérance, ne cherchez point ici bas un être qui sache vous comprendre et vous plaindre ! Quelle main est assez délicate pour toucher à une plaie qu'un rien enve-

nime? Quelle éloquence peut avoir assez de charme et de douceur pour soulager votre désolation, pour vous faire oublier un seul moment votre misère?..... Ah! vous l'avez éprouvé déjà. Après avoir confié vos peines, elles vous sont revenues plus amères, plus poignantes encore, parce que vos plaintes n'ont trouvé qu'un cœur froid, un esprit distrait et des consolations banales. Faites comme Marie, parlez à Dieu seul de vos tribulations, versez dans son sein vos larmes et vos secrets, et par un merveilleux changement, votre âme, qui allait tomber dans l'abîme du désespoir n'aura plus qu'une douleur calme; puis, peu-à-peu cette pauvre âme sentira le souffle du Père céleste, qui, comme un vent parfumé, viendra la rafraîchir et lui donner des forces nouvelles.

Ceci n'est point une fable que l'imagination crée pour faire naître quelque espé-

rance dans le sein du malheur ; c'est une vérité incontestable pour celui qui en a fait l'expérience. Nous n'en doutons que parce que, dans nos peines, nous n'avons recours à Dieu que très superficiellement. Nous le prions cinq minutes, si même nous le prions, et nous donnons nos journées entières à des intérêts terrestres, à des plaintes insensées qui grossissent et perpétuent le mal. Nous faisons tant de bruit de notre malheur, que nous n'entendons que lui, au lieu de prêter l'oreille à la voix du Ciel. Puis, injustes que nous sommes, nous nous écrions : « le Ciel est sourd à ma voix » ; ah ! que ne savons-nous le prier ét l'entendre. Marie sans doute était cruellement tourmentée en voyant son divin fils naître sous de si tristes auspices ; mais sa foi la soutient, et, soumise aux ordres de la Providence, elle compte sur cette mère si tendre, et étouffe ses soupirs.

Sa confiance est récompensée : l'humble étable est bientôt resplendissante de clartés célestes. Les anges entourent le berceau de Jésus, les bergers viennent et l'adorent; les Mages accourent, se prosternent, et, rois eux-mêmes, ils reconnaissent pour roi l'humble enfant dont le trône est une crèche, et le sceptre une croix.

En voyant la pauvreté qui entoure le Dieu enfant, félicitez-vous d'être pauvres, vous que le Seigneur a faits semblables à lui. Supportez les plus cruelles privations en vous disant que le dieu qui vous ôte les biens de la fortune vous rendra riches des biens spirituels ; que sa tendresse veille sur vous, et qu'il vous récompensera au centuple de ce que vous aurez souffert avec amour et patience. Et vous, riches, voyez avec effroi le luxe qui vous entoure. Gardez-vous de céder à l'orgueil qui vous fait confondre les dépenses commandées par

la raison et les bienséances, avec l'étalage d'une extravagante opulence. Aveuglés par le désir de briller, vous appelez cette opulence une *nécessité*..... Voulez-vous vous convaincre de votre erreur? écoutez les jugemens que l'on porte de vous. Vos supérieurs se moquent de vos prétentions: vos égaux s'indignent de votre vanité, et les pauvres murmurent contre un faste qui vous rend insensibles à leur misère. La soif des richesses ne se peut comprendre dans le pélerin dont le passage est si rapide sur la terre. Entasser de l'or, des terres, des palais, ici bas!.... et pourquoi? pour en jouir un moment et les laisser demain à des héritiers avides qui danseront sur votre tombe en se félicitant de votre mort, sans penser qu'eux aussi vont bientôt y tomber près de vous.

PRATIQUE.

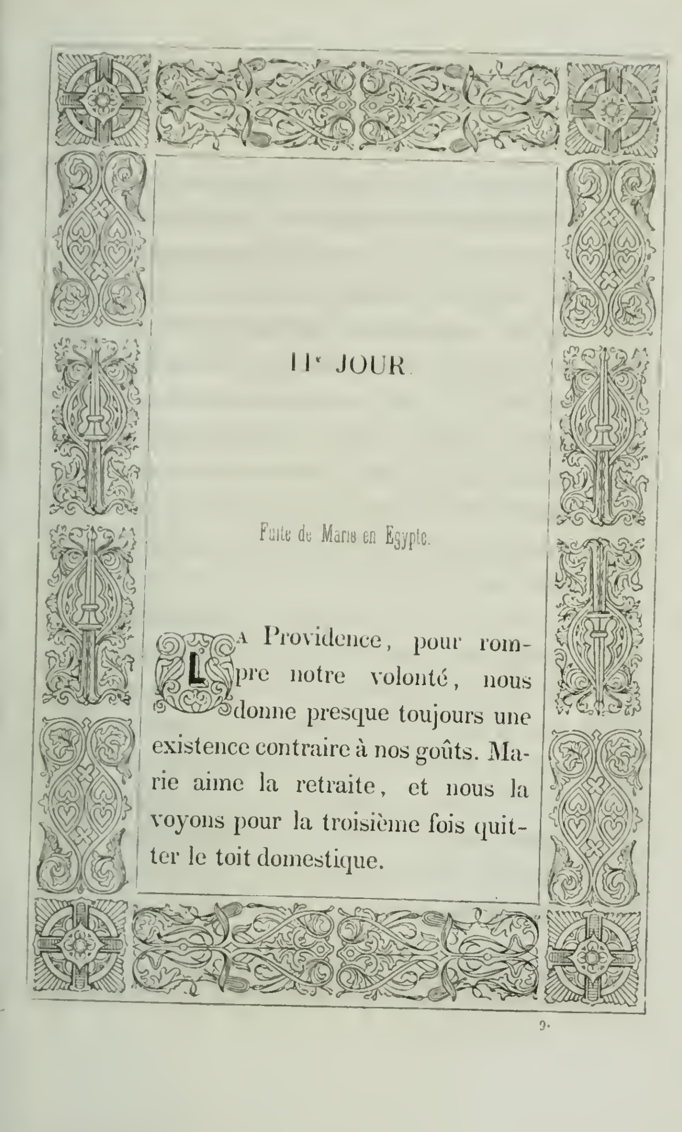
La patience dans les épreuves, l'amour de la pauvreté : voici les vertus de Marie. Ce sont celles que nous devons nous efforcer d'acquérir, parce qu'elles seules triomphent des efforts que fait Satan pour nous perdre. Ce sont elles qui nous ouvrent les portes du Ciel. Si nous sommes riches, soyons pauvres de cœur, imposons-nous des privations aperçues de Dieu seul. Si nous sommes pauvres, aimons notre indigence. Ne nous rend-elle pas semblables au Fils de l'Homme, n'aplanit-elle point sous nos pas cette voie escarpée que le riche a tant de peine à franchir!

*Gloire à Dieu, etc.*

*Je vous salue, etc.*







# II<sup>e</sup> JOUR.

Fuite de Marie en Egypte.

La Providence, pour rompre notre volonté, nous donne presque toujours une existence contraire à nos goûts. Marie aime la retraite, et nous la voyons pour la troisième fois quitter le toit domestique.

D'abord, c'est l'amitié, qui la presse de se rendre auprès d'Elisabeth ; bientôt c'est l'obéissance aux ordres du souverain, qui la force d'entreprendre un second voyage : aujourd'hui, c'est l'amour maternel, qui ne lui laisse voir que le danger de son fils : un tyran le menace, le Ciel a signalé le danger, et Marie fuit en Egypte, laissant derrière elle patrie, famille et son pauvre manoir ; mais elle est riche, car elle emporte son trésor ; Jésus repose sur son sein.

Ah ! si nous priions Dieu de nous accompagner dans tous les évènemens qui se succèdent pendant notre pélerinage, nous serions toujours calmes, toujours en sûreté. Marie traversa d'arides déserts, elle y souffrit une soif ardente ; mais elle savait qu'à la voix du Très-Haut l'eau pure et limpide s'élancerait du rocher, pour la désaltérer ; si les bêtes féroces ac-

couraient pour la dévorer, elle les regardait d'un œil ferme, elle les eût combattues même avec courage pour défendre son fils; mais tranquille en présence du danger, elle savait qu'elle tenait dans ses bras le maître de l'univers et souriait aux tigres qui venaient ramper à ses pieds. Pour nous, pauvres mortels, ces déserts arides, c'est le monde ; ces bêtes féroces, ce sont nos passions. Voilà les ennemis qui triomphent de nous, lorsque notre imprudence nous entraîne dans une voie où la Providence ne nous appelait pas.

Qui pense dans le monde à consulter sa vocation, non d'après l'instinct souvent trompeur de la nature, mais d'après l'ordre immuable de la Divinité ! Marie, toujours soumise, n'a jamais contrarié la Providence par des désirs contraires à ses décrets, ni par un esprit d'indépendance. Elle est par goût la fille de la solitude

mais Dieu l'appelle-t-il à vivre d'une vie agitée, elle part et ne balance jamais entre son devoir et ses goûts les plus chers : sauver Jésus est son unique pensée ; ne le perdre jamais de vue, son vœu le plus ardent.

Jeunes mères ! comprenez aujourd'hui le grand, le noble rôle que vous êtes appelées à jouer. Les plaisirs frivoles, la vie indépendante cessent pour vous du jour où l'on vous dit : *Un fils vous est né.* De ce moment vous ne vous appartenez plus, et votre salut va dépendre de la manière dont vous éleverez l'enfant que Dieu vous confie ; il vous demandera compte de son âme, et si cette pauvre âme se perd par votre faute, la vôtre en répondra. Il faut, comme Marie, qu'une mère ne quitte pas son enfant, et qu'elle lui donne, par ses vertus l'exemple de tout ce qui est bien. Si elle lui prêche la piété sans la pratiquer elle-

même avec ferveur et fidélité, si elle lui recommande l'assiduité à ses devoirs et qu'elle manque au plus sacré de tous en délaissant ses enfans et sa maison pour se livrer au plaisir, elle détruit par ses actions le fruit de ses discours. Ce devoir est aussi sacré, aussi impérieux pour les pères que pour les mères. Celui qui le neglige le paiera bien cruellement.

Oui, les actions parlent plus haut que les paroles, et dans les familles où l'on fait le bien, où la piété est pratiquée sans ostentation, mais avec zèle et fidélité, l'amour de la vertu s'insinuera sans effort dans l'âme des enfans, il s'y gravera sous les traits les plus doux, et s'y fortifiera par l'habitude de bien faire le bien.

La femme qui objectera qu'il est cruel qu'on l'oblige, elle si riche et si jeune, à se sevrer des plaisirs et à mener une vie sédentaire et monotone, cette femme, dis-

je, n'est point mère par le cœur. Si elle l'était, elle ne trouverait pas de jouissances plus douces que de veiller sur le berceau de son enfant, de lui apprendre à penser et à aimer. Un sourire de son fils, et plus tard son amour, serait sa récompense; plus tard encore les vertus de cet enfant deviendraient une couronne de gloire pour sa mère, et chacun, en admirant le fils s'inclinerait avec respect devant celle qui fit éclore dans cette jeune âme le pieux enthousiasme de la piété et du devoir. Et son époux, peut-être léger, peut-être infidèle à son Dieu, frappé, touché des exemples admirables que lui donne sa femme, reviendrait à ce Dieu dont émanent tant de grâces et de vertus.

Cette récompense est grande; elle est au-dessus de tous les honneurs de la terre; mais pour la mériter, il faut, comme Marie, traverser le désert, lutter contre mille ob-

stacles, combattre contre le monde qui vous crie : « Voulez-vous faire de votre vie un long tourment, et de votre fils un saint ?..... » Oui, répond la mère chrétienne ; oui, ma vie sera sérieuse, remplie par des devoirs austères ; mais quelque pénible qu'elle vous paraisse, je la préfère à vos fêtes bruyantes, car j'aurai pour moi les joies du cœur et l'approbation de ma conscience ; puis, lorsque ma tâche sera finie, ma vieillesse sera bénie, honorée par mes enfans ; ils s'éleveront autour de moi comme des jeunes arbrisseaux pleins de force, qui couronneront mes cheveux blancs de leur verdure fraîche et embaumée.

Et vous, gens du monde, qui avez jeté au hasard votre salut, celui de vos enfans, quel sera votre intérieur dans vos vieux jours ! un enfer anticipé, où, mal avec vos fils sans vertu, sans tendresse ; plus mal

encore avec vous-mêmes, vous maudirez la vie qui ne vous apporte plus que des amertumes, et vous redouterez la mort, cette terrible avant-courrière de la punition des méchans.

Si Marie nous trace le parfait modèle des devoirs de la maternité, voyons d'un autre côté notre divin Sauveur nous montrer comment on satisfait aux devoirs de la reconnaissance filiale. Tout est enseignement dans la vie de Jésus-Christ: l'ancienne loi nous disait : *Honore ton père et ta mère*. Notre Seigneur nous l'enseigne plus hautement encore par son exemple. Pendant trente ans il est caché sous le toit paternel, et là il obéit à sa mère et à son père adoptif, et ce dominateur de l'univers n'est plus qu'un fils soumis. Il trouve un charme indicible à vivre avec cette mère bénie du Ciel, qui sera bientôt bénie par toute la terre. Qui dira quelles ravissantes,

quelles grandes et sublimes communications le Dieu-homme avait avec ses parens? que de merveilles se passèrent dans la pauvre maison de Nazareth ! nous envions le bonheur de Marie, et pourquoi ne pas nous efforcer de recevoir des grâces semblables? Dieu se donne à l'âme qui se donne à lui. Mais est-ce dans le cercle mouvant du monde qu'on est à Dieu? On l'oublie, et il nous délaisse. Marie a fui le monde pour se donner tout à Dieu, et Dieu pendant trente ans ne semble vivre que pour sa mère. Qui ne pliera le genou devant cette vierge sainte, lorsqu'on voit le Sauveur du monde aimer et respecter celle qu'il s'est choisie pour mère?

Tout s'affaiblit dans l'ordre moral quand la religion s'éteint dans les cœurs : on en voit la triste preuve dans le peu de respect, et par suite, d'affection que les enfans portent aux auteurs de leurs jours.

Une éducation molle, des démonstrations trop tendres de la part des parens, accoutument les enfans à être prévenus sur tout, à ne pas connaître le frein de l'obéissance et d'une crainte tendre et respectueuse. Oui, l'amour ne va jamais sans la crainte, un cœur aimant serait si malheureux d'offenser ou d'affliger ceux qu'il aime, qu'il appréhende toujours de ne pas faire tout ce que le devoir et l'amour demandent.

Quel triste résultat aura pour les enfans cette éducation efféminée où on leur passe tout dans leur premier âge; où plus tard on éveille en eux par l'habitude des plaisirs des passions terribles! A peine ont-ils des ailes qu'ils fuient loin du nid paternel, et se précipitent avec une sorte de frénésie dans une voie d'indépendance qui n'est autre que celle des mauvais penchans et de la perte de l'âme. Les parens qui ont lâché pendant vingt ans les rênes qui de-

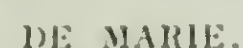
vaient retenir une jeunesse fougueuse, veulent en vain les ressaisir : l'enfant insensé se cabre comme un jeune cheval qui n'a jamais connu ni le mors ni la bride ; de là, rupture, éclats désolans, anéantissement de tout bonheur domestique, oubli total de tous principes, de toute religion ; et cela de génération en génération, car l'enfant mal élevé sera un aussi mauvais père qu'il a été mauvais fils.

O vous, qui avez le bonheur d'avoir des parens vertueux, aimez-les chèrement, obéissez-leur comme à Dieu... Eh ! que pouvez-vous faire de mieux ? Ils veulent votre félicité plus que vous ne la désirez vous-mêmes, et leur expérience vous indique le chemin qui peut y conduire. Aimez-les, soignez-les dans leur vieillesse ; n'oubliez pas qu'ils ont usé leur force à soigner votre enfance, à trembler sur les jours orageux de votre jeunesse ; qu'ils ont vécu

vingt, trente ans pour vous : ne voulez-vous pas vivre quelques jours pour eux?

PRATIQUE.

Pour apprécier tout ce que l'homme doit à sa mère, étudions dans Marie les soins empressés qu'elle prodigue à Jésus, son amour constant, ses craintes extrêmes, et l'entière abnégation qu'elle fait d'elle-même. Elle brave pour lui tous les dangers et supporte toutes les fatigues : c'est ainsi qu'aime une mère chrétienne. Après ce qu'elle doit à Dieu, elle ne voit que ce qu'elle doit à ses enfans; sa tendresse plane dans une sphère élevée, et elle désire moins pour eux les joies de la terre que la félicité éternelle : aussi a-t-elle le courage de résister à leurs jeunes passions, de leur apprendre à aimer la vie grave et sédentaire qui nous fait conserver toujours le sentiment de la présence de Dieu, sans



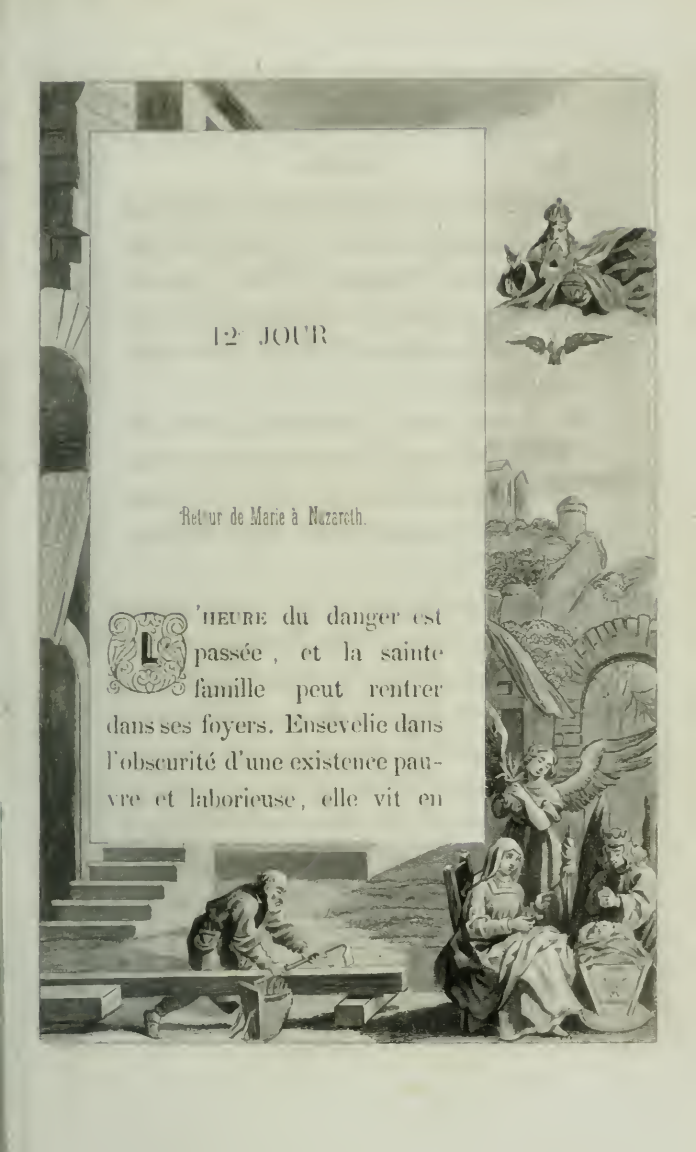

nous sevrer toutefois des plaisirs innocens qui plaisent à la jeunesse.

*Gloire à Dieu, etc.*

*Je vous salue, etc.*







## 12e JOUR

### Retour de Marie à Nazareth.

L'HEURE du danger est passée, et la sainte famille peut rentrer dans ses foyers. Ensevelie dans l'obscurité d'une existence pauvre et laborieuse, elle vit en

paix, et nul ne la soupçonne de renfermer dans son sein celui qui va changer la face de l'univers. L'enfant s'élève plein de grâce et de beauté, et bientôt sa divinité percera les ombres dont elle s'enveloppe aujourd'hui.

Tout-à-coup Jérusalem s'émeut en voyant au sein de la synagogue un enfant de douze ans dont la sagesse, l'éloquence et le savoir confondent les sages et les savans.

Jésus était allé à la fête de Jérusalem avec ses parens ; il disparaît au retour, sans que sa famille s'en aperçoive, pour commencer l'œuvre de son Père céleste. C'est au milieu des docteurs qu'on l'entend élever une voix faible encore, mais qui exprime des pensées si hautes, que l'on sent qu'un homme extraordinaire est caché sous ces formes enfantines.

Que faisiez-vous, Marie, tandis que vo-

tre fils charmait le peuple qui plus tard devait l'immoler! Vous cherchiez ce fils bien-aimé avec d'inexprimables angoisses. Vous le demandiez au Ciel et à la terre, et votre âme ne pouvait connaître le repos qu'après l'avoir retrouvé. Enfin, l'ange du Seigneur vous conduit au temple, et là vous voyez, vous entendez ce Dieu-enfant, qui révèle à la terre des secrets que la sagesse humaine ne pouvait pénétrer; votre bouche prononce timidement quelques reproches que votre cœur désavoue, car il sait que l'enfant de prodige est appelé à suivre une voie qu'on ne peut qu'admirer lors même qu'on ne la comprend pas.

Méditons ici sur le calme dont jouissait Marie avant cet évènement et quand elle possédait Jésus. Alors son âme débordait d'une douce joie; alors tous les intérêts de ce monde ne lui étaient de rien, et les plaisirs et les grandeurs de la terre auraient

été pour elle un affreux supplice, car ces grandeurs et ces plaisirs l'eussent arraché à la ravissante contemplation des merveilles que ce siècle voyait éclore. Qui comprendra les délices de la vie intérieure? qui sera, comme Marie, silencieuse avec le monde pour ne parler qu'à Dieu? Ce ne sera pas vous, femmes du monde, qui redoutez une heure de solitude, et dont la prière effleure à peine les lèvres et ne part jamais du cœur; ce ne sera pas vous, jeunes personnes, amoureuses de vous-mêmes. qui renoncez au culte du vrai Dieu pour vous ériger en divinité : le soin de votre parure, les lectures dangereuses, les conversations, au moins frivoles, absorbent tout votre temps ; et quand on vous parle de piété, de prières, vous dites que vous ne savez pas prier. Hélas! ce n'est que trop vrai. Comment aimerait-on le Dieu auquel on ne pense jamais? et que peut-on

trouver à lui dire, quand l'âme n'a que des désirs contraires à ses lois, et des affections qui mettent en fuite toute idée de vertu !

Voyez cette jeune fille : elle se dit heureuse, et appelle le *bel âge*, cet âge où l'on se livre aux jouissances de la vanité. Combien elle paiera cher ces quelques jours d'erreur, lorsqu'elle se verra méprisée du monde et abandonnée de Dieu ! elle maudira la vie et l'inconstance des hommes : ah ! c'est son amour-propre qu'elle devrait maudire ! c'est lui qui lui a persuadé qu'elle était faite pour charmer, qu'elle était aimable et belle... Aimable ! peut-on l'être sans pudeur et sans modestie ? Belle ! qui vous l'a dit ? vos yeux fascinés par l'amour-propre ; puis quelques complimens bien fades, ou empreints d'une moqueuse ironie. Mais, je le veux, vous êtes belle : eh bien ! quelle sera la durée de vos attraits ? celle de la rose. Vous avez vu dans nos jar-

dins cette reine des fleurs s'épanouir radieuse aux premiers rayons de l'aurore, et le soir même flétrie et penchée tristement sur sa tige, n'attendre plus que le souffle de la nuit pour tomber et disparaître dans la poussière : tel est le sort qui vous attend ; et, lorsque votre beauté se sera effacée jusqu'à ne plus laisser de traces, vos adulateurs disparaîtront en vous lançant de cruelles railleries, et honteux de vous avoir aimée, ils briseront dédaigneusement les autels qu'ils vous avaient élevés. Que vous restera-t-il alors ? le désir passionné de plaire, et l'impuissance d'y parvenir.

Il en est temps encore : renoncez à ces avantages frivoles et passagers, et ornez votre âme d'une beauté qui ne craint rien des outrages du temps.

Revenez à Dieu, implorez Marie, refuge des pécheurs ; pleurez à ses pieds, afin qu'elle daigne vous obtenir l'amour divin,

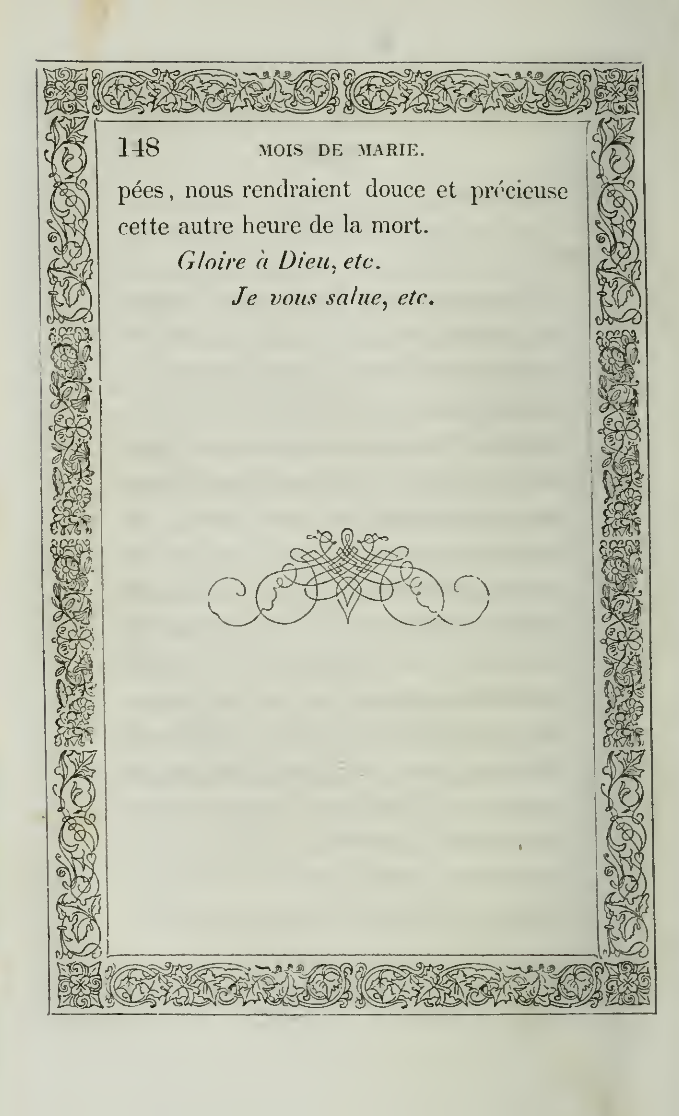
qui efface toutes les iniquités. Mais, pour obtenir une grâce si chère, rompez avec toutes vos habitudes mondaines, renoncez à cet étalage de vains ajustemens, à ces réunions bruyantes qui dévorent votre temps, à ces lectures qui pervertissent votre cœur, et ménagez-vous des heures de solitude... Mais qu'est-ce que la solitude, si on n'y appelle Jésus! Priez-le donc avec ardeur, et surtout avec persévérance. Pouvez-vous espérer que celui que vous avez fui, outragé si long-temps, se rendra à vous dès votre premier soupir vers lui! Ses yeux sans doute s'arrêtent avec complaisance sur l'âme repentante; mais il ne se communiquera à elle que lorsque, comme Marie, après la perte de son fils, cette brebis égarée le cherche avec ardeur et l'appelle avec de tendres gémissemens et des torrens de larmes..... Oh! alors, Dieu ne sera plus inexorable; il répondra

à votre amour avec amour. A peine aurez-vous entendu cette divine réponse, que vous comprendrez les charmes de la *vie intérieure :* l'âme s'entretient avec Dieu, comme un ami avec son ami, dans cette douce correspondance ; elle y goûte des délices qu'il n'est pas donné à l'esprit de l'homme de décrire. Il les sent, il ne les comprend pas ; il les sent, et toutes les voluptés de la terre lui font horreur et pitié ; il les sent, et s'élance vers son Dieu, et la vie lui est à charge, car il entrevoit les ravissemens qui l'attendent dans le Ciel, et la terre ne lui suffit plus.

Ce n'est pas que, dans la vie intérieure, on n'éprouve quelques ennuis. Mais ces ombres sont passagères, et la lumière à son retour paraît et plus douce et plus belle.

PRATIQUE.

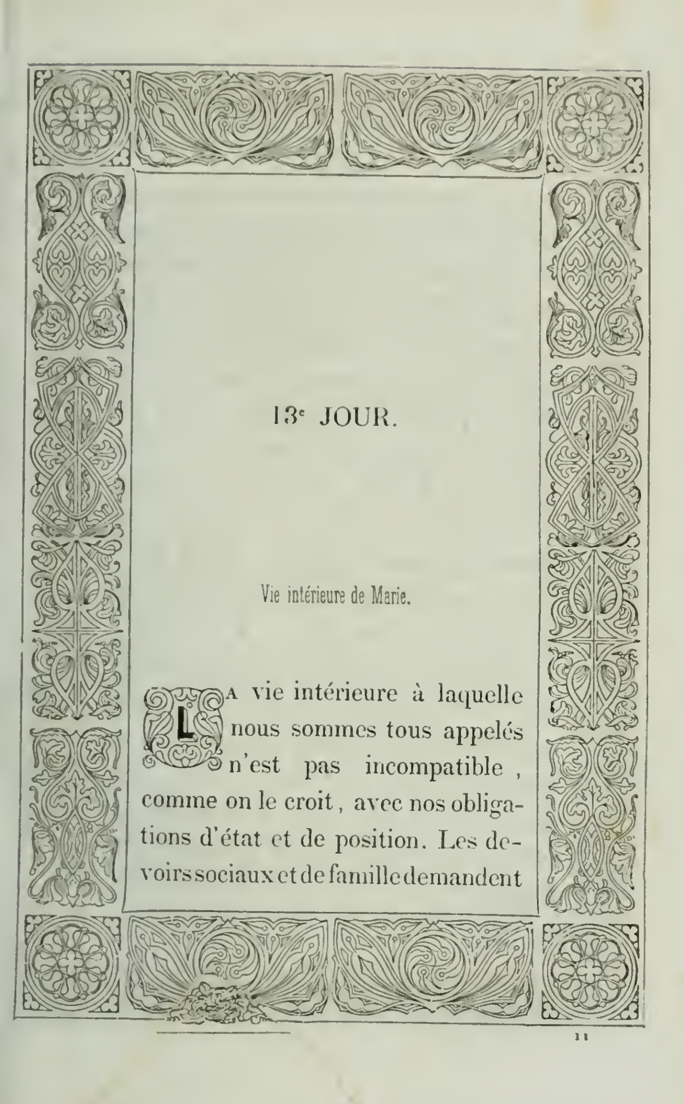
Faites-vous une loi de vous ménager des momens de solitude. Qui ne peut trouver un quart d'heure dans la journée en le voulant fortement? d'ailleurs, il est beaucoup de devoirs qui laissent assez de liberté pour penser à Dieu. Récapitulons le temps que nous perdons par notre faute, nous acquerrons la certitude qu'il y a des heures de la journée où nous pouvons nous occuper exclusivement de Dieu. Sans cette retraite du cœur, point de piété, point de salut. Et ici nous ne parlons que des personnes utilement occupées. Combien de celles qui liront ces lignes n'ont que des occupations futiles! que d'heures données à une oisiveté *remuante* et frivole! (car ne faire que des riens, c'est ne rien faire) que d'heures perdues qui, saintement occu-




pées, nous rendraient douce et précieuse cette autre heure de la mort.

*Gloire à Dieu, etc.*

*Je vous salue, etc.*



## 13e JOUR.

Vie intérieure de Marie.

La vie intérieure à laquelle nous sommes tous appelés n'est pas incompatible, comme on le croit, avec nos obligations d'état et de position. Les devoirs sociaux et de famille demandent

de nous certaines actions extérieures, et le mérite du chrétien consiste à les remplir sans préoccupation, et en ne leur accordant que le degré d'affection que chaque chose a droit d'obtenir de nous. En approfondissant cette vérité, nous arriverons à reconnaître qu'au milieu du monde, des soins et même des soucis du monde, notre cœur peut rester libre d'aller à Dieu, quand nous n'aimons rien que par lui et en lui, et que nous ne faisons rien sans l'implorer comme notre guide, et sans faire de notre salut le but unique de nos pensées.

C'est ainsi que Marie, fidèle à remplir ses devoirs d'épouse, de mère, de femme occupée dans son ménage, ne cesse pas un moment d'être en présence de Dieu ; une piété éclairée place chaque chose en son temps. La mère de famille qui abandonne ses enfans à des mercenaires pour courir à l'église remplir des devoirs de suréroga-

tion, qui fait de longues lectures spirituelles, tandis que son défaut de surveillance met le désordre dans son ménage, y suscite des querelles et provoque l'impatience d'un mari, n'est point véritablement chrétienne. Elle suit son caprice, et elle y tient avec un entêtement qui a pour mobile l'orgueil de se distinguer par de hautes vertus. Cette conduite est diamétralement opposée à l'esprit de docilité et de simplicité de l'Evangile. Ce livre divin nous défend la vertu pharisaïque qui se montre avec ostentation, et demande de nous de marcher fidèlement dans la voie sainte avec une grande humilité.

Mais, dit une de ces femmes à manie religieuse, il faut donc que je renonce à prier, à lire, si vous me défendez de prendre du temps sur mes affaires, car ces affaires et les devoirs de société m'obsèdent... Les affaires faites avec calme ne

nuisent point au recueillement, parce que Dieu, qui nous voit avec plaisir remplir nos devoirs, se cache dans le secret de notre cœur. A peine sommes-nous libres, que sa voix adorable nous appelle, et que son souvenir vient rafraîchir nos pensées. Pourquoi les affaires jettent-elles notre esprit dans une effervescence où nous ne nous retrouverons plus? C'est que nous nous y livrons avec une passion, un empressement tout humain et un désir de tout dominer qui nous porte à la révolte et au désespoir, dès que nous trouvons une résistance.

Plus humbles, nous serions moins troublés, et la paix du Seigneur descendrait dans une âme qui serait en paix avec ses frères. Qu'il est beau, qu'il est grand de faire le sacrifice, *non de ses principes, ils sont sacrés*, mais de ses opinions! L'humble et douce Marie voyait avec douleur sans doute que ce qui l'entourait ne recon-

naissait pas la divinité de Jésus-Christ. Cependant on ne la voit pas se livrer à des contestations violentes pour amener des adorateurs à son fils; elle savait que l'amour ne se commande pas, et qu'une simple prière à Dieu convertit plus d'âmes que mille discours éloquens adressés aux hommes; elle était douce et patiente avec ses frères, active et fervente quand elle plaidait leur cause aux pieds de la divinité.

Cet exemple doit nous confondre, nous qui perdons à tout moment la présence de Dieu pour nous livrer à des discussions aigres, opiniâtres, et pourquoi? pour défendre nos goûts les plus frivoles, nos opinions les plus erronées. Toutefois, j'accorde que le parti que nous soutenons est juste et important dans ses conséquences; devons-nous le soutenir s'il ne peut triompher qu'en soulevant ces tempêtes qui engen-

drent la haine? *Non*, dit saint François de Sales, il y a plus de gloire à céder pour maintenir la paix fraternelle, qu'à vaincre en brisant tous les liens de la charité. Qu'elle est belle cette défaite où le chrétien cède volontairement le champ de bataille, plutôt que de l'ensanglanter, par une résistance qui blesse, loin d'amener la conviction.

Certes, pour arriver à plier sa volonté, non-seulement aux volontés célestes, mais aux volontés d'hommes hautains et capricieux, il faut combattre la nature qui brûle du désir de dominer, et qui croit s'avilir en se soumettant. Toutefois, disons-le, ce caractère impérieux n'a pas la même violence dans la personne qui a sucé dès le berceau des principes de piété, et qu'une main aussi ferme que douce et habile, a su façonner de bonne heure au joug de l'obéissance et à la méfiance de soi-même.

Un sûr moyen encore de se perfectionner dans la vie intérieure, c'est de s'accoutumer aux privations. Les privations!... ce mot épouvante ma lâcheté. Cependant, mon Dieu, vous me faites comprendre en ce moment à quel point il est nécessaire de résister aux mille fantaisies qu'enfante la sensualité. Et, en effet, lorsque la nature est domptée par de petits sacrifices journanaliers, elle se trouve forte au jour des épreuves douloureuses. Souffrir et se vaincre n'est pas nouveau pour elle. Les mondains, au contraire, qui vivent dans les délices, ne savent rien supporter; ils ressemblent à ces enfans gâtés qui, n'ayant jamais fait usage de leurs forces, succombent à la fatigue, dès la première course qu'ils font.

Si nous nous disions une bonne fois pour toutes, que le bonheur n'est pas de ce monde; que, dans l'ordre moral comme

dans l'ordre physique, les jours sont plus souvent sombres qu'éclairés par un soleil sans nuages, nous serions reconnaissans pour le peu de bien qui nous arrive, courageux dans les temps d'orage; les affaires nous occuperaient sans nous préoccuper, et nous ne donnerions au monde que ce qu'il a vraiment droit d'exiger de nous. Loin de là, nous nous exagérons ses exigences pour nous excuser de ne vivre que pour lui; qui nous force à multiplier des visites qui en attirent d'autres? Pourquoi les prolonger? Pourquoi ces correspondances frivoles où la vanité a plus de part que la tendresse? On écrit le billet qui fait briller l'esprit, on néglige la lettre importante qui consolerait un cœur affligé ou encouragerait le pauvre qui se croit oublié... comme on oublie les malheureux.

Enfin, pourquoi ce temps perdu en emplètes inutiles qui font courir chez vingt

marchands dans le désir vaniteux d'acheter la nouveauté que personne ne connaît encore! Nous serions infinis si nous reprenions en détail les mille manières de perdre son temps; si nous peignions ces gens affairés qui tournent sur eux-mêmes sans rien finir, sans bien savoir ce qu'ils veulent et où ils vont. Les personnes de ce caractère passent leur vie dans un état constant d'étourdissement ou d'effervescence. Ils ne sont jamais à ce qu'ils font, par la préoccupation de ce qu'ils ont à faire; tout entre dans ces pauvres têtes, rien ne s'y classe, rien n'en sort avec ordre, et pendant cette fièvre au cerveau, le cœur bat à peine et meurt d'inanition.

On voit ces pauvres âmes errantes se plaindre de leur tiédeur, de leur sécheresse. Si elles voulaient être justes et sincères elles se plaindraient avec raison de leur facilité à céder aux penchans qui les

emportent vers l'amour du plaisir, de la parure ou de l'indolence.

On n'aime que les objets dont on s'occupe avec application, avec persévérance, et dans le monde s'occupe-t-on de Dieu, et ceux mêmes qui disent qu'ils s'en occupent s'en occupent-ils? Toute leur dévotion est dans les actions extérieures et sur les lèvres, mais point dans le cœur. Telle personne qui reste trois heures à l'église n'a peut-être pas véritablement pensé à Dieu dans le fond de son âme : elle a répété beaucoup de prières, et n'a point prié.

Un seul quart d'heure donné à Dieu, à la connaissance de soi-même, à cette humble désolation d'un cœur qui sent sa faiblesse et sa misère; qui échappe mille fois à Dieu et pleure mille fois sur ces absences involontaires, vaut cent fois mieux que cette dévotion vagabonde qui court de

sermons en sermons et dévore vingt volumes de livres mystiques, plus par curiosité que pour en faire la règle de sa conduite. Remplissons tous nos devoirs d'obligation envers Dieu et les hommes, et n'ambitionnons pas les voies extraordinaires auxquelles le Seigneur ne nous appelle point. Marie, la perfection même, marche en apparence dans les routes communes; sa science est humble; elle la puise dans le sein même de la divinité par la prière et la solitude; elle n'aime pas seulement Dieu pour que Dieu la récompense, amour froid et borné peu digne de l'Etre immense; elle l'aime parce qu'il est sublime dans son essence, admirable dans ses œuvres, grand dans son amour pour les hommes, plus grand encore dans le sacrifice qu'il a fait à cet amour.

Marie, en ne sortant pas du cercle ordinaire de la vie commune, nous trace une

route dans laquelle nous devons nous efforcer de la suivre ; elle a aimé, souffert et prié : aimons et prions comme elle, en tâchant d'agrandir nos cœurs et nos pensées. Oh ! essayons avec persévérance, essayons, au lieu de faire descendre Dieu jusqu'à nous, de nous élever jusqu'à lui pour le contempler dans sa gloire. L'ami qui ne nous parle jamais que de lui, nous fatigue et se montre sans tendresse, sans générosité ; celui au contraire qui, s'oubliant lui-même, s'identifie avec nos sentimens et se modèle sur notre manière de voir et d'agir, celui-là est l'ami dévoué et véritablement un second nous-mêmes. Si nous ne sommes pas ingrats, il obtient notre plus tendre affection, et c'est avec lui que nous voudrions passer la vie. C'est ainsi que nous devons aimer Dieu, et si nous nous oublions pour lui, il nous donnera au-delà de ce que nous lui aurons demandé.

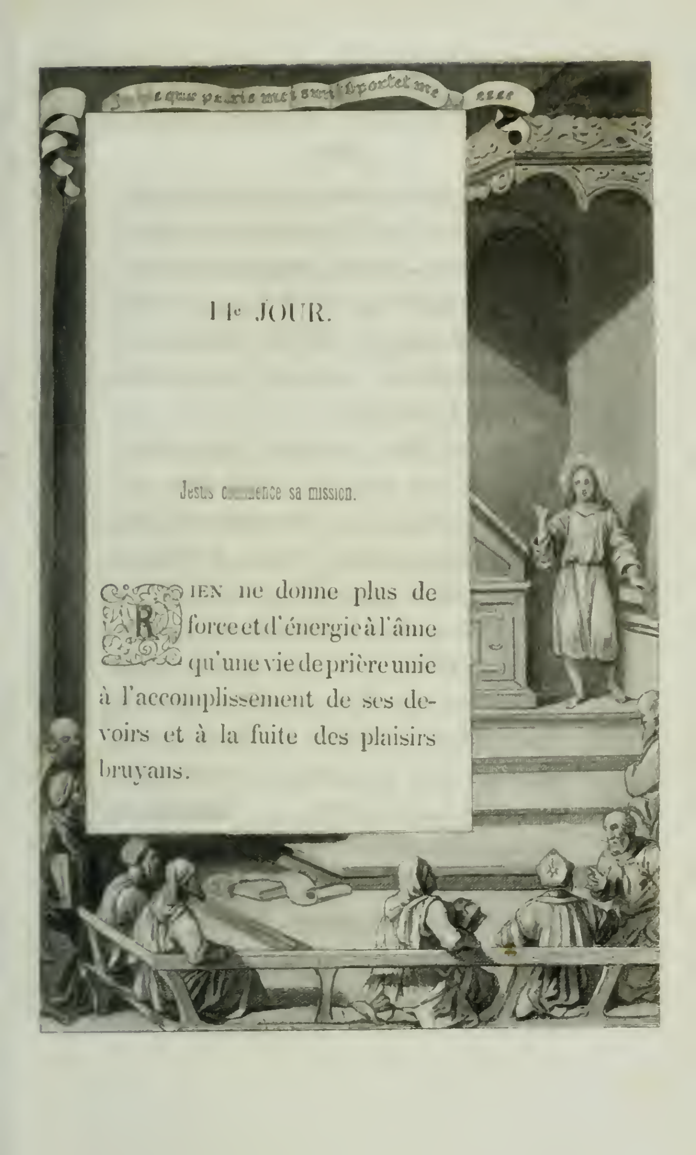
PRATIQUE.

Lisons pour apprendre à prier; prions pour apprendre à aimer Dieu; gravons dans notre mémoire que nous ne pouvons être sauvés que par la grâce. Pouvons-nous espérer de l'avoir, nous qui ne la demandons pas de cœur, et à cris redoublés; nous qui négligeons de l'obtenir par l'entremise de Marie. Oh! demandons-lui bien de nous révéler le secret de son cœur, de ce cœur qui savait aimer et qui ne demandait à Dieu d'autre récompense de son amour pour lui, que de l'aimer davantage. C'est la prière que fait en Suisse une sainte paysanne qui existe encore; enflammée de l'amour divin, elle soupire amèrement d'aimer si peu. Envions tous la pauvre paysanne; et souvenons-nous que Dieu ne se communique qu'aux âmes simples et humbles.

*Gloire à Dieu, etc.*

*Je vous salue, etc.*





## 14e JOUR.

Jesus commence sa mission.

Rien ne donne plus de force et d'énergie à l'âme qu'une vie de prière unie à l'accomplissement de ses devoirs et à la fuite des plaisirs bruyans.

L'âme qui se retrempe chaque jour dans la méditation d'un Dieu crucifié, se familiarise avec la pensée des épreuves inévitables qui perfectionnent la vertu, et lorsqu'elle est frappée par le malheur, le malheur l'attriste, mais ne la surprend pas· elle l'attendait.

Telle fut Marie, lorsque l'heure fatale et si belle tout à-la-fois, sonna pour annoncer au monde qu'un Dieu sauveur allait commencer sa mission, mission de grâce et de salut. Mais, juste Ciel, à quel prix nos âmes allaient être rachetées? au prix du sang d'un Dieu, de ce doux agneau qui se fait homme pour être égorgé, du père le plus tendre, impatient de mourir pour nous. Au prix des larmes; de toutes les larmes de sa sainte mère...... O Marie! si courageuse quoique si désolée, vous voyez votre bien-aimé Jésus s'éloigner de vous, s'en éloigner pour jamais, et vous saviez

qu'il allait être pauvre, errant, persécuté; et tous les maux qui allaient fondre sur votre fils tombaient sur votre cœur, et déjà les épines de sa couronne dérisoire vous déchiraient avant d'ensanglanter son front, et cependant, ô Vierge bénie, vous le laissâtes aller sans résistance. Nous devinons vos larmes, vos sanglots, votre douleur, quoique le saint Évangile ne nous dise pas les paroles d'amour et de regret qui sortirent de votre bouche en disant adieu à votre cher enfant. Peut-être avez-vous eu assez d'empire sur vous-même pour les renfermer dans votre âme; vous saviez que tous vos soupirs, vos regrets, étaient connus de Dieu, qu'il les jetait dans les trésors de l'avenir, et que là vos pensées d'angoisses seraient changées un jour en pierres précieuses.

Certes, si le Très-Haut n'eût soutenu dès ce moment les forces de Marie, elle

eût succombé à sa tristesse. Saint Joseph n'était plus; le juste s'était endormi du plus doux sommeil dans les bras de Jésus. Heureux et plein d'une céleste espérance, Joseph savait qu'il ne faisait que précéder de peu de jours celui qu'il adorait sur la terre; celui qui bientôt s'éleverait dans les Cieux, triomphant et glorieux.

Marie reste donc seule; seule avec sa profonde affliction et d'accablantes prévisions. On sait combien la solitude effraie l'infortuné qui n'a pas un ami à qui confier sa peine. Notre faiblesse a besoin d'un appui sensible; la plus faible branche paraît un sauveur à celui qui se perd dans un océan d'amertumes, et nous invoquons la pitié d'autrui comme une aumône, sans laquelle nous tomberions en défaillance.

Telle est notre misère lorsque nous n'appelons pas à notre secours la protection du Très-Haut; le superbe qui jusqu'aux jours

mauvais avait été fier de son incrédulité et de la force de son caractère, n'est pas plus tôt frappé par le malheur qu'il tombe et se traîne sans courage dans le chemin de l'adversité. Triste, abattu, il garde un farouche silence, ou s'il vient à sortir de cette torpeur, c'est pour pousser des cris de rage, et pour se livrer à un désespoir insensé. O spectacle effrayant et déplorable! peut-on reconnaître dans ce forcené la noble créature créée à l'image de Dieu! Qu'a-t-elle fait de son âme? Ignore-t-elle qu'il est un Dieu en Israël qui peut la guérir!

Quel siècle plus que le nôtre, est la preuve terrible, que l'homme, en rejetant tout culte, toute pensée religieuse, ne connaît plus qu'une chose dans l'adversité. le désespoir et le suicide. Ne lui parlez pas de Dieu; il blasphème son saint nom; de son âme, il l'a troquée contre un peu de boue dorée; d'avenir, il le nie. Il n'en

est pas ainsi de Marie : si la nature souffre en elle, la foi la soutient, la prière l'a consolé, et l'amour lui donne des ailes pour aller endormir ses douleurs dans le sein du Père céleste.

Ah! voilà notre unique asile! Il nous est ouvert, et si nous n'y trouvons pas d'ineffables consolations, c'est qu'après notre premier cri de détresse, nous revenons à creuser nos peines, à nous torturer l'esprit, afin de trouver les moyens d'en sortir. L'apathie serait sans doute un tort réel, quand nos affaires appellent toute notre attention et notre activité; toutefois le succès de ces soins temporels doit être soumis aux décrets de la Providence. Désirer le bien est chose naturelle : se soumettre aux revers, est chose chrétienne et nécessaire.

La tendre et douce Marie avait sans doute prié Dieu qu'il détournât de son sein le glaive de douleur qui lui avait été pré-

dit. Toutefois, mère magnanime, elle donnait plus que sa vie, en se résignant à voir la mort de son fils, et par ce dévoûment elle s'associait au salut du monde en s'associant à la passion de J.-C. Toujours humble, Marie renfermait dans son sein une douleur qui n'était pas seulement une douleur de mère, mais celle d'un être privilégié pénétrant les secrets du Ciel et pleurant à l'avance la mort du Sauveur; Jésus s'éloigne et les yeux de Marie ne sont plus réjouis par la présence de ce fils si cher, et ses oreilles n'entendent plus la voix qui lui transmettait de divines paroles. Mais jamais peut-être le cœur de la sainte Vierge ne fut plus en rapport avec Jésus; car le Seigneur parlait à ce cœur désolé, et le Ciel est bien près de la terre pour celui qui sait aimer Dieu et le servir.

Il serait à souhaiter que les mères imitassent le courage de Marie. Combien

s'opposent à la vocation sainte de leurs enfans, parce que cette vocation les éloignerait de la maison paternelle, qu'elle leur ferait rompre les habitudes de plaisirs, de société qui sympathisaient avec les habitudes de famille. Mères plus faibles que tendres, pourquoi refusez-vous à Dieu l'enfant que vous devez à sa bonté? Pourquoi vous opposez-vous à son bonheur futur?.... Il aura trop à souffrir dans la voie étroite qu'il veut embrasser, répondez-vous. Il sera malheureux. Est-on malheureux, en servant celui qui départit bonheur ou malheur selon nos besoins? est-on malheureux en échangeant ces quelques jours d'une durée bien incertaine, contre une éternité de délices? Et vous qui prévoyez de si grandes tribulations pour votre enfant dans le service du Seigneur, quelle félicité avez-vous donc à lui assurer dans le siècle? L'avez-vous rencontré sur la terre, ce

bonheur que vous enviez pour lui? Connaissez-vous des gens heureux? N'avez-vous pas vu couler des larmes sous le masque du plaisir, et entendu des cris de désespoir sous des lambris dorés? N'avez-vous pas assisté à des noces somptueuses, qui n'avaient pour lendemain que des soupirs et des regrets.

Que faisons-nous en nous opposant à la vocation religieuse de notre enfant? Nous le voulons heureux, et nous l'arrachons du port pour le jeter dans la fournaise ardente du monde. Qui nous dit qu'il n'y sera pas dévoré par des passions honteuses? Et si ce fils revient un jour au foyer paternel, perdu de réputation, sans vertu, sans fortune, sans Dieu, sans loi, ne vous direz-vous pas dans l'amertume d'une grande désolation et d'un cuisant remords : « Ah! n'eût-il pas mieux valu qu'il allât répandre son sang dans la terre des martyrs! Perdu

sur la terre, je l'aurais retrouvé dans le Ciel... Mais ici, il est perdu pour le temps, et perdu pour l'avenir..... Infortunés que nous sommes! nous fuyons la voie tracée par la providence toute maternelle, pour nous jeter dans cet autre voie où mille écueils inévitables sont cachés sous des fleurs. Mon âme, n'es-tu pas lasse de marcher ainsi au hasard, courant toujours après un bonheur qui t'échappe sans cesse! Tu l'as vainement demandé à la gloire, au plaisir, à la fortune..... Ah! c'est qu'il n'est qu'en vous seul, ô le Dieu de tout amour, de toute félicité...; mais je ne le savais pas aux jours de ma jeunesse et de mon ignorance, et dans mon délire je vous craignais, parce qu'on ne peut aller à vous qu'en foulant aux pieds les idoles d'argile que j'adorais, et le courage me manquait pour vous les offrir en holocauste... Mon Dieu, ôtez-moi ce cœur de chair qui s'at-

tache aux riens de la vie, et donnez-moi un cœur tendre, généreux, qui sache vous aimer, fût-ce dans les cachots et les tortures du martyre. Quel supplice n'est pas adouci par l'amour divin! Rien ne console au contraire des peines que causent les passions et les injustices du monde.

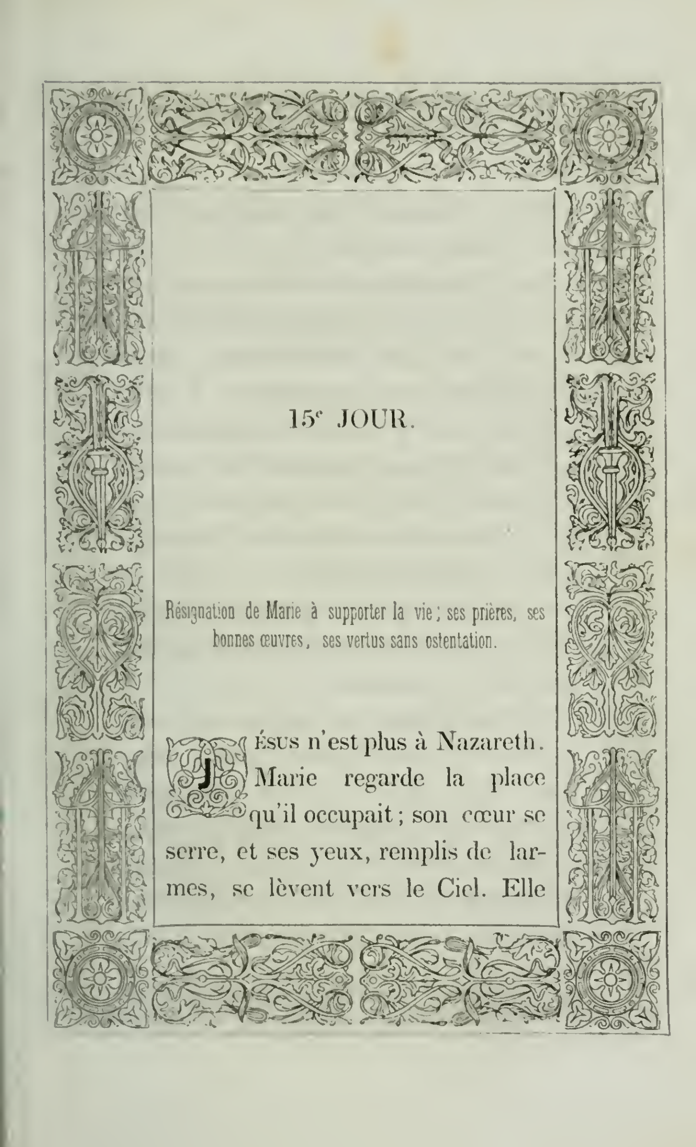
PRATIQUE.

En voyant Jésus s'éloigner de la mère qu'il chérit, ne nous étonnons pas si parfois il semble nous délaisser et nous abandonner à la tiédeur; soyons sûrs que ce père si tendre, ce Dieu si bon, reste caché dans notre cœur si nous lui sommes fidèles au jour de l'épreuve. Nous ne l'entendons pas, mais il nous voit, nous aime et nous soutient à notre insu. Il s'éloigne, mais il ne nous perd pas de vue.

*Gloire à Dieu, etc.*

*Je vous salue, etc.*





# 15e JOUR.

Résignation de Marie à supporter la vie ; ses prières, ses bonnes œuvres, ses vertus sans ostentation.

Jésus n'est plus à Nazareth. Marie regarde la place qu'il occupait ; son cœur se serre, et ses yeux, remplis de larmes, se lèvent vers le Ciel. Elle

prie et se console; car prier, pour elle, c'est retrouver son fils.

Son affliction est muette avec les hommes; on n'entend pas une plainte s'exhaler de son sein; seulement une pâleur inaccoutumée trahit sa tristesse. A cette vue, les gens à compassion maladroite, aux interprétations malignes, lui disent : « Comment votre fils unique vous a-t-il quitté, vous veuve et délaissée? Mais aussi vous le teniez trop éloigné du monde, et vous exagériez pour lui la prudence que la religion prescrit aux mères. Il faut des distractions à la jeunesse. »

Les malheureux ont toujours tort aux yeux de la masse; autorité fausse, flottante, s'arrogeant le droit de tout juger sans remonter jamais des effets aux véritables causes. Qu'il est insensé, celui qui fait le sacrifice de sa conscience à l'opinion du public! vouloir la captiver, c'est es-

sayer d'arrêter le vent avec la main. Il est bien à plaindre, le cœur sans expérience qui croit que ses soupirs trouveront un écho fidèle dans ceux qu'il regarde comme ses amis ! Quelle déception l'attend ! partout il ne trouvera que des juges sévères ou des amis assez lâches pour applaudir en face et blâmer en secret. Voyez s'avancer vers vous cette figure qui grimace la tendresse, c'est l'envie. Elle s'approche, et, d'une voix insidieuse, elle vient vous plaindre du chagrin qui vous arrive, chagrin que vous ignorez, chagrin peut-être qu'elle invente ou qu'elle exagère ; et quand elle vous a enfoncé le poignard dans le cœur, elle l'y laisse et vous quitte avec des larmes feintes.

S'entendre accuser n'est point une peine pour Marie ; son humilité lui fait tout supporter ; mais entendre accuser ce fils qu'elle adore, ce fils qui s'est incarné en elle pour

sauver ceux qui le calomnient, voilà le trait déchirant qui perce le sein de Marie comme mère et comme chrétienne. O mère si tendre et si compatissante, votre agonie commence, et vous voyez dès ce moment que le plus grand, le plus sublime des sacrifices sera perdu pour la généralité des hommes! Le monde doute de la divinité de Jésus, quoique l'on commence déjà à célébrer ses miracles. Vos parens et ceux qui devraient partager vos transports d'admiration n'ont que des paroles d'incrédulité et de dédain pour le maître du monde. *Il est venu chez soi, et les siens ne l'ont point connu; sa lumière a lui dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas comprise.*

Si de voir son enfant méconnu, outragé, est une des afflictions les plus poignantes pour une mère, combien plus cruels encore sont ces dédains pour celle qui sait que le

fruit de ses entrailles est le maître du monde ; et ces premiers ennemis de Jésus, c'est dans sa propre famille que Marie les trouve. « Les malheureux! se dit-elle, ils ne participeront donc pas au don de la régénération que mon fils leur apporte! Qu'il est cruel de voir ceux qui me sont si chers, outrager le Sauveur des hommes, et rejeter le pardon et la paix qu'il leur offre. » Malgré cette peine, trop bien fondée, nous ne voyons pas que Marie s'éloigne du lieu où on l'abreuve de chagrin, ni qu'elle cesse de vivre en bonne intelligence avec les détracteurs de J.-C. Douce comme son divin enfant, patiente comme l'Être éternel, indulgente comme la charité, elle vit au milieu de ceux qui l'affligent. L'opinion si généralement répandue qu'il y a de la lâcheté à ne pas rompre avec ses ennemis, de la duperie à ne pas payer l'injure par l'injure : cette opinion, dis-je, n'entraîne

pas Marie dans les voies obliques où la haine se cache sous la froideur, ou se montre avec scandale. Toujours bonne, toujours tendre pour les siens, elle vole là où l'on a besoin de ses soins, et elle a encore des larmes à donner aux souffrances de ceux qui lui en font répandre de si amères.

O mon cœur, que diras-tu à la vue d'une si touchante générosité! Toi, si susceptible, si prompt à supposer des intentions malignes, parce que tu trouves en toi-même le germe de tous les mauvais penchans; toi qui refuses un sourire bienveillant à celui dont tu crois avoir à te plaindre, et qui repousses avec froideur l'avance que la bonté ou le repentir font pour te fléchir. Vas-tu rester dans ce sentier maudit où, ne pardonnant pas à ton frère, tu ne seras pas pardonné par le juste juge! Allons, cœur trop orgueilleux et trop vindicatif, ouvre-toi à l'amour fraternel, et

que la mansuétude de Marie devienne ta mansuétude. Dis enfin des paroles de paix et d'amour à ces hommes que tu méprises, que tu fuis, toi qui es pauvre et peut-être plus coupable qu'eux. Regarde Jésus et Marie : ils ne les repoussent pas; ils les aiment, ils courent après eux..... et tu dédaignerais ceux qu'un Dieu désire gagner à lui, ceux dont le retour est célébré dans le Ciel par des chants d'allégresse... Non, non, je ne veux plus m'abandonner à ce dédain superbe, et dans l'homme qui tombe je verrai le pécheur qui se convertira, et que Dieu recevra au rang de ses bien-aimés.

Divine charité de J.-C, passez tout entière dans mon âme, et que le salut de mes frères me devienne aussi cher que mon propre salut. Pourquoi, Seigneur, ces nobles pensées pénètrent-elles si tard dans mon intelligence ! Ne savais-je pas que

vous avez dit : *Aimez-vous les uns les autres*, et qu'un chrétien doit voir dans le plus petit des enfans des hommes, le frère que Dieu nous ordonne de chérir et d'aider! Et moi, je détournais des yeux indifférens du faible et du pauvre, et mon orgueil colorant ma froideur du vernis de la prudence, je me disais : *Je ne connais pas cet homme, je ne puis me lier à lui.* Me lier! non, mais le mépriser, le repousser seulement parce qu'il est faible et pauvre, ah! c'est repousser Dieu qui se cache sous les traits des humbles et des petits.

Hélas! avons-nous cette prudente retenue quand nous rencontrons un grand du monde? Nous informons-nous s'il a des vices ou des vertus, avant de courir audevant de lui avec l'empressement de la flatterie et de la bassesse? Si nous découvrons dans cet homme puissant un côté honteux, cessons-nous alors de lui faire une

cour assidue! Non : et l'on nous voit franchir avec empressement le seuil de sa porte, au lieu d'y secouer la poussière de nos pieds et d'en détourner nos pas. Où est donc notre circonspection! Nous avons fui le pauvre honnête, et nous nous abaissons devant le crime en faveur. Ce n'est donc pas la contagion du vice que nous craignons, mais celle du malheur. Ah! n'approchons d'un être immoral que pour le retirer du précipice, et non pour caresser ses vices. Détestons le péché, mais plaignons le pécheur. Évitons-le, de peur que son exemple ne nous entraîne dans l'abîme, mais ne cessons pas de prier pour lui, en le voyant voguer sur cette mer orageuse où il va périr. S'il se repent, qu'il soit notre frère, notre ami; car, accabler de mépris l'être qui cherche à revenir à Dieu, c'est sceller sur lui l'abîme où il est tombé. S'il vous avoue son crime, essuyez ses larmes

et montrez-lui le Dieu de bonté qui lui tend les bras et sourit à son repentir. S'il se tait sur ses erreurs passées, feignez de les ignorer; parlez-lui de la vertu comme s'il en eût toujours connu les charmes; votre estime lui rendra la sienne et l'encouragera à s'avancer dans une route où il trouvera des amis et des soutiens. L'homme qui a honte de son crime, commence une sorte d'expiation, et, en cachant le scandale d'une vie honteuse, il rend hommage à la vertu. Les maladies du corps se guérissent en donnant de la confiance au malade dans ses propres forces, il en est de même pour les infirmités de l'âme ou de l'esprit. Paraître tout espérer du pécheur qui balance, c'est le forcer à entrer dans la bonne voie.

Marie se conduit ainsi: plus elle s'épure, plus elle se sent de compassion pour ceux qui s'égarent; car la vertu lui paraissant

tous les jours plus belle, le vice plus hideux, elle donnerait jusqu'à sa propre vie pour soustraire le pécheur aux passions qui le dominent, à la punition qui l'attend.

O Marie! vous êtes bien celle que Dieu a rendue véritablement le refuge des pécheurs, celle qui leur tend une main secourable et les appelle au repentir en pleurant sur eux avec une tendre pitié. Vous, la plus pure des Vierges, vous ne détournez pas vos yeux de nos plaies les plus honteuses, et, les montrant à votre fils, vous lui dites : *Guérissez-les*. Soyez bénie, ô vous, notre espérance.

PRATIQUE.

Je ne veux plus me livrer au sentiment de dédain que m'inspirent les pécheurs. J'aurai horreur du crime sans haïr celui qui le commet. Il m'apparaîtra comme un lépreux dont il ne faut pas approcher, de

peur de la contagion, mais que l'on peut guérir par la prière, et je prierai pour lui du fond du cœur. S'intéresser à la conversion des pécheurs est un devoir sacré dont on ne sent pas suffisamment l'importance. Dieu nous en fait un commandement exprès ; et si une âme pour laquelle nos vœux devaient sans cesse monter au Ciel, se perd par notre indifférence pour son salut. nous en serons responsables un jour. Pensez-y sérieusement, vous pères et mères dont les enfans s'égarent peut-être, hélas! parce que vous les avez mal élevés. Priez pour eux; que vos larmes, vos supplications leur rendent la vie de l'âme; par là vous effacerez leurs fautes et celles que vous avez commises. Jeunes personnes dont les frères et les sœurs courent en riant dans la voie maudite, ne les imitez pas, et, levant vos mains innocentes vers le Ciel, priez pour ceux que Dieu vous a



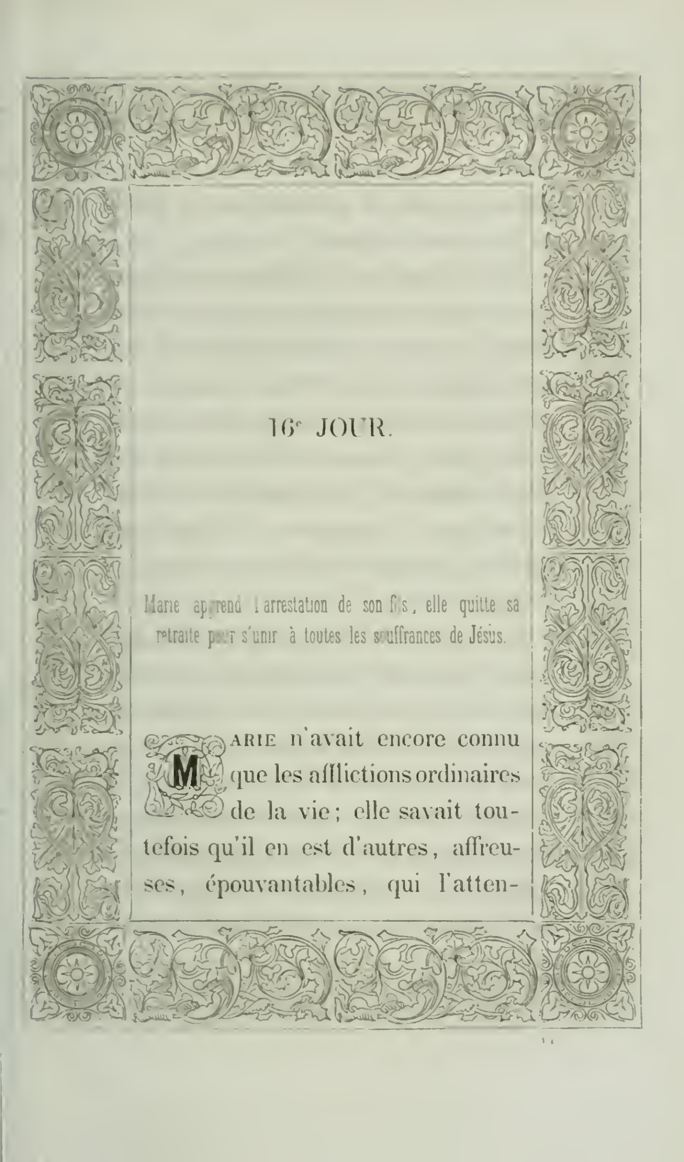
donnés pour vos premiers amis. En un mot, prions les uns pour les autres, car Dieu n'a fait de nous qu'une seule famille, et le Père commun des hommes brûle du désir de nous réunir tous dans son sein.

*Gloire à Dieu, etc.*

*Je vous salue, etc.*







## 16e JOUR.

Marie apprend l'arrestation de son fils, elle quitte sa retraite pour s'unir à toutes les souffrances de Jésus.

MARIE n'avait encore connu que les afflictions ordinaires de la vie; elle savait toutefois qu'il en est d'autres, affreuses, épouvantables, qui l'atten-

daient, et elle s'y préparait par la prière et les bonnes œuvres.

Que sont les forces humaines pour résister aux violens assauts que nous livre le malheur? Un rien, une ombre qui fuit au premier aspect de l'adversité. Compter sur soi est le comble de la folie; mais espérer tout de Dieu; mais se mettre en état d'en être secouru en l'invoquant par ses vœux et ses vertus, c'est sagesse, c'est confiance en Dieu, et cette confiance ne sera pas trompée.

Confiance en Dieu, défiance de soi-même, tels sont les sentimens de notre divine Mère. Elle craint tout de sa faiblesse, et se sent invulnérable quand elle lève les yeux vers celui d'où nous vient force et courage. Enfin, le commencement de sa longue agonie est arrivé. Jésus, trahi par Judas, vient d'être arrêté. La nouvelle s'en répand avec la rapidité de ces torrens

qui ravagent la terre. On sait comme le peuple, avide de nouvelles, les reçoit et les colporte en tous lieux. Hélas ! la terrible arrestation du Sauveur est bientôt sue par la plus malheureuse des mères, et la frappe au cœur d'un coup affreux. Oh ! vous qui avez tremblé pour les jours d'un fils chéri, vous savez seule ce qu'éprouva Marie ; elle serait morte sous l'accablante impression de ce chagrin, si sa douleur même ne lui eût donné cette énergie dont les personnes faibles, mais profondément sensibles, sont capables. Marie ne pleure pas, ne se plaint pas ; que sont de vaines paroles pour l'âme en proie à un sentiment que rien ne peut peindre ? Recueillant toutes ses forces, offrant encore une fois son dernier sacrifice, elle s'élance hors de sa maison et veut aller joindre son fils. La vue de la douce victime ajoutera mille tourmens aux tourmens qui la dévorent..... N'importe,

il n'est pas question d'elle, de son repos, de s'épargner une horrible angoisse; elle les supportera toutes avec Jésus. Son unique consolation sera d'être de moitié dans toutes les tortures qu'on lui fera subir; Marie regarderait comme une apostasie de se soustraire aux douleurs du Sauveur du monde : elles seront *siennes* par son amour, et Jésus, que tous ses amis ont abandonné, Jésus verra sa mère sur la voie douloureuse, effaçant le sang qu'il répand, par les torrens de larmes qu'elle verse.

Mais, hélas! cette triste consolation, qu'elle cherche si avidement, qu'elle a de peine à l'atteindre! Les monstres qui entourent Jésus, inexorables pour un innocent, sont inflexibles pour Marie. Et cependant, quoi de plus touchant, de plus pénétrant que la désolation d'une mère? celui qui peut y résister a donc oublié que lui aussi a reposé sur le sein maternel, et

que le sang qui coule dans ses veines, il l'a puisé dans les flancs de celle qui lui donna la vie, qui l'a nourri de sa propre substance. Telle est la haine, qu'elle fait un tigre de l'homme. Oui, la haine au cœur de pierre, la vengeance aux mains sanglantes, porteraient les hommes à s'entre-dévorer si la religion disparaissait de la terre; nos fureurs révolutionnaires ne nous l'ont que trop appris. Ah! prions, prions nuit et jour, pour conjurer le Seigneur d'étouffer ce levain d'impiété, qui nous fait voir encore de nos jours J.-C. outragé, et la divine Marie indifférente aux ingrats pour lesquels elle demande grâce, dont elle est toujours la mère, quoiqu'ils ne veuillent pas être ses enfans.

Pour réparer cette horrible ingratitude, suivons Marie dans ses démarches, et partageons sa désolation. Gardons-nous d'être comme les amateurs du monde qui

fuient les malheureux, et d'imiter ces hommes dont le cœur desséché par les passions, usés par le plaisir, ne se troublent que lorsque la Providence, en leur ravissant fortune, dignité, les arrache à leur vie voluptueuse. Alors, l'homme de plaisir s'emporte en murmures, en blasphèmes; c'est l'enfant qui entre en fureur lorsqu'on lui arrache le poignard dont la lame scintillante enchantait ses yeux, et qui allait trancher ses jours. Cet homme, qui ne connaît que les jouissances sensuelles, verrait le sanglant spectacle du Calvaire, sans s'émouvoir, et les larmes de Marie ne pourraient réchauffer son cœur de glace.

Pour nous, disciples du Christ, nous nous unirons aux souffrances de Marie et nous mêlerons nos pleurs à ses pleurs. Notre Sauveur, recommandant un jour cette dévotion à une de ses servantes, lui disait qu'il s'affligeait de voir les chré-

tiens si peu sensibles aux douleurs de sa sainte mère. Et, en effet, combien pensons-nous peu à méditer sur les incompréhensibles agoisses de Marie, au pied de la Croix, où son fils est suspendu ! Quel spectacle, quelle agonie plus terrible que la mort, tortura cette âme si tendre ! . . . . O ! Marie, qui ne serait attendri en vous contemplant, pliant sous le fardeau ! souffrez-moi près de vous, afin que votre tristesse s'adoucisse en voyant ma tristesse : que vos soupirs aient moins d'amertume en trouvant un écho dans mon cœur ; que le glaive qui déchire votre sein s'émousse en pénétrant jusqu'à mon âme ; enfin, associez-moi à toutes vos tribulations, afin que je sois un jour associé à votre gloire. Après avoir payé un juste tribut aux larmes de Marie, admirons son héroïque courage. D'où venait tant de force dans une faible femme ! Ah ! c'est

que Marie, comme un athlète qui s'apprête au combat, avait vécu d'une vie austère et laborieuse, et qu'elle n'avait point usé ses forces en s'abandonnant à la mélancolie; fléau de nos âmes, maladie funeste qui attaque la raison et mine les caractères faibles ou romanesques. On voit des personnes s'abîmer dans un océan de tristesse, et reculer volontairement les bornes du chargrin, en ajoutant à leurs peines réelles, les plus terribles peines imaginaires; elles s'en nourrissent, elles en parlent sans cesse...... On ne sait pas à quel excès on use son courage en se plaignant de ses maux; on les réveille quelquefois au moment même où la bienfaisante nature allait leur donner quelque relâche; on les exagère en paroles, et cette exagération du langage passe jusqu'à notre âme; enfin, nous finissons par croire *vrais*, ces lugubres accessoires dont notre

imagination a rembruni nos tableaux. Trouve-t-on un ami tendre, mais faible, qui nous écoute et caresse nos idées noires! on se plonge avec lui dans une mer de désolation. A-t-on affaire, au contraire, à un esprit froid, qui nous jette dédaigneusement quelques consolations banales, on s'irrite de son indifférence et l'on s'indigne de son insultante pitié.

Souffrir en silence est donc le parti le plus sage, à moins qu'on ne trouve un ami vraiment chrétien, dont la voix nous console et nous encourage tout à-la-fois; il vous plaint, mais il vous blâme de vous laisser tomber dans un désespoir qui outrage la Providence. Il vous montre cette tendre mère, veillant sur nous, pleurant sur nos peines, au moment même où sa sagesse nous les inflige, soit pour nous punir, soit pour nous préserver des pièges du bonheur. Enfin, cet ami retrace à nos

yeux ces hautes pensées, ces divines espérances devant lesquelles l'image de l'exil fuit comme une léger brouillard, tandis que le Ciel s'ouvre étincelant d'une admirable lumière, et laisse voir le Dieu Sauveur qui s'avance vers nous, pour essuyer toutes les larmes de nos yeux. Telle est la ravissante perspective qui dominait le lugubre appareil du Calvaire, telle est la céleste vision qui remplissait Marie de courage et d'amour.

PRATIQUE.

Examinons combien nous sommes loin de nourrir notre âme de ces grandes pensées de la religion; nous ne voyons que la terre, nous ne voulons d'autres biens que ceux de la terre; et ce qui dérange l'économie de notre bonheur, nous fait jeter les hauts cris, tant nous sommes peu soucieux des biens du Ciel; tant nous

comprenons peu combien l'adversité est l'unique voie qui mène à Dieu. Insensés! nous ne voulons rien souffrir, et cependant nous souffrons, nous souffrons *tous*, et *beaucoup*, et *toujours*, et par notre irréligion, et l'amour de nos aises, nous perdons tout le fruit de ces inévitables chagrins.

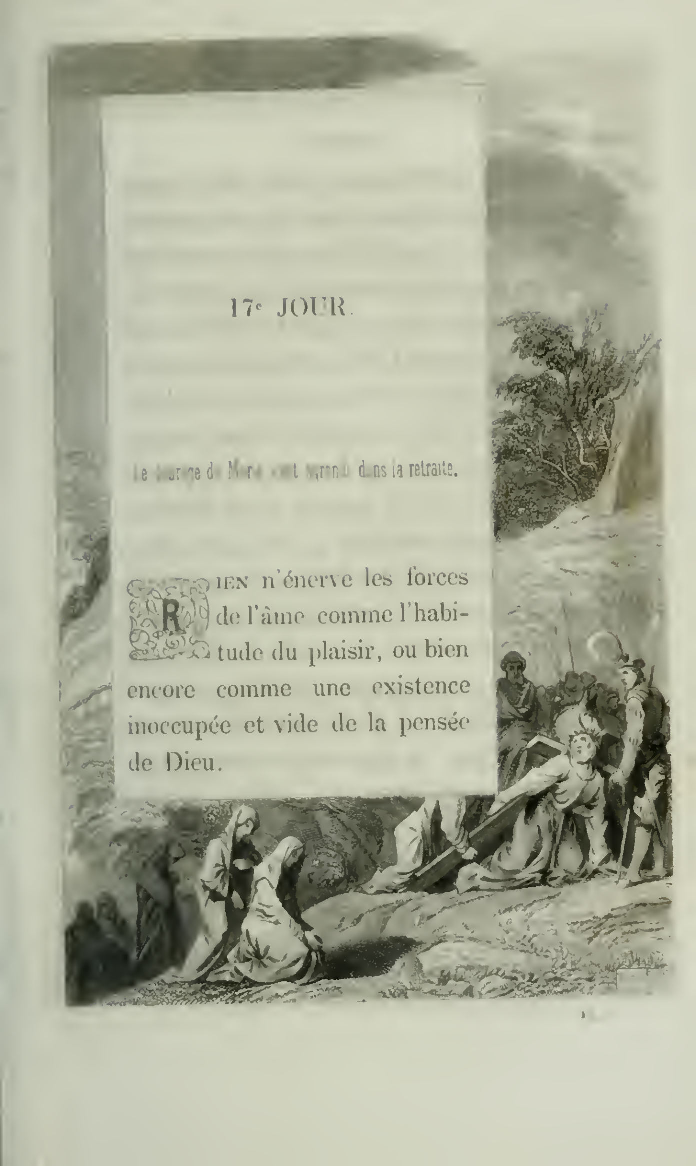
On ne parle à la jeunesse que des plaisirs qui l'attendent dans la vie; quelle cruauté! c'est ajouter aux chagrins qui viendront l'assaillir, le sentiment d'une horrible surprise, d'un affreux mécompte. Il serait plus sage, plus chrétien, plus *humain* même, de soulever le voile qui dérobe à ses yeux les épines du chemin qu'elle va parcourir. Oh! qu'on ne les lui montre pas toutes! son âme, novice dans la science de souffrir, ne pourrait les envisager sans défaillir de terreur. Toutefois, en l'initiant aux douloureux mystères de la vie, si vous savez lui faire con-

naître la religion dans toute sa sublimité, lui peindre la douce éloquence qui coule de ses lèvres pour calmer nos angoisses, le miel qu'elle distille dans son sein pour l'appliquer sur nos plaies, la grandeur de ses promesses et de ses récompenses, cette âme jeune, mais chrétienne, se sentira remplie d'ardeur, et, comme le guerrier embrasé du noble désir de combattre l'ennemi, elle s'écriera : « Marchons. »

*Gloire à Dieu, etc.*

*Je vous salue, etc.*





## 17e JOUR.

Le courage de Marie s'est agrandi dans la retraite.

RIEN n'énerve les forces de l'âme comme l'habitude du plaisir, ou bien encore comme une existence inoccupée et vide de la pensée de Dieu.

Notre intelligence, notre âme, notre énergie, grandissent dans des occupations sérieuses, ou plutôt dans des occupations *utiles* ; car il est des occupations fort sérieuses, fort savantes, qui sont toutefois fort inutiles, n'ayant Dieu ni pour objet ni pour fin. Ainsi, pour rendre ma pensée plus claire et plus sensible, je prendrai pour exemple l'astronome, qui use sa vie à étudier les astres sous le rapport de la science, sans jamais remonter à leur divin créateur. Pour lui, les Cieux ne racontent pas à la terre les merveilles du Seigneur, et ne disent rien à son cœur gonflé d'orgueil : sa pensée, toute matérielle, n'a rien vu au-delà de ce Ciel resplendissant des feux du jour, ou doucement éclairé par la lumière scintillante des étoiles. Quoi, pauvre aveugle, cet imposant spectacle ne vous révèle pas son auteur ? Quoi, cette harmonie des corps célestes ne fait pas

entendre à votre oreille une voix sublime qui remue toutes les puissances de votre être !..... Infortuné, c'est donc en vain que cette belle science de l'astronomie a dévoré tous les instans de votre vie ? Aussi pas un jour, pas une heure de cette existence si laborieuse, ne plaidera votre cause auprès de Dieu, quand sonnera votre heure dernière. Sans courage contre la mort, vous pâlirez à son aspect : car la crainte d'un avenir redoutable se réveillera enfin dans votre âme, et vous apprécierez alors la vanité de la gloire scientifique.

La vraie science, c'est de connaître Dieu et de retremper ses forces dans la prière. C'est là, c'est en présence de l'Etre-Suprême, c'est en pesant les jours et les trouvant légers, c'est en creusant les secrets de l'avenir, de cet avenir si grave, si imposant dans son éternité, que

Marie a puisé l'énergie nécessaire pour soutenir les plus terribles combats. Oui, c'était dans la solitude où Dieu présidait avec tant de puissance, et de douceur, qu'elle avait étudié et compris la nécessité de la souffrance. Cette nécessité est prouvée, avec la dernière évidence, par J.-C., qui, tout Dieu, tout puissant qu'il était, n'avait voulu effacer le péché d'Adam qu'en se soumettant à la vie la plus dure, et à la mort la plus cruelle. Il eût pu, sans doute, nous racheter autrement; mais sa bonté ne pouvait se contenter de ne montrer aux hommes que sa *puissance;* il voulait surtout leur prouver son *amour*, et de plus leur servir de modèle dans la terre d'exil. *Il se fait homme*, *et homme de douleur*, afin de nous réconcilier avec la souffrance, spectre effrayant, devant lequel la nature recule avec effroi; et cependant ce sont les maux dont notre vie

est hérissée, c'est le malheur, qui sont le contre-poids le plus fort contre les attraits de la concupiscence, ce germe fatal qui est resté au cœur de l'homme depuis sa chute; funeste héritage d'un père coupable.

Dieu, pour satisfaire l'amour immense qu'il porte aux hommes, eût voulu les combler de biens. Mais la prospérité flatte nos passions et devient la cause la plus ordinaire de notre ruine; alors Dieu vit en gémissant, qu'il fallait nous blesser pour nous guérir; et sa main quoiqu'à regret, versa sur la terre, des maux pleins d'amertume dont il détrempa nos passions coupables et trop chères, afin de nous contraindre à les abandonner. Dans sa paternelle bonté, craignant que l'homme ne se révoltât contre cette terrible nécessité de la souffrance, Jésus-Christ voulut ennoblir ce chemin des larmes, en s'y élan-

çant le premier, et arborant la Croix pour enseigne, il gravit le Calvaire en s'écriant : « *Suivez-moi dans la voie douloureuse, vous qui voulez conquérir le royaume des cieux, j'aide à celui qui est chargé et fatigué, et nul ne périra en marchant sur mes traces.* »

Le chrétien qui comme Marie, a médité les paroles du Sauveur, s'attend à souffrir, s'arme de force et de constance pour le jour du combat, et lorsque l'ennemi se présente, il le regarde avec une tranquille assurance. Sans doute, son cœur se serre ; il éprouve de cruelles angoisses en voyant tout ce qu'il lui faut quitter de bonheur, de tendresse, pour lutter ou contre tel ou tel malheur, ou contre telle ou telle tentation ; fort de sa confiance en Dieu, il ne s'abandonne ni à un désespoir furieux, ni à l'abattement de la lâcheté. On le voit soutenir ses peines

avec dignité et repousser la tentation avec courage.

C'est ainsi qu'une âme familiarisée avec les importantes vérités de la religion, crie sans cesse vers Dieu, parce que sans cesse elle s'attend à une épreuve nouvelle. Le fidèle s'échauffe dans la contemplation des célestes délices, et pour les posséder il brave les dangers et bénit l'infortune. Alors comme le vaillant guerrier appelle les combats, impatient de se jeter dans la mêlée, de même le chrétien, se méfiant de lui, mais plein de foi dans le secours de Dieu, s'écrie, comme sainte Thérèse : *Ou souffrir ou mourir*.

Ce cri si magnanime était sûrement celui du cœur de Marie. Pour nous, faibles et lâches, qui ne pouvons prétendre à une telle perfection, efforçons-nous au moins de souffrir nos maux en patience, si nous n'avons pas la vertu nécessaire pour les

désirer. Fuyons du moins les plaisirs délirans de la terre, et ne rivons pas nos fers par des habitudes molles et voluptueuses : brisons au contraire ces marques avilissantes de l'empire du démon, en menant une vie austère et sagement laborieuse. Si nos devoirs d'état nous appellent dans le monde, cachons-y, sous les livrées de la richesse et des grandeurs, un véritable esprit de pénitence. C'est là, c'est dans le monde surtout qu'il est indispensable de s'imposer des privations qui fassent le contre-poids des jouissances qui nous trompent. Ces légers sacrifices, renouvelés chaque jour, nous obtiendront de Dieu la force nécessaire pour lutter contre le torrent de la coutume. Oui, l'homme qui joue un rôle sur la scène du monde, a un bien plus grand besoin du secours de la religion que cette Vierge si pure, vivant dans la solitude et sous les

yeux de Dieu ; et cependant, c'est Marie qui, humble et connaissant les pièges de l'ange des ténèbres, passe sa vie à demander au Seigneur la grâce de ne pas tomber ; et c'est l'homme du siècle qui marche en aveugle au milieu des écueils, y laissant à chaque pas de nouveaux débris de son innocence, et jetant un regard de mépris sur le Ciel, comme s'il n'avait rien à craindre de la foudre qui gronde sur sa tête.

Le cœur qui sait aimer, trouve mille moyens de prouver son amour. Offrez donc à Dieu le sacrifice journalier de ce qui vous plaît le plus dans vos parures, dans vos repas. Faites taire surtout ces petites inimitiés, ces préventions, ces jalousies si communes dans le monde. Encouragez le faible, protégez l'innocence, et ne donnez jamais rien au luxe afin de vous réserver la possibilité de soulager l'indigence.

S'il est vrai que l'exercice donne au corps une vigueur nouvelle, la pratique des vertus double les forces de l'âme. L'homme, en se dégageant peu-à-peu de la matière, se divinise, si j'ose m'exprimer ainsi : et dès qu'il marche dans le sentier du renoncement à soi-même, il se rapproche de Dieu.

Marie n'aurait pu supporter les épreuves terribles auxquelles elle fut assujettie, si son âme n'eût grandi en force et en sainteté dans une vie de prières et de recueillement. Elle sut jouir de la paix au sein de la tempête, tandis que les heureux du siècle ne la trouvent pas au sein des voluptés. Ah ! si nous suivons ces prétendus heureux, lorsqu'ils rentrent dans le secret de leur maison, nous les verrons, quittant en même temps que leur riche parure, le sourire, qui nous a fait illusion dans le monde. Seuls avec eux-mêmes, leur front,

où nous avions cru lire la paix et la joie, se couvre de sombres nuages, et la pâleur de la tristesse et de la souffrance se répand sur ce visage, que la contrainte avait animé au moment de la représentation. Oui, de la *représentation*, car le monde est un vaste théâtre où chacun joue un rôle opposé à son caractère et à sa situation. Le chrétien seul se montre sans masque, et sa bouche est l'interprête vrai de ses pensées. Ah! méprisons cette ombre de la félicité terrestre qui séduit les faibles, et labourons avec courage le champ de l'exil; les sueurs et les larmes de la vertu y font germer les palmes de la victoire et du repos.

PRATIQUE.

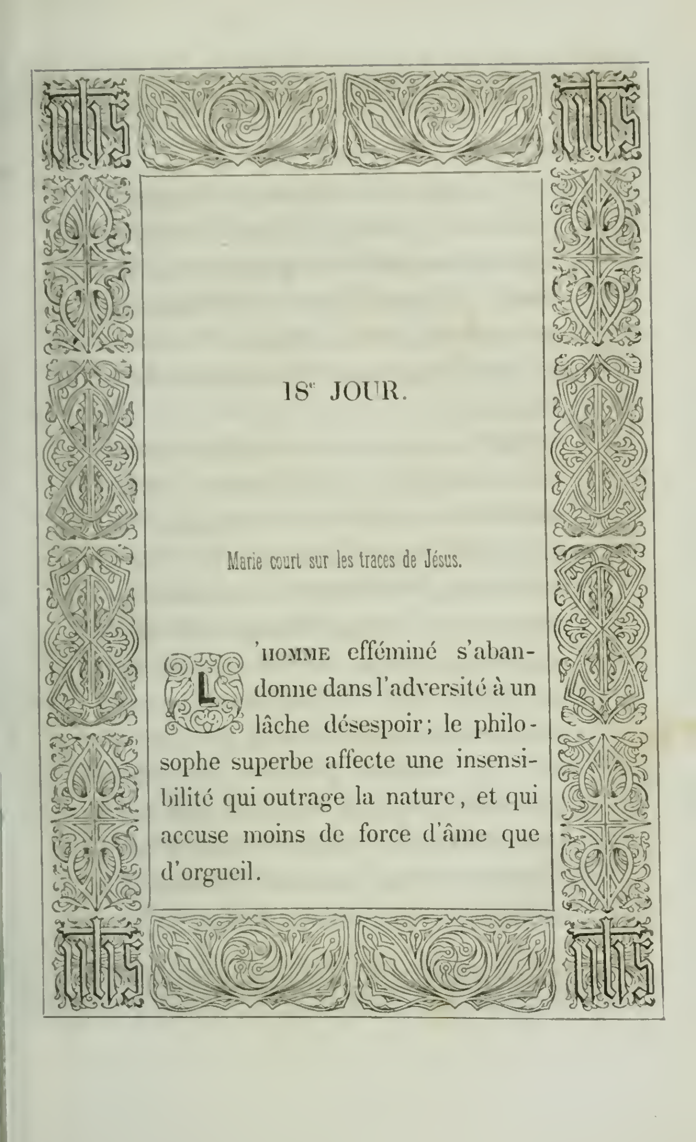
Quelle que soit notre position, arrangeons-nous pour prier et penser à l'affaire du salut. Si nous souffrons, souffrons en

chrétien, comme Marie. Si l'adversité nous est étrangère, tremblons, et que nos privations volontaires et nos aumônes expient nos fautes, et préviennent l'enivrement, suite ordinaire d'une longue prospérité. Spécifions tout de suite ici quel est le sacrifice journalier qu'il nous importe le plus de faire pour vaincre notre passion dominante et combattre le danger de telle ou telle position.

*Gloire à Dieu, etc.*

*Je vous salue, etc.*





## 18e JOUR.

Marie court sur les traces de Jésus.

L'homme efféminé s'abandonne dans l'adversité à un lâche désespoir ; le philosophe superbe affecte une insensibilité qui outrage la nature, et qui accuse moins de force d'âme que d'orgueil.

L'un descend au-dessous de l'homme, l'autre veut s'élever au-dessus de la divinité en la bravant dans les disgrâces ; il se trompe en croyant s'attirer l'admiration ; car on ne voit dans cet étalage d'héroïsme qu'un rôle appris pour déguiser le fond de la pensée.

Marie échappe à cet excès de faiblesse et de présomption, elle n'exagère pas sa sensibilité en exaltant son imagination ; elle ne feint pas non plus de n'être point navrée par la plus amère des douleurs. Toujours sage, toujours soumise, elle plie sans rompre sous la tempête qui fond sur son pauvre cœur. Si l'orgueil eût pu approcher de cette humble Vierge, il lui aurait dit : ah ! Pourquoi pleures-tu, toi mère d'un Dieu? Pourquoi ne déclares-tu pas à ton peuple que tu rejettes une pitié qui t'outrage, et que, si ton fils l'ordonnait, les anges seraient ses défenseurs, qu'ils

viendraient anéantir la ville déicide et te proclamer reine de l'univers.

Loin de Marie ces superbes dédains : loin d'elle le désir de s'attirer des louanges et des hommages. Elle n'est, aux yeux des Juifs, qu'une femme ordinaire, et ne cherche pas à paraître autre chose. Ne se montrant que comme une faible femme, comme une mère désolée, elle ne cache pas ses larmes et ne craint pas que la malignité lise l'excès de sa désolation dans son profond accablement. Le triomphe insolent de ses ennemis n'a pas le pouvoir d'intimider son âme. Elle est désolée, mais sans s'avilir à leur demander grâce. D'un autre côté, soutenue par les saintes femmes, elle ne rejette pas leurs soins officieux. On ne lui voit point ce désespoir farouche, cette douleur sèche, ces transports emportés, qui repoussent l'amitié, et refroidissent jusqu'à la sympathie

la plus vive et la plus empressée. La mère d'un Dieu veut bien que l'on soit pour elle tendre et compatissant, comme elle sera plus tard compatissante et tendre pour les pécheurs.

Touchant et parfait modèle de la douleur courageuse, venez confondre l'orgueil de nos fastueuses douleurs. Quand la Providence nous éprouve ou nous punit, nous devenons atrabilaires, le monde nous est en horreur, nous voyons des ennemis dans les gens heureux, nous fuyons la douce lumière du jour, et nos cris de détresse troublent le repos de la nuit ; en un mot, le désespoir s'emparant de nous, efface dans notre âme tout sentiment d'humanité, et nous voudrions un bouleversement épouvantable dans l'univers, afin que l'univers anéanti, désespéré, fût en harmonie avec les tourmens que nous endurons.

Voilà la nature humaine, furieuse, insensée, telle que l'impiété l'a faite. Voyons-la à présent, se parant de la sagesse terrestre et de l'orgueil philosophique.

Cet homme, gonflé d'une vanité insupportable, qui se complaît dans ses connaissances étendues, dans des succès qui l'enivrent, renie Dieu, ou du moins il vit comme s'il n'y avait pas de Dieu, et il se fait sa propre idole. Le Très-Haut, pour confondre cet esprit superbe et le ramener à des pensées de salut, le frappe dans sa personne, dans ses biens, afin que, reconnaissant sa faiblesse, il s'écrie : *Mon Dieu j'ai péché.* Hélas! il n'en sera pas ainsi. Ce colosse d'argile tombe, et, loin de reconnaître la main qui le précipite, il feint de mépriser ses coups et d'être plus grand que son infortune. Il blasphème celui qui voulait le sauver, et le châtiment qui devait lui servir à expier

ses crimes, les aggrave par l'insolente révolte d'un rebelle contre son juge et son roi.

Orgueil, orgueil maudit, tu fus la source de la perte du genre humain, tu l'es encore de notre perte individuelle ! Examinons notre conscience, et nous serons forcés de reconnaître que nos fautes les plus habituelles, les plus graves, ont leur principe dans ce vice honteux. Nous faisons mal, et nous faisons plus mal encore en cherchant des excuses à nos fautes, comme dit l'Imitation. Les plus légers reproches, l'observation la mieux fondée et la plus délicatement exprimée nous heurte, et la rougeur d'un amour-propre irrité paraît sur notre visage. Oh ! que l'orgueil est insensé ! nous ne craignons pas de mal faire, chose véritablement humiliante, et nous repoussons la main amie qui nous signale le précipice, où nous allons tomber. Il y a

là une inconséquence qui nous prouverait seule que l'orgueil est le caractère distinctif du prince des ténèbres. Ces ténèbres, qui sont devenues son lugubre empire, enveloppent aussi notre intelligence, et s'épaississent autour de nous à mesure que nous nous éloignons de Dieu et des pratiques de la religion. Evitons cet écueil en marchant sur les traces de Jésus; que sa lumière éclaire nos âmes, et l'orgueil, tremblant devant cette subite clarté, s'enfuira effrayé de sa propre laideur. Implorons donc cette divine lumière, descendons avec elle dans notre conscience, ce pays inconnu dont les abîmes nous feront pousser un cri d'horreur. Loin de faire l'apologie de nos fautes, nous nous en punirons par un humble aveu, et, tombant le front dans la poussière, nous nous écrierons : « Seigneur, je ne suis plus digne d'être appelé votre fils. » Alors

notre Sauveur nous dira avec amour : *Venez à moi, vous tous qui êtes chargés, et je vous soulagerai;* car il se donne avec délices aux pauvres et aux petits qui reconnaissent leur misère.

Ne cherchons donc qu'en Dieu le courage nécessaire pour supporter nos maux. Il donne la force à l'humble qui implore son secours ; il brise le superbe qui veut lutter contre sa puissance. Aussi tendres que Marie, aussi courageux qu'elle, ne craignons pas de suivre Jésus sur le Calvaire. Loin de nous tout respect humain; crions avec un noble orgueil : « Oui, l'homme de douleur est notre roi. Oui, celui que vous maudissez, que vous abreuvez d'humiliation est notre maître. Je mets ma gloire à baiser la trace de ses pas et à partager ses opprobres. » Tel est le langage que devrait tenir tout chrétien fidèle, surtout dans ce siècle d'impiété.

Hélas ! on craint de se compromettre, on redoute les railleries, et cette lâcheté criminelle, en faisant croire aux ennemis de la religion que la foi est morte, augmente leur nombre et leur audace. Ah! puisque l'orgueil nous domine, que ne le mettons-nous à proclamer hautement la plus belle, la plus sage de toutes les croyances.

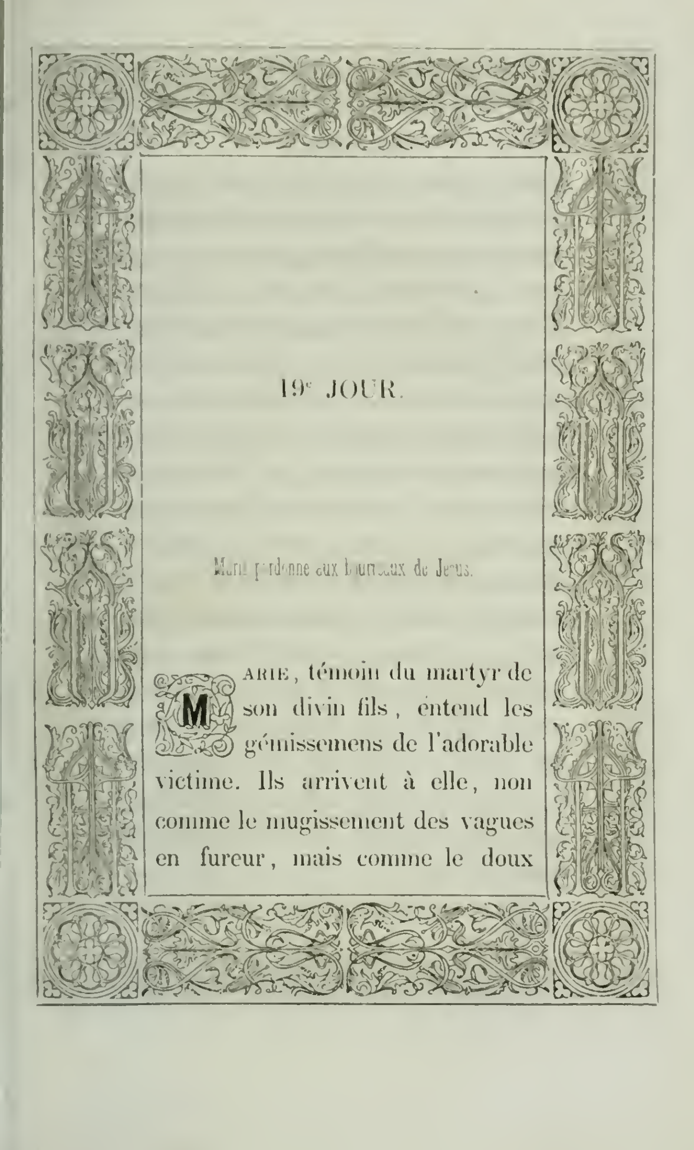
PRATIQUE.

L'orgueil est le cachet du péché originel; il est comme incorporé dans notre chair. Pour l'en arracher, il faut se livrer de violens combats, et le vaincre par les contraires. Aimons-nous à parler de nos disgrâces pour faire parade de notre force d'esprit ? taisons-nous, et n'entretenons que Dieu seul de ce qui fait couler nos larmes. Avons-nous au contraire la faiblesse de vouloir paraître mépriser la prospérité dont nous jouissons pour nous mon-

trer au-dessus d'elle par une superbe indifférence des biens de la terre? avouons modestement que Dieu nous a pris en pitié en nous donnant une existence heureuse, et que notre courage eût échoué contre l'infortune. Mais faisons encore mieux ; ne parlons pas de nous ; l'orgueil, qui se cache sous les traits de la modestie, est le plus subtil et le plus dangereux de tous les orgueils. Encore un coup, agissons comme agit Marie : toujours en vue de plaire à Dieu, sans aucun désir d'attirer l'estime des hommes et sans craindre leur désapprobation quand la voix du Ciel nous a tracé la marche que nous avons à suivre.

*Gloire à Dieu, etc.*

*Je vous salue, etc.*



## 19e JOUR.

Marie pardonne aux bourreaux de Jesus.

MARIE, témoin du martyr de son divin fils, entend les gémissemens de l'adorable victime. Ils arrivent à elle, non comme le mugissement des vagues en fureur, mais comme le doux

murmure d'un ruisseau dont l'onde se brise contre la pierre ; comme des plaintes pleines de tendresse, plutôt que comme des accens de désespoir. Ses soupirs déchirent Marie, elle souffre de toutes les douleurs qu'elle voit, de toutes celles qu'elle devine, et de l'impossibilité de les soulager. Elle cherche à s'approcher de son fils, les bourreaux la repoussent ; ils font plus, ô mère désolée, ils outragent Jésus en votre présence !...... Si la colère et la vengeance avaient pu pénétrer dans l'âme de ce modèle de douceur et de bonté, on l'aurait vue s'élancer vers ces tigres, et les écraser du poids de son désespoir maternel, les effrayer par des paroles sorties de ses entrailles déchirées, les étonner par l'énergique courage avec lequel elle se serait jetée entr'eux, et l'agneau qu'ils allaient égorger.

Ces emportemens d'une douleur qui ne

se connaît plus, qui est sans frein, parce qu'elle est sans bornes, aurait passé pour naturelle, sublime même, aux yeux d'une tendresse tout humaine. Ici nous avons à admirer un spectacle plus grand et plus auguste ; une mère demandant la grâce, non de la victime, mais des bourreaux qui torturent celui qu'elle chérit comme le fruit de ses entrailles, qu'elle adore comme son Dieu.

C'est ainsi, ô mère bien-aimée, que, vous associant au sacrifice de votre fils, vous coopériez à notre salut. Combien je dois bénir les larmes qui coulent, non seulement sur les souffrances de ce fils si cher, mais encore sur les pécheurs qui s'obstinent à traiter comme un vil esclave celui devant qui tremblent le Ciel et les enfers. Sans cette compatissante pitié, comment oserai-je lever les yeux vers vous, moi, créature coupable, dont les

crimes ont augmenté de mille maux, les maux innombrables de Jésus-Christ? Je devrais vous faire horreur, et vous me regardez avec tendresse : vous devriez demander vengeance de mon ingratitude, et vous sollicitez ma grâce avec des prières ineffables...... Marie, Vierge incomparable, pourrai-je jamais vous aimer assez pour reconnaître tant de bonté!

Qui ne voit dans cette charité surhumaine, dans l'océan de douleurs où l'âme de Marie était plongée, que la sainte Vierge était initiée au sacrifice sanglant du Calvaire, qu'elle avait deviné dans quel abîme son peuple, et les générations futures se précipiteraient en reniant J.-C.? Elle se sent défaillir en considérant les flots d'infortunés qui rendront inutiles le sang que J.-C. répand pour les sauver; elle verse des larmes amères sur des crimes qui trouveront un châtiment terrible, éter-

nel, et son cœur généreux joint aux cris de sa désolation maternelle, le cri magnanime de grâce pour les coupables.

O vous, qui êtes notre douce espérance, j'ai péché, je l'avoue ; mais jamais, vous le savez, je n'ai renié votre fils. Ma croyance en lui est si vive, que j'ai regardé avec horreur ceux qui outrageaient sa divinité. Ah ! si j'avais eu votre cœur compatissant, au lieu de les haïr j'aurais pleuré sur eux. Oubliant les amères railleries qu'ils dirigent contre ma croyance, je n'aurais plus vu que les supplices qui les attendaient, et, me souvenant qu'ils sont mes frères, j'aurais gémi sous le sac et la cendre pour implorer de Dieu le pardon des pécheurs. Oh ! qu'elle est belle, la prière qui monte au Ciel, implorant la divine miséricorde pour celui qui nous hait ! Combien elle touche le cœur de Dieu ! avec quelle bonté il s'empresse d'aller

chercher celui que l'on signale, non à ses vengeances, mais à sa miséricorde! Hélas! souvent, bien souvent, les avances du Père céleste sont repoussées par des enfans ingrats. L'impie s'endort dans son péché, et ne veut pas qu'on le réveille. Ingrat envers Dieu, cruel envers lui-même, il persiste dans le mal, meurt et apprend dans l'enfer qu'on ne se moque pas de Dieu impunément.

La résistance que quelques pécheurs opposent à la grâce, ne doit pas empêcher les justes de prier pour leurs frères égarés. Ces prières ardentes ne sont point infructueuses, et reviennent à celui qui les a faites, escortées des plus tendres bénédictions du Seigneur. On voit quelquefois une personne grandir en vertu, en sainteté, et on admire ses progrès en se demandant qui l'a conduite en si peu de temps dans le chemin de la perfection?.......

Ah ! cessez de vous étonner. Cette âme docile à la voix de son divin maître, a pardonné à ses ennemis, et prié Dieu de les bénir. Elle ne s'est vengée que par le silence et par les vœux de la plus sublime charité. Elle a fait plus encore : ses mains suppliantes se sont élevées vers le Ciel pour obtenir la grâce du remords, pour les grands coupables dont tout le monde parle avec horreur et qu'elle appelle encore ses frères tant qu'ils ont un souffle de vie. De telles actions ont des ailes ! elles montent rapidement vers le Dieu plein d'amour, et attirent des grâces infinies sur celui qui s'oubliant lui-même, prie pour les malheureux, et espère toujours la conversion du coupable.

Vous qui croyez qu'il est de votre devoir d'opposer la plus vive résistance à l'injustice et de repousser l'injure par l'injure, vous qui érigez en maxime d'honneur

l'obligation de se venger parce que, selon vous, trop de douceur et de longanimité conduiraient l'agresseur à devenir le tyran de celui qui lui cède, venez et voyez : considérez Jésus et Marie pardonnant à tous, et sans restriction. Ah! pardonnons aussi, et laissons à Dieu le soin de nous sauver des pièges du méchant ; il saura bien briser de son souffle la verge de fer dont on voulait nous frapper. Etudions sans cesse Jésus-Christ, n'opposant que douceur à la haine ; à l'outrage que la patience, à la calomnie que le silence...... Il est Dieu, dites-vous, et savait bien qu'il avait toute l'éternité pour se venger..... Ah! Jésus-Christ voulait convertir, et non se venger. Sa patience n'était ni faiblesse ni ressentiment déguisé, il pardonnait par la seule impulsion de son cœur tendre et généreux, et sa tristesse n'avait pas pour objet ses propres douleurs, mais

les maux affreux que sa justice serait obligée d'infliger à des coupables qu'il ne pouvait haïr. Adorable bonté de mon Dieu, tu confonds mon esprit, tu pénètres mon cœur ; puissé-je, par l'intercession de Marie, obtenir cet esprit, de mansuétude qui fait la gloire du fils, et le bonheur de la mère.

PRATIQUE.

En revenant sur la triste histoire de notre vie, en la voyant souillée de mille taches, nous devons sentir combien il est nécessaire que nous pardonnions aux autres, afin que Dieu nous pardonne. Et d'ailleurs, qu'avons-nous à pardonner ! des riens, surtout si nous les comparons aux ignominies et au crucifiement de Jésus-Christ. Toutefois, si l'exemple d'un Dieu nous paraît trop au-dessus de notre chétive nature, arrêtons-nous à celui que nous

donne Marie : elle est femme, elle est mère, elle est persécutée, torturée dans la personne de son fils, et cependant on la voit constamment soumise à la loi d'amour qui veut que nous aimions nos ennemis. Il est impossible, s'écrie-t-on, d'aimer ceux qui nous font du mal...... Sans doute, c'est impossible à un amour-propre facile à s'irriter, et plein de violence dans ses ressentimens, mais n'oublions pas quelle est la puissance de la prière, aidée de l'intercession de Marie. Demandons la force de pardonner et nous pardonnerons. Mais, hélas ! nous tenons à notre haine, et nous la caressons comme on caresse l'ami qui partage nos douleurs. Ah ! l'ami qui nous égare, est-il vraiment un ami ? Non : c'est un traître qui nous perd et se perd.

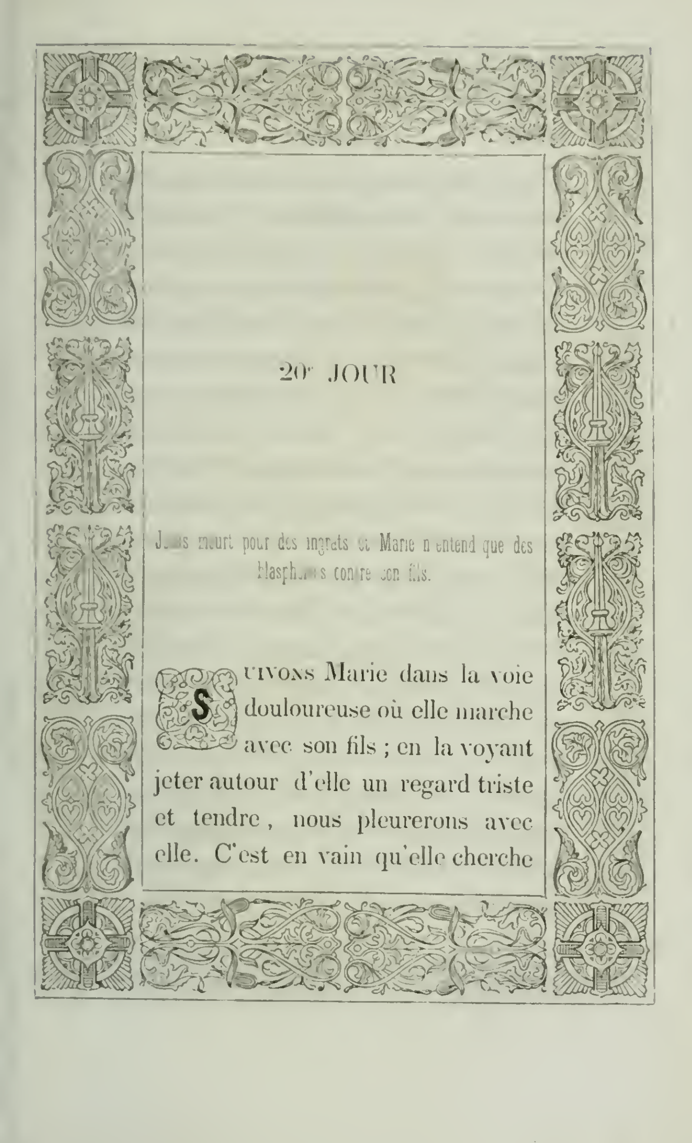
Entrons avec notre conscience dans le détail de ces mille petits torts que nous croyons qu'on a envers nous. En voyant à

quel point ils nous révoltent, la peine que nous avons à sourire à celui qui nous a blessés, souvent sans intention maligne, l'aigreur qui se mêle à nos plus simples paroles quand nous parlons à lui ou de lui, baissons la tête avec confusion et demandons-nous si, en étant si susceptibles, si vindicatifs, nous pouvons nous dire les disciples de l'homme de douleur! Mon Dieu! comment, avec tant de petitesse comprendrons-nous le noble élan qui vous porte à prier pour vos bourreaux? nous ne pouvons encore que vous admirer, et nous confondre dans notre bassesse.

*Gloire à Dieu,*

*Je vous salue, etc.*





## 20e JOUR

Jésus meurt pour des ingrats et Marie n'entend que des blasphèmes contre son fils.

SUIVONS Marie dans la voie douloureuse où elle marche avec son fils ; en la voyant jeter autour d'elle un regard triste et tendre, nous pleurerons avec elle. C'est en vain qu'elle cherche

à lire dans les yeux d'un peuple toujours avide de se repaître de spectacles sanglans, un peu de sympathie pour sa douleur : elle se demande si un cœur, un seul cœur s'attendrit sur les souffrances de Jésus, et elle ne voit partout qu'une stupide indifférence, et elle n'entend que des cris de rage et de fureur ; les disciples eux-mêmes ont fui, et se tiennent éloignés : quelques femmes cachent leurs pleurs sous le voile dont elles s'enveloppent, et n'osent mêler leurs soupirs aux gémissemens de Marie. Les murs de Jérusalem répètent avec horreur ce cri féroce : « *Crucifiez-le,* » et les collines le répètent en tremblant sur leur base. Alors la Sainte-Vierge, anéantie, s'écrie avec une inexprimable angoisse : « *Il meurt pour des ingrats.* » Quel cri déchirant ! quel retentissement il a dans l'avenir ! car cette ingratitude grandira comme un géant hideux vers la

fin des temps, et il étendra le vaste filet de l'incrédulité sur les dernières générations, et les hommes, enivrés d'orgueil, diront : » *Nous sommes des Dieux*, « et ils oublieront jusqu'au nom du Dieu véritable.

Accablée sous le poids de ses peines, Marie voulut y chercher un adoucissement, elle se plut à espérer que ce peuple n'était qu'égaré, et que plus tard il adorerait celui qu'il outrage aujourd'hui ; celui qui avait guéri tant de malades, rendu la vue aux aveugles, et arraché la mort au cercueil. Non, tout est oublié, et Marie pleure et s'étonne. L'ingratitude ne peut être comprise par un cœur généreux : l'homme qui donne avec plaisir, qui reçoit avec reconnaissance, sera toujours dupe des égoïstes. Avec quelle naïve sincérité il compte sur l'amitié de ceux qu'il a servis ! avec quelle douce sécurité il se dit : « Je me suis fait un ami..... » Son erreur se dissipe

bien vite ; car, plus vite encore, cet ami, comblé de bienfaits, devient un ingrat.

O mon Dieu, gardez mon cœur, afin que je ne le prodigue pas à ce fantôme d'amitié terrestre... Faites que je réserve, pour vous adorer, le besoin d'aimer et d'être aimé, dont vous avez allumé en moi la douce flamme. Oui, mon Sauveur, créez en moi, comme vous l'avez créé dans Marie, un cœur dont le dévoûment et la reconnaissance vous dédommágent de l'ingratitude du monde, et consolent votre mère du chagrin de vous voir oublié et méconnu.

Dieu avait créé l'homme dans son amour, il le dota dans sa munificence. Quand Adam sortit des mains de son Créateur, il était d'une merveilleuse beauté, et son âme était une pure émanation de la pureté céleste. Roi de l'univers, il n'ouvrit les yeux à la douce clarté du jour que pour

la saluer d'un éternel sourire, car le chagrin ne devait jamais répandre d'ombre sur son front noble et serein. Adam fut coupable, et aussitôt le péché infecta l'air de son haleine empestée; le Ciel se couvrit de nuages, et le tonnerre, phénomène terrible et nouveau, ébranla la terre jusque dans ses fondemens. Adam, l'auteur de tant de maux, éprouva dans son âme un trouble plus affreux que celui qui bouleversait la nature. La honte, le remords, la douleur, s'emparèrent de lui pour ne plus le quitter, et devinrent l'héritage funeste qu'il nous transmit. Notre bonheur, si cruellement perdu, était un don de Dieu; notre malheur est l'œuvre du péché. Cette vérité incontestable ne frappe pas les hommes, et, lorsqu'un coup imprévu les atteint, ils osent demander insolemment à la Providence, pourquoi elle les créa, s'ils devaient être infortunés!

Ce n'est pas vous, ô ma douce et tendre Mère, qui proférez cet horrible blasphème; lorsque la désolation inonde votre âme, vous courbez humblement la tête, et, fille d'un père coupable, vous adorez la main qui vous frappe. Cependant le péché d'Adam, qui retentit à votre oreille, ne souilla jamais votre âme; exempte du péché originel, vous joignez à ce divin privilège, la grâce touchante de l'humilité, et vous ignorez et votre grandeur et vos vertus.

Pour nous, enfans coupables d'un père criminel, comment osons-nous nous révolter contre notre sort, surtout depuis que l'agneau sans tache est venu répandre tout son sang pour nous racheter de l'enfer? Tout Dieu qu'il est, que pouvait-il faire davantage pour gagner nos cœurs et les purifier de toutes souillures? il n'a pu nous soustraire aux souffrances, suites

inévitables du péché originel ; mais il nous a dit : « La mort ne sera plus pour vous le commencement d'un jour ténébreux et sans espérance : elle sera, au contraire, l'amie compatissante qui délivrera vos âmes de la prison d'argile qui les tenait captives. Oui, c'est moi, moi, le maître de l'univers, qui suis venu réconcilier la terre avec le Ciel : c'est moi qui vous prépare un royaume éternel, si plus fidèle qu'Adam, vous repoussez avec horreur les suggestions du démon.

La mort n'est donc plus une punition, le sang de Jésus-Christ en a fait la récompense du juste. Aussi voyons-nous les saints soupirer après l'heure fortunée qui leur ouvrira les portes du Ciel, tandis que le mondain pâlit au seul souvenir de la mort, non qu'il craigne le jugement, le malheureux! il n'y pense pas; mais parce qu'il idolâtre les riens brillans de la richesse

et des grandeurs, hochets fastueux qui, comme lui, vont tomber ce soir en poussière.

Nous voulons être heureux, et, par une fatalité inconséquente, nous choisissons pour lieu de bonheur, cette vie d'un jour mêlée de tant d'orages, et nous fuyons une existence sans fin, sans limite, où la félicité la plus pure enivrera les âmes saintes

Pour nous, chrétiens, exaltons la bonté de Dieu, qui supporte tant d'ingrats, qui nous supporte nous-mêmes avec nos faiblesses et la langueur que nous apportons dans son service. Réveillons-nous de ce mortel assoupissement, examinons au jour de la lumière céleste ces joies fugitives qui nous enchantent, et tuent dans nos cœurs tout amour, tout souvenir de Dieu. Eh! que sont-elles, ces joies fallacieuses? Dites-nous, jeunes personnes, si orgueil-

leuses de votre beauté, combien dure l'éclat de cette fleur de jeunesse! ne la voyez-vous pas pâlir de moment en moment! Vos admirateurs ne commencent-ils pas à se rire de vous, en trouvant que vos ridicules prétentions survivent aux agrémens qui les avait fait naître! Et vous, hommes ambitieux, dites-nous si les honneurs et la fortune ne sont pas trop cruellement achetés par les dégoûts qui composent notre vie! Ne voyez-vous pas que vos semblables trouvent plus vite la mort que l'accomplissement de leurs insatiables désirs. Le bonheur est dans l'âme, et celle des ambitieux est une mer orageuse qui ne connaît pas de repos. Et vous, esclaves du luxe, de la volupté, dites-nous si vous êtes heureux en vous plongeant dans cette boue parfumée qui vous souille de toutes parts! Et voilà ces délices terrestres qui nous enlèvent à Dieu, à nous-mêmes; qui

nous rendent ingrats sur la terre, misérables à jamais dans l'avenir.

On nous trompe dès l'enfance, en nous peignant la vie sous des traits séducteurs. Pourquoi égarer ainsi la jeunesse en arrêtant ses pensées sur le lieu d'exil, en ne lui disant pas *ouvertement*, *souvent*, qu'elle doit s'attendre à mille traverses, et que le seul bonheur où l'homme puisse prétendre ici bas, est dans l'exercice de la vertu et de ses devoirs de chrétien. « Ce langage est trop sévère, nous répond-on, il affligerait la jeunesse...... » Eh bien ! trompez-la ; et comme les chagrins sont inévitables, elle n'aura ni force humaine, ni secours divin pour les supporter, et vous la verrez succomber sous le poids du malheur, heureux encore si ce n'est pas sous le poids de la honte et de l'infamie.

Oui, l'homme peut être heureux, même

sur la terre ; mais ce n'est qu'en fuyant les plaisirs qui le pervertissent, et en vivant uniquement pour remplir ses devoirs de chrétien, de famille et d'état.

PRATIQUE.

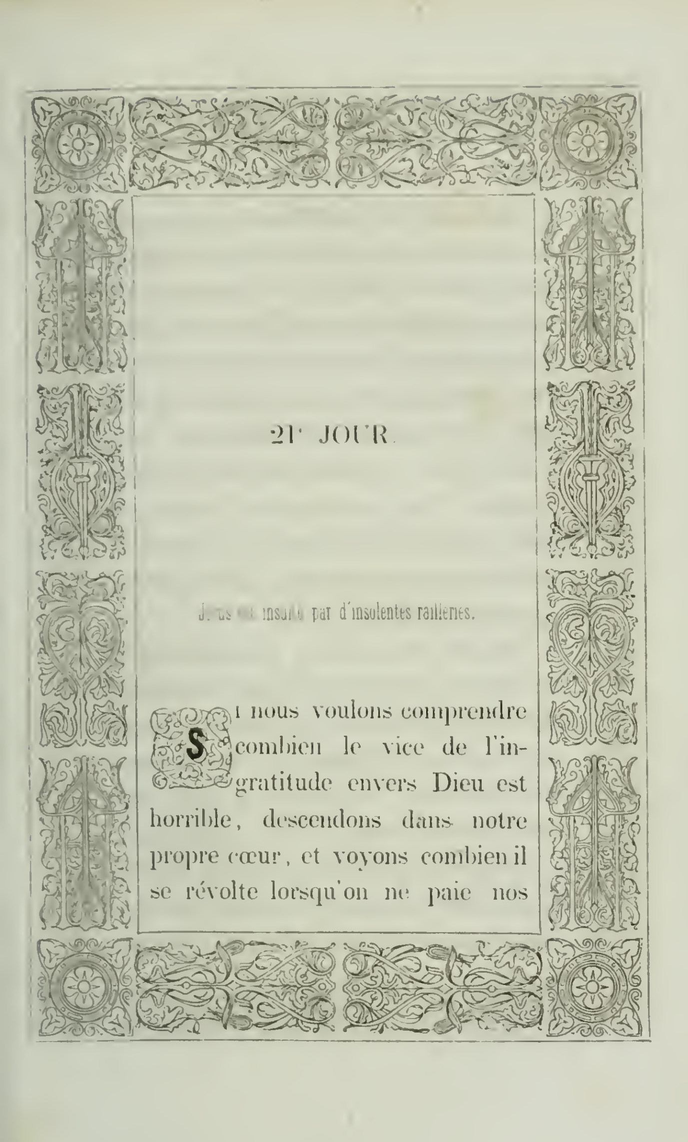
Ces grandes vérités nous sont étrangères parce qu'elles ne nous ont pas été révélées dans notre jeunesse, et que nous n'avions jamais rien lu ou du moins jamais médité sur ce qu'elles ont de sacré, et d'imposant. On prie sans attention, on assiste à la messe, on y lit des yeux d'admirables prières, sans se dire une seule fois : « Dieu est ici. » On se prosterne devant la victime adorable , et, tandis que le corps s'humilie, on roule dans sa tête les pensées les plus frivoles, peut-être, hélas ! les plus coupables...... Ah ! que nous sommes ingrats envers le père le plus tendre ! Ah ! que nous coûtons de larmes

à sa divine mère ! Voulons-nous nous sauver ! prions et *méditons.*

*Gloire à Dieu, etc.*

*Je vous salue, etc.*





## 21e JOUR.

Jésus est insulté par d'insolentes railleries.

Si nous voulons comprendre combien le vice de l'ingratitude envers Dieu est horrible, descendons dans notre propre cœur, et voyons combien il se révolte lorsqu'on ne paie nos

services que par l'indifférence ; et, cependant que sommes-nous? de faibles et chétives créatures, de pauvres instrumens des miséricordes du Seigneur. Toutefois, notre amour-propre grossissant à nos yeux le bien que nous faisons, on nous entend crier sans cesse à l'ingratitude; et, de là des ruptures éclatantes ou des inimitiés cachées. Les uns exagèrent le mérite de leurs bienfaits, les obligés trouvent mille prétextes pour le diminuer, afin d'être ingrats sans scrupule.

Pauvre humanité! te voilà dans toute ta laideur! d'un côté, l'orgueil ne fait que prêter ce qu'il donne, de l'autre, l'ingratitude secoue l'obligation de la reconnaissance. C'est un sentiment trop grand pour tenir dans son âme chétive et rétrécie.

Tels furent les Juifs à l'égard du Sauveur ; tels ils avaient été sous l'ancienne loi, lorsque Dieu les guidait dans la terre

étrangère. Ces ingrats étaient comme importunés des innombrables bienfaits du Seigneur ; et, las d'être conduits par un maître aussi fécond en merveilles que riche en miséricorde, ils demandèrent un roi pour les gouverner. Bientôt ils sentirent combien il est différent de vivre sous l'empire de la Divinité, ou sous celui de l'homme.

Israël n'est point changé : le Messie qu'il attend, que les prophètes ont si clairement annoncé, et qui, comme un soleil radieux, s'est levé en Orient pour éclairer le monde par sa lumière, et l'étonner par les merveilles qui signalèrent son apparition, ce Messie fut méconnu par son peuple. Les Juifs ne voulurent pas reconnaître dans le pauvre enfant de la crêche, le Roi des Rois, le Seigneur du Ciel et de la terre. Ils ne comprirent pas que l'immense se faisait petit pour con-

fondre notre orgueil, qu'il se faisait homme pour devenir notre frère, enfin qu'il se faisait pauvre pour consoler et honorer l'indigence. Ce fut donc en vain pour la nation déicide, que le Christ vint naître dans son sein. Ce fut en vain qu'il marqua chacun de ses pas par un miracle ou un bienfait : *Il a vécu parmi nous, et les siens ne l'ont pas reçu*, et il n'a vengé son injure, qu'en répandant jusqu'à la dernière goutte de son sang, pour des enfans dénaturés.

Imitant son fils dans sa divine indulgence, Marie aime encore son peuple, quoiqu'il ne soit plus le peuple chéri de Dieu ; un épouvantable déicide vient de le marquer à jamais du sceau réprobateur. Cependant, au milieu de cette nation perverse, quelques amis fidèles, quelques disciples dévoués, viennent consoler Marie ; ils admirent en elle la charité ardente

qui l'empêche de maudire des coupables, ne sait pas haïr, et l'empêche de fuir des lieux où son fils a fait tant de prodiges, où sa mort a été le prix de tant de bienfaits. Elle reste donc dans cette terre maudite, que le fer d'un vainqueur va bientôt ravager; et qui, plus tard, sera appelée la Terre sainte et sacrée; c'est là que les chrétiens iront en foule, arroser de leurs larmes le sépulcre du Sauveur, et le défendre au prix de tout leur sang.

Hélas! ce temps de la réparation est bien loin de Marie! elle vit aux jours d'angoisses, et entend les fouets sanglans qui déchirent l'adorable victime. Elle voit son fils bien-aimé, cloué sur une croix, et chaque coup de marteau pénètre profondément dans son cœur ulcéré. Enfin, et pour comble d'horreur, elle entend les sacrilèges railleries que des monstres vomissent contre celui dont la puissance pourrait pul-

vériser ses blasphémateurs, si sa miséricorde n'enchaînait sa justice. Les insensés! ils disaient à Jésus de descendre de la croix..... Il le pouvait sans doute : car la mort est en sa puissance; mais c'est lui qui ordonne à la mort de le frapper : elle n'obéit qu'en frémissant, et sa main, toujours si sûre, hésite en tranchant les jours de son maître.

Quelle âme chrétienne n'est pas révoltée, en pensant aux sacrilèges railleries des Juifs contre Jésus? et cependant, combien de chrétiens renouvellent ce crime des déicides! L'amour qu'ils se portent est le principe de leur dédain pour Dieu, et fiers de leur prétendue supériorité, ils jugent, ils travestissent l'Évangile, n'en prenant que ce qui leur plaît, rejetant ce qui les gêne, en supposant que les *prêtres ont imaginé* ce qui toutefois est bien véritablement de précepte divin. Que de fades

plaisanteries sur les saints dont les actions héroïques nous choquent, au lieu de nous inspirer de l'admiration ! Tout ce qui passe notre intelligence et se trouve trop haut placé pour notre bassesse, nous l'appelons folie ou superstition. Enfin nous poussons cette critique railleuse jusqu'à plaisanter les ministres du Seigneur; il faut, pour que l'homme du sanctuaire plaise à notre frivolité, qu'il ait les grâces du monde et se conforme au code des bienséances puériles dont notre fausse délicatesse a fait des lois.

Que les moqueurs se souviennent que l'Écriture a dit : « *Les moqueurs seront moqués.* » Oui, le Seigneur se moquera d'eux au jour de sa justice, et vengera l'humble et le pauvre des dédains du superbe. Il jugera en toute rigueur, le riche sans entrailles pour l'indigence, le savant orgueilleux de son savoir, et le corrupteur

de l'innocence. C'est alors qu'on ne vaudra que ce que l'on vaut par sa foi et par ses œuvres.

Oh! dans ce jour plein d'épouvante, combien vous regretterez, femmes mondaines, de vous être moqué de ces vierges pures et timides, qui, comme Marie fuient le monde, et rougissent sous le regard de l'admiration. Oui, vous regretterez d'avoir mis le *beau* au-dessus du *bon*. Vous étiez belles, et fières d'être belles, que serez-vous alors quand un suaire vous ensevelira? que deviendra votre âme, cette âme que vous avez négligée pour parer votre corps?... Mais, malgré vos soins et toutes les ressources d'un art corrupteur, votre beauté s'est flétrie, vos grâces se sont envolées, et vous, comme un fantôme honteux de sa propre laideur, vous avez eu le triste courage de traîner dans le monde cette *ruine humaine*, dont on détournait

les yeux avec dégoût. Alors la vérité au front auguste et sévère, vous a présenté un miroir, en vous criant : « Vanité des « vanités, tout n'est que vanité, hors ai- « mer Dieu et le servir. »

Profitons de cette grande leçon, appliquons-nous-la ; car *tous* nous avons une vanité de *choix;* les uns veulent briller par la beauté, d'autres par leur esprit, celui-ci par son luxe, celui-là par son savoir. O vanité! vanité!

Comment remonterons-nous ce torrent de l'orgueil qui nous emporte? quand cesserons-nous de nous admirer nous-mêmes, de blâmer les autres et d'oser pousser nos sacrilèges railleries jusqu'à nous moquer des choses saintes? ce sera en implorant Marie; elle fut la créature la plus parfaite et la plus humble, ou plutôt, elle ne fut parfaite que parce qu'elle fut humble, et son humilité la rendit inaccessible à l'esprit

moqueur, cachet ordinaire d'une âme sèche, et d'un esprit sans élévation.

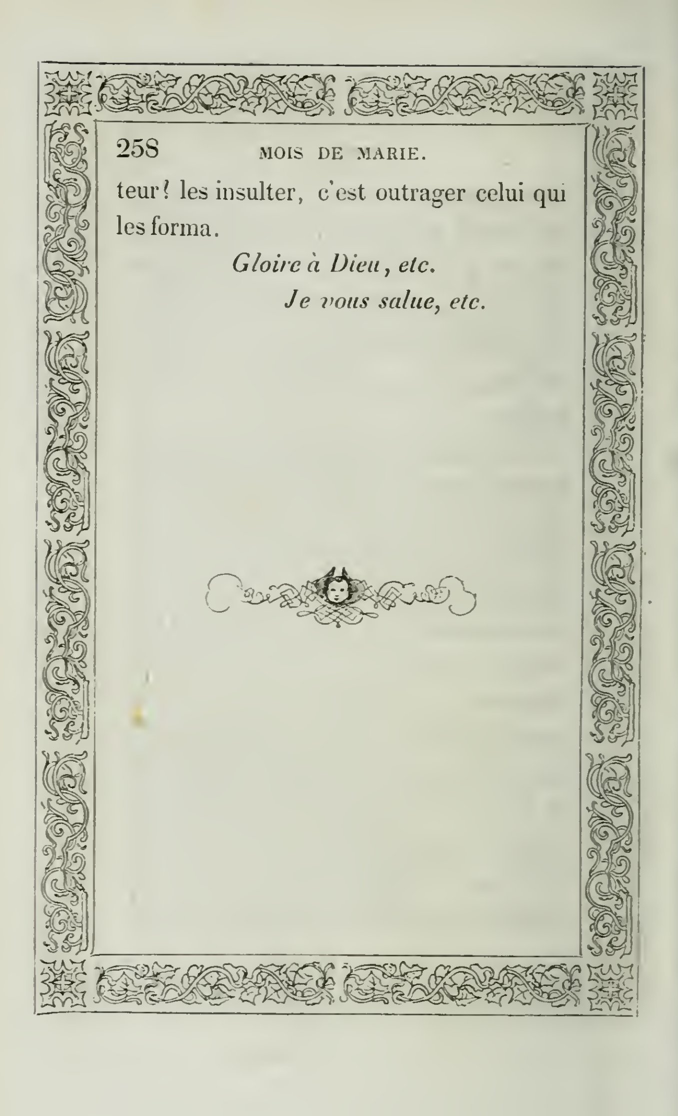
Remarquons ici que Dieu, pour confondre nos fausses idées de grandeur et de beauté, a souvent revêtu les âmes les plus sublimes, les vertus les plus hautes, de formes ordinaires et communes. Heureux l'esprit assez pénétrant pour deviner la pierre précieuse sous cette couche d'argile! Heureux surtout celui qui ne se scandalise pas du mystère de la croix, s'anéantit devant Jésus crucifié, et console Marie en pleurant sur son adorable fils.

PRATIQUE.

Une marque infaillible de la décadence des mœurs, est de voir l'esprit moqueur s'emparer d'un peuple. On veut rire de tout : rire est la grande affaire des gens qui ne veulent pas prendre la vie au sérieux, parce qu'il leur est plus commode

d'abandonner le présent aux jouissances du monde et l'avenir au hasard. Pour arriver à ce comble d'insensibilité pour son âme, il faut se moquer de tout : des hommes, des choses, de la vertu, des lois, et......... le dirai-je! de Dieu même.

Les jeunes personnes, naturellement railleuses, doivent faire de sérieuses réflexions sur un défaut qui devient aisément un vice et dont les résultats sont effrayans. Se moquant toujours des personnes et des choses de mince apparence, elles s'habituent à ne trouver bien que ce qu'on appelle *beauté*, élégance, ce qui leur fait prendre l'ombre pour la réalité. Il n'y a de beauté réelle que la vertu, et sous quelque forme qu'elle se montre à nos yeux, nous devons l'entourer de nos respects et de notre amour; d'ailleurs ces êtres que nous tournons en ridicule ne sont-ils pas l'ouvrage du créa-

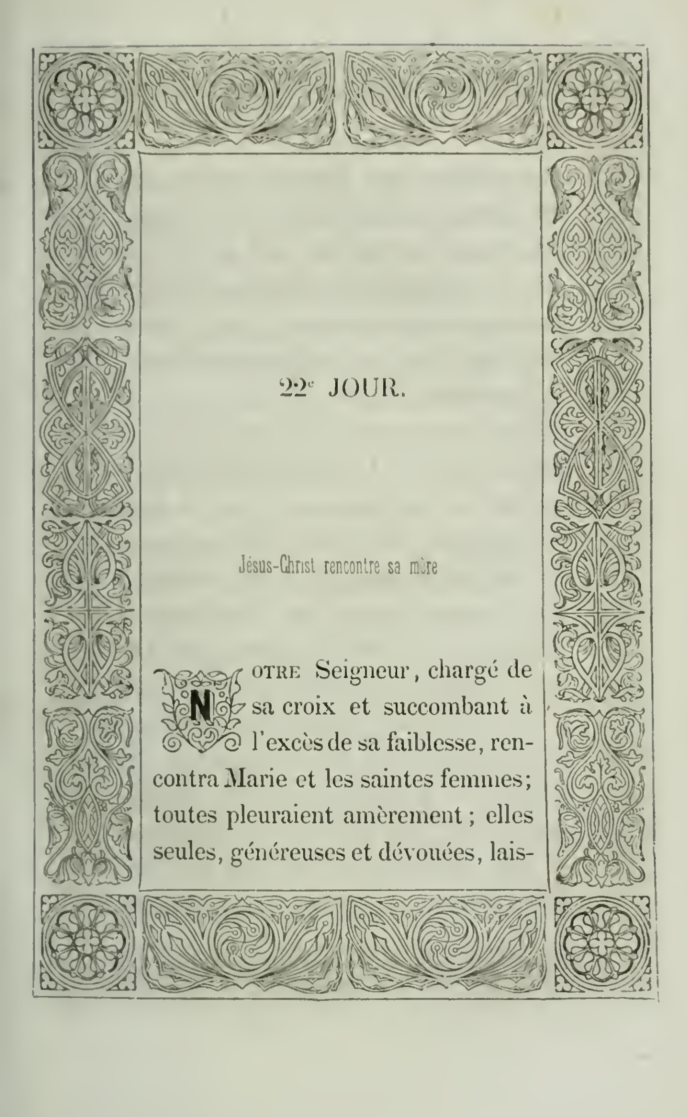




teur! les insulter, c'est outrager celui qui les forma.

*Gloire à Dieu, etc.*

*Je vous salue, etc.*



## 22^e JOUR.

Jésus-Christ rencontre sa mère

NOTRE Seigneur, chargé de sa croix et succombant à l'excès de sa faiblesse, rencontra Marie et les saintes femmes; toutes pleuraient amèrement ; elles seules, généreuses et dévouées, lais-

saient éclater leur douleur devant ceux qui pouvaient s'en irriter et les en punir. Le respect humain ne peut exister que dans des âmes lâches qui mettent l'amour-propre au-dessus du devoir, et qui redoutent bien plus une insignifiante raillerie, que la colère de Dieu.

Qu'il aime peu celui qui *craint de montrer son amour!* Lorsque le cœur est animé par un sentiment pur, par un saint enthousiasme, loin de dissimuler sa pensée, loin de fuir les dangers, il les chercherait plutôt pour montrer son dévoûment à l'objet de son affection. Aussi Marie ne veut qu'une chose : vivre et mourir pour Jésus. Sa profonde douleur n'a cependant aucun de ces éclats qui appartiennent à la faiblesse ou à la résistance. Elle ne s'oppose à rien : ni à l'excès de sa désolation, ni aux tourmens qui déchirent son fils; faible roseau en apparence, elle plie sous

le poids de sa détresse, mais sans faire entendre un murmure contre la Providence, sans demander grâce aux bourreaux, sans cesser d'être digne de son fils.

Et ce fils si tendre, que ne souffrit-il pas en pénétrant toute l'étendue de la douleur de sa mère! Voir la vertu, l'amour le plus pur en proie à de tels tourmens, double les tourmens que le Sauveur endure. Toujours dévoué, toujours sublime, Jésus oublie ses maux pour plaindre sa mère et ses compagnes; il fait plus : il a des larmes de compassion pour Jérusalem, cette ville de sang qui a demandé la mort du juste ; car il lit dans l'avenir les maux inouïs qui bientôt fondront sur la cité de David; alors, sa justice faisant place à l'amour d'un père, il s'écrie : « Filles de Jérusalem ne pleurez pas sur moi, mais sur vous-mêmes. » Cet avertissement, le dernier qu'il donne à son peuple, prouve

qu'il ne le punira qu'à regret, et que, dès ce moment, il pardonnerait tant d'injures et de souffrances, si les Juifs, désabusés, tombaient à ses pieds, et le reconnaissaient pour leur maître. Mais non : le crime a vieilli dans leurs os; *ils se sont plus dans leur infamie*, et l'impiété a bouché leurs oreilles. Terrible châtiment dont un Dieu irrité punit les outrages faits à son fils.

O pensée désolante; ô rapprochement déplorable, et cependant utile de l'endurcissement du peuple déicide, et de l'incrédulité de notre siècle! Et nous aussi nous avons tué notre libérateur dans ses temples en les profanant; dans ses ministres en les prenant en haine; dans notre esprit, en le salissant par des lectures impies; dans nos cœurs brûlés par des flammes impures; par nos paroles enfin qui distillent l'irréligion tantôt d'une manière ouverte, tantôt

avec les formes adoucies d'une hypocrite modération.

Aussi, qu'avons-nous vu depuis cinquante ans que la fausse philosophie triomphe! La France livrée à toutes les horreurs de l'anarchie, par des hommes qui, après avoir renié Dieu, en sont venus à renier la vertu et jusques au sentiment de l'humanité. Cette vérité n'est que trop prouvée par notre désastreuse révolution : elle est là, devant nous, avec ses sacrilèges effroyables, sa hache sanglante, ses noïades inhumaines, ses flots de sang et de larmes; et une voix du Ciel, grondant sur sa tête, fait entendre ces tristes paroles : « *Voyez ce que devient un peuple sans Dieu.* »

Ah! Seigneur, daignez vous souvenir que ce peuple, tout coupable, tout ingrat qu'il est, est le peuple que vous avez aimé et protégé pendant tant de siècles, et que

votre mère avait adopté comme un enfant chéri. Ne confondez pas avec ces esclaves révoltés, les vrais disciples qui vous adorent, et qui embrassent les travaux les plus pénibles pour propager votre foi en tous lieux, pour fondre, par leurs brûlantes paroles, ces cœurs d'airain qui se font gloire de leur impiété. Que tant de vertus vous désarment, que nos gémissemens montent jusqu'à vous, qu'ils se mêlent aux vœux si purs de la plus pure des vierges. Oui, filles de la nouvelle et coupable Jérusalem, pleurons des larmes de sang sur notre malheureuse patrie. Point d'aigreur contre nos frères égarés : qu'avons-nous besoin de nous mêler aux discordes civiles? Dieu nous ordonne de prier pour les pécheurs et non de les juger. Leurs crimes vous font horreur, dites-vous..... Ah! qu'ils vous fassent compassion; songez que si ces malheureux persistent dans

leur impiété ou leur indifférence, ils seront ensevelis dans l'enfer, mais que Dieu les appelle encore ses enfans jusqu'au jour terrible, où il sera forcé de les traiter en esclaves rebelles. Ah! pouvons-nous haïr ceux qui trouveraient dans le Ciel un père plein de tendresse, s'ils élevaient vers lui un regret du cœur.

Oui, pleurons sur notre pauvre France; pleurons et prions. Importunons le Ciel de nos cris douloureux, forçons-le, par nos gémissemens, de prendre pitié de nos frères qui marchent dans la voie ténébreuse où tous s'égarent. Que l'excès de leur aveuglement porte jusqu'à l'excès pour eux, notre amour et nos frayeurs. Pouvons-nous ne pas nous attendrir sur des coupables parmi lesquels nous comptons des parens, des amis, ceux dont le sort des états peut dépendre; prions pour eux, c'est prier pour nous, c'est obéir à l'exemple de Jé-

sus-Christ priant pour ses bourreaux , c'est imiter Marie. Arrêtons-nous ici pour la contempler au moment où elle vit son fils bien aimé chargé de sa croix, couvert de sang et de blessures. Elle serait morte de douleur, si la douleur faisait mourir. Hélas! on vit long-temps quoique portant dans son sein un trait empoisonné dont on ne peut guérir : combien de mères l'ont éprouvé! Marie supporte donc cet affreux, ce déchirant spectacle, et comme elle doit être en tout notre modèle, douce jusque dans l'excès de sa désolation, on ne l'entend pas crier vengeance contre les monstres qui, en torturant le fils, torturent si cruellement sa malheureuse mère. Marie éclate en sanglots, elle se sent défaillir, son cœur se brise...... mais il ne peut haïr.

PRATIQUE.

C'est surtout dans les temps malheureux où la religion, et par suite les mœurs, semblent perdus à toujours, que les fidèles doivent prier avec persévérance, et s'attacher surtout à connaître parfaitement l'Évangile de J.-C. et la doctrine des pères de l'Eglise, afin de ne pas vaciller dans la foi. Il y a, dit-on, une tendance aux idées religieuses. Des idées! qu'est-ce que cela? la religion est un fait. Elle a ses lois écrites dans l'Évangile, ses préceptes sûrs et sacrés, ses pratiques indispensables. Celui qui veut croire pour être sauvé, doit étudier cette loi immuable donnée par Dieu même, et se méfier des rêveries romantiquement religieuses qui peuvent conduire à des innovations funestes. Imitons ces hommes, jeunes encore, dont la piété tendre et profonde console le

Ciel et la terre ; voyons-les, faisant hommage au pied de la croix de leurs studieux travaux, de leur vaste science ; ils ne veulent que Jésus et Jésus crucifié, et leur humilité écrase, sans le vouloir, ces savans orgueilleux qui se perdent dans le dédale de leurs pensées. Glorieux élus du Seigneur, il semble que Dieu vous ait marqués de son sceau divin, au déclin de ce triste monde.

Ah ! seriez-vous, hélas ! les dernières fleurs qui viendront embaumer les parvis de son temple ? Vos chants seront-ils la dernière mélodie chrétienne qui viendra consoler notre terre ?

Espérons et supplions le Seigneur d'augmenter le nombre de ce troupeau fidèle, ou plutôt, demandons-lui de créer un peuple nouveau qui l'adore en esprit et en vérité.

O Marie, couvrez encore de votre pro-



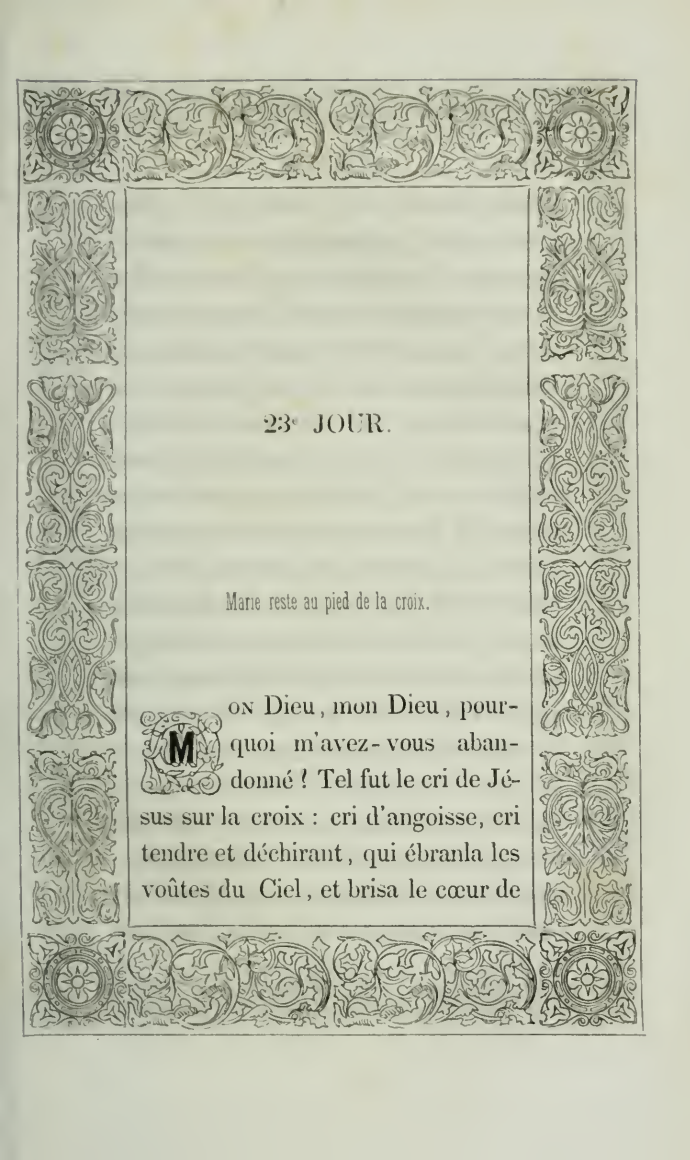
tection notre belle patrie, elle ne peut périr si vous daignez prier pour elle.

*Gloire à Dieu, etc.*

*Je vous salue, etc.*







## 23e JOUR.

Marie reste au pied de la croix.

Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ! Tel fut le cri de Jésus sur la croix : cri d'angoisse, cri tendre et déchirant, qui ébranla les voûtes du Ciel, et brisa le cœur de

Marie. Son fils chéri succombe à la douleur morale (la plus affreuse de toutes les douleurs) ; car il se sent abandonné de Dieu et des hommes. Où sont ses disciples bien aimés, qu'ont-ils fait pour le soustraire à la fureur des Juifs? Si, trop faibles, trop peu nombreux, ils n'ont pu le défendre par la force, que ne l'ont-ils suivi pour mourir avec lui, ou du moins, pour entourer son lit funèbre et adoucir ses derniers momens par mille preuves d'amour?.... Non, ils ont fui.... tous abandonnent leur maître, leur père, leur sauveur. Il est cependant deux êtres qui s'attachent aux pas de Jésus : c'est sa mère, et plus tard le disciple bien aimé ; Marie, au pied de la croix, meurt mille fois de la mort de son fils; sa douleur n'est pas de celle qui s'évapore en paroles, qui n'a que des larmes et se perd dans un évanouissement. Non : sa douleur est grande, sublime

comme son amour. Les yeux de la mère de désolation s'arrêtent sur ceux de son fils; elle sait y lire l'excès de ses souffrances; instruite par leur triste éloquence, elle pénètre jusqu'à l'âme de J.-C., et la voit abreuvée d'amertume ; oui, Jésus qui brûlait d'amour pour les hommes jusque dans les douleurs de son agonie, regardait autour de lui, et gémissait en ne voyant que des ingrats et des bourreaux. L'avenir, au moins, venait-il le consoler, en lui montrant l'univers rangé sous ses lois? hélas! la prescience de l'Homme-Dieu évoque ces déplorables jours dormant encore dans leur néant, et l'avenir se dresse devant lui et déroule à ses yeux les générations que le torrent des siècles fera passer rapidement sur la terre; grand Dieu! que vîtes-vous? votre croix triomphante, mais teinte du sang de milliers de martyrs ; puis enfin cette croix adorable, profanée, abattue

par l'impiété en délire, ou délaissée par l'indolente indifférence de notre époque. La mort du juste ne sauvera donc que le petit nombre, et des flots innombrables d'impies et de coupables se précipiteront dans l'abîme, et l'enfer étendra ses flancs pour recevoir ses victimes. Quel père peut soutenir sans désespoir la vue de son fils, tombant dans les flammes éternelles? est-il une bouche assez éloquente, des paroles assez expressives pour peindre le désespoir d'un chrétien qui se voit arraché par le démon ce qu'il a de plus cher au monde? Aussi notre Sauveur, en apercevant les enfans nés de son amour, rachetés par son sang, se jouer sur les bords du précipice et ne croire aux peines éternelles que lorsqu'elles les pressent de toutes parts; aussi, dis-je, notre Sauveur frémit et verse ses dernières larmes avec la dernière goutte de son sang: il meurt bien plus de cette

horrible douleur, que du supplice auquel ses ennemis l'ont condamné.

En voyant notre divin rédempteur abandonné des siens, renié par Saint-Pierre, qui ne sent en soi un vif ressentiment s'élever contre ses lâches disciples? Ce crime, ils l'ont expié en répandant des torrens de larmes, en donnant tout leur sang pour faire triompher la cause sainte. Mais nous, lâches chrétiens, qui désertons la cause de Dieu au premier mot railleur de l'impiété; qui n'osons reconnaître hautement le Christ pour notre souverain et notre modèle, que faisons-nous pour réparer cette longue apostasie? comment réparons-nous le tort d'une indifférence changée en habitude, érigée en système? Ah! tournons notre colère contre nous-mêmes, et envions au prince des apôtres ses remords, sa pénitence, son sublime dévoûment et sa mort héroïque

Quelle serait notre confusion si notre mémoire nous rappelait toutes les fois où nous avons renié notre Sauveur, soit en n'osant arborer devant un monde frivole la livrée de Jésus-Christ, soit en rougissant de pratiquer à la lettre ses divins préceptes, soit enfin en nous détournant avec dédain de l'indigent, ou de celui qui pleure? Oublions-nous que c'est Jésus-Christ même qui se cache sous les traits du malheur? Ce Dieu si tendre fuyait-il les malheureux, lui qui s'arrêta plein d'émotion devant la douleur de la veuve de Naïm? Lui qui vola chez Marthe et Marie, parce qu'elles étaient dans la désolation de la mort de leur frère? Lui qui, s'approchant du tombeau de cet ami si cher, se sentit frémir en lui-même, lui qui pleura?..... O larmes chères et précieuses, tombez sur mon cœur pour l'attendrir et le ressusciter à la grâce! Vous coulez sur la tombe d'un

simple mortel, et moi je ne m'attendris pas sur la croix d'un Dieu ! Eh ! pourquoi cette monstrueuse indifférence ? Ah ! c'est que je ne me suis pas nourri de la méditation de la vie de Jésus-Christ, de sa mort aussi cruelle que sublime. Aime-t-on celui auquel on ne pense pas, que l'on ne connaît qu'imparfaitement ? Et c'est dans cette coupable indolence que s'écoulent mes jours. Je sais vaguement qu'il y a un Dieu; je lui rends un hommage froid et purement extérieur. Mes yeux fascinés par le vain éclat du monde, ne s'attachent pas à percer les nuages qui entourent la divinité, pour y trouver et adorer celui qui mourut pour moi. Il n'en sera plus ainsi Seigneur; ma place sera désormais au pied de la croix ; elle m'apprendra quelle est l'indispensable nécessité des souffrances, et mon cœur, devenu vraiment chrétien, grandira sous la main du malheur. Oui,

je serai fier d'avoir été jugé digne d'être associé à vos ineffables douleurs, et de porter cette croix qui est le sceptre du monde, l'espérance du pécheur repentant, et la terreur de l'impie. Oui, je ne vous quitterai plus, croix auguste, teinte du sang d'un Dieu, resplendissante de sa gloire. Hélas ! qui marche sur ses traces, en les adorant comme Marie?..... Ce n'est pas vous, hommes cupides, qui usez vos jours et vos nuits à creuser la mine où vous espérez trouver de l'or. Ce n'est pas vous, lâches sybarites, que la mollesse retient sur vos lits somptueux, et qui ne vous arrachez au sommeil que pour voler à de nouveaux plaisirs. Enfin, ce n'est pas vous, femmes coquettes, qui oubliant vos devoirs et d'épouse et de mère, faites de votre vie un cercle d'inutilités; elle n'est point non plus la compagne de la croix, la femme au front sévère, à la parole dure

et tranchante, qui veut usurper la gloire d'être crue vertueuse, sans vaincre son orgueil et l'aigreur de son caractère.

O Dieu, qui êtes abandonné de tous, et qui ne nous abandonnez pas, daignez me donner la force de gravir jusqu'au sommet du Calvaire malgré la difficulté du chemin ; à la vue de ce lieu vénéré, de la mère de douleur, je rougirai de chercher du plaisir, des honneurs, du repos dans la vallée de larmes ; et, me prosternant sur cette terre sanctifiée par votre sang, protégée par votre mère, je vous consacrerai et mon cœur et ma vie.

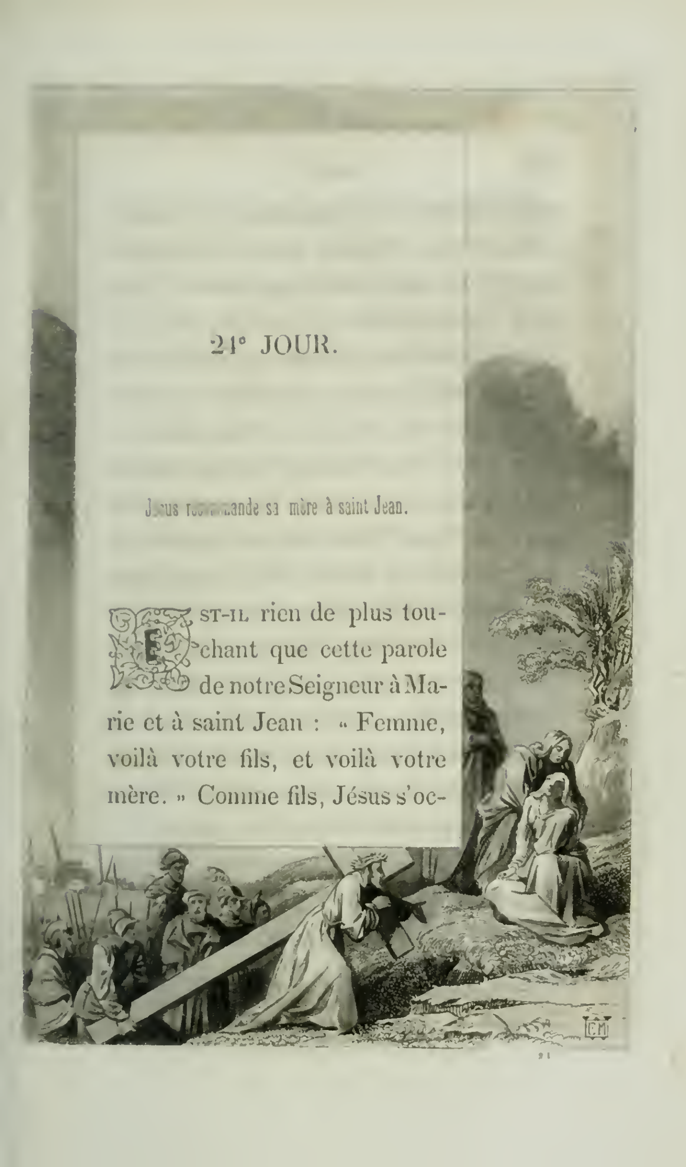
PRATIQUE.

Réfléchissons sur la nécessité de faire une sérieuse étude de la vie et de la mort de J.-C. ; donnons chaque jour quelque temps à ces saintes pensées, à de pieuses lectures, et surtout à la méditation : c'est

elle qui nous identifie avec Dieu, et nous fait trouver en lui cet ami nécessaire auquel on dit tout, dont le souvenir se mêle à tous nos sentimens. Ces communications divines et continuelles nous déprendront du goût des jouissances terrestres. Qui ne vit que par son cœur ne peut aimer ces riens brillans du plaisir, de l'ambition et des parures. Que sont les choses extérieures, les mélodies les plus ravissantes de ce monde, à celui qui a senti son âme vibrer à la voix puissante et suave de son Dieu. Vierge sainte, souffrez-moi près de vous, au pied de la croix. Daignez m'apprendre comme on aime votre divin fils, et comment on mérite d'avoir part aux mérites de son sang précieux.

*Gloire à Dieu, etc.*

*Je vous salue, etc.*



# 21e JOUR.

Jésus recommande sa mère à saint Jean.

EST-IL rien de plus touchant que cette parole de notre Seigneur à Marie et à saint Jean : « Femme, voilà votre fils, et voilà votre mère. » Comme fils, Jésus s'oc-

cupe d'assurer un consolateur à Marie; comme ami, il donne à son bien aimé disciple la plus tendre des mères : tous deux deviendront nécessaires l'un à l'autre, tous deux étaient dignes l'un de l'autre. Marie avait porté dans son sein, le Sauveur du monde, et Jean avait reposé sur le cœur de Jésus, source inépuisable d'amour, sanctuaire des mystères les plus adorables, Marie adopte pour fils le disciple chéri de Jésus : saint Jean donne le doux nom de mère à la mère de Dieu même. Ce legs précieux, tous deux l'acceptent avec attendrissement, mais en silence, car ils n'avaient plus la force de parler, seulement la mère et son fils adoptif se regardèrent, et ce regard fut une promesse d'obéir à des ordres sacrés.

Heureuse et sainte union que celle qui a Dieu pour principe! Liens indissolubles formés par la religion, rien ne peut vous

briser ! Ah ! ne cherchons pas un ami dans le tourbillon des plaisirs du monde. On y commence des liaisons pleines de chaleur et de dévoûment en apparence; mais bientôt cette chaleur née de l'imagination s'évapore en fumée, et l'on se sépare honteux de s'être aimé, pour former de nouvelles liaisons, non moins frivoles, non moins fugitives.

Admirons ici l'oubli que Jésus fait de ses propres maux pour s'occuper de ceux qui lui sont chers. Cette abnégation de lui-même, contraste d'une manière sensible avec notre égoïsme. Un chagrin nous frappe-t-il ? Nous ne voyons que nous, nous voulons que tout le monde s'associe à notre malheur, et l'univers entier serait la proie d'un fléau destructeur que nous en serions à peine émus, tant nos maux présens nous endurcissent aux maux d'autrui, tant l'égoïsme a d'empire sur notre

esprit. Si l'adversité nous rend compatissans, c'est lorsqu'elle a fui loin de nous. Tranquilles sur notre sort, les peines d'autrui font vibrer dans notre âme un son plaintif qui nous rappelle vaguement une tristesse oubliée ; ce souvenir nous dispose à l'attendrissement, et c'est encore sur nous que nous pleurons, quand nous donnons des larmes au malheureux qui nous confie ses chagrins.

Jésus-Christ nous donne un exemple tout contraire; c'est au moment où défaillant sur la croix, et lorsqu'il est dans une agonie dont nul ne peut comprendre l'horreur, que sa bouche s'ouvre, non pour se plaindre, mais pour donner à ceux qu'il aime une dernière preuve de son amour ; il semble que plus inquiet pour eux que pour lui-même, il ne mourra tranquille que lorsqu'il aura réuni deux êtres faits pour se comprendre. Jean et Marie s'en-

tr'aideront à supporter une existence qui ne sera plus embellie par la présence de Jésus. Ils parleront ensemble de celui qui est redevenu le maître et le juge de l'univers après avoir été son Sauveur et son modèle. C'est ensemble qu'ils se rappelleront qu'il était là, plein d'impatience d'entendre sonner l'heure où tout son sang coulerait pour nous soustraire à l'empire du démon. Qu'ici il leur disait de sublimes paroles; que dans telle occasion leur cœur se sentit enflammé par un seul regard du Sauveur, et tous deux ils lèveront les yeux vers le Ciel en aspirant au jour heureux qui les réunira à l'objet de leur amour. C'est ainsi que de pieux entretiens fortifient en nous le goût des choses saintes, et nous rendent en quelque sorte la présence de Dieu sensible. Ils nous dégoûtent à tel point de la terre, et de ses fausses délices, que notre cœur languit de tristesse et

d'impatience jusqu'au moment fortuné qui brisera nos chaînes, et laissera notre âme libre de s'élancer vers l'objet de tous ses désirs.

Nous ne savons pas assez combien une sainte amitié a de douceur, combien elle est utile lorsque dans son ami on trouve, non un adulateur, mais un conseiller aussi patient à supporter nos défauts, que courageux à nous les signaler. Cet ami si pieux, si tendre, nous devons le chercher par toute la terre, et lorsque nous l'aurons trouvé, le regarder comme notre plus cher trésor, comme la perle la plus précieuse. Il faut que cet ami nous soit une seconde conscience; qu'il nous avertisse de nos faiblesses, qu'il mêle ses pleurs à nos pleurs, sa tristesse à notre tristesse, et sache toutefois unir à cette sympathie qui console, les conseils qui réveillent en notre âme de nobles pensées, et le courage

chrétien. Il faut enfin qu'il nous montre la souffrance comme une expiation du passé, et comme une espérance à venir.

Les caractères lâches qui ne savent ni reprendre, ni être repris, ne peuvent contracter une liaison forte et constante. Le caprice, la flatterie, une conformité de goûts pour le plaisir unissent les hommes du siècle : aussi ne voit-on pas parmi eux d'amitié durable. ou du moins d'amitié aussi douce qu'utile pendant la vie, aussi précieuse qu'énergique au moment de la mort. Ces gens qui se disent si nécessaires l'un à l'autre n'ont plus rien à se dire quand les passions s'éteignent en eux, ou quand l'âge ralentit leur goût pour le plaisir; de coupables confidences, des projets agréables, voilà ce qui les liait. L'imagination une fois refroidie, ils s'aperçoivent qu'ils n'ont rien dans le cœur, car dans l'air méphitique du monde les sentimens

purs et délicats s'évaporent bien vite, et son atmosphère brûle jusqu'au terrain qui les avait fait éclore.

Les amis chrétiens voient plus loin que la terre : ils s'entretiennent sans cesse des biens célestes ; ils s'excitent mutuellement à les conquérir par mille vertus et mille sacrifices. Heureux de parcourir ensemble ce triste pélerinage, ils regardent avec ravissement la belle patrie qui doit les réunir pour toujours. « Que sont donc, se disent-ils, les délices de l'amour divin dans les célestes régions, si la simple amitié est si douce sur la terre? » Il n'y aura jamais de liens durables sans une parfaite confiance; or, cette confiance entière ne peut se trouver qu'entre des amis vraiment et solidement chrétiens. Eux seuls donnent par leurs principes, le gage assuré qu'un secret meurt dans leur sein, et que la foi du serment est sacrée pour eux. Les

hommes disent : *L'honneur suffit pour se taire.* Ils s'abusent : l'honneur qui n'a pas pour base la religion, vacille et tombe au moindre choc.

J.-C. a sanctifié l'amitié en aimant Lazare, et en souffrant la douce familiarité du disciple bien aimé. Chaste apôtre, votre pureté vous permit de reposer sur le sein de Jésus. C'est là que vous avez puisé cette charité ardente qui vous rendit le plus doux des hommes, et vous faisait répéter jusqu'à votre dernière heure : « Mes petits enfans, aimez Dieu, et aimez-vous les uns les autres : c'est là toute la loi. » Oui, aimons-nous les uns les autres; cherchons un ami parmi les saints et non chez les puissans de la terre. Marie et saint Jean auraient-ils goûté si délicieusement les douceurs de leur chaste tendresse s'ils eussent vécu dans le tourbillon du monde! Les joies de l'âme sont des plantes déli-

cates qui ne vivent qu'à l'ombre de la solitude. Le souffle du monde les dessèche, et elles meurent sous la main profane qui veut les cueillir pour en faire parade.

Du choix de nos amis dépend souvent notre salut. On n'est pas assez convaincu de la facilité avec laquelle on prend les goûts, les opinions de ceux qu'on aime. Comme on devient mondain avec des amis mondains ; dédaigneux avec des amis moqueurs ; hautain avec des amis entêtés des grandeurs; et, par une bizarrerie fatale et trop commune, tandis que l'on se pervertit avec les pécheurs, les pécheurs ne se convertissent pas aux bons exemples que leur donnent des amis vertueux. Ah! c'est qu'on n'a qu'à se laisser aller pour faire le mal, et qu'il faut au contraire courage et persévérance pour faire le bien.

Demandons à Dieu comme une faveur inestimable qu'il nous accorde un ami se-

lon son cœur, et si nous obtenons cette grâce, soignons cette sainte amitié avec des soins assidus, sans cela cette flamme si pure s'éteindra faute d'aliment. Supplions Marie et le disciple bien aimé de nous admettre dans leur sainte intimité ; nous nous tairons, faibles mortels que nous sommes, trop heureux de les entendre et de nous échauffer au feu du céleste amour qui les brûle.

PRATIQUE.

Lorsqu'une liaison se fonde sur l'amour de Dieu et de la vertu, elle fait voler notre âme dans la voie de la perfection, bien différente en cela de ces affections purement humaines qui nous dérobent un temps précieux, et jettent du trouble dans notre esprit en le distrayant de celui qu'on doit aimer par-dessus toutes choses. Les têtes s'exaltent ; on dépense les plus belles

heures de sa vie dans des causeries au moins inutiles, et trop souvent dangereuses; dans des correspondances sans fin, où on *invente* des sentimens exagérés pour remplir l'absence de sentimens véritables, et l'on demande à cette ombre de tendresse, une félicité que l'on fuit en négligeant Dieu pour les hommes.

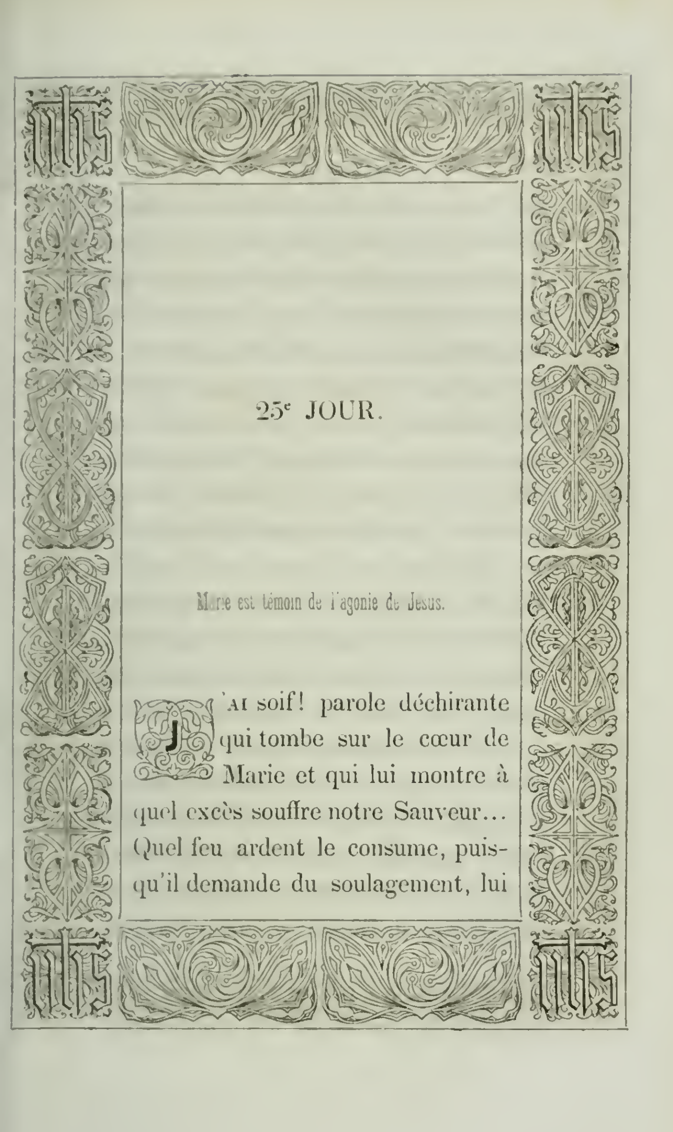
Une affection non réglée est une faute, une affection imaginaire est un ridicule; et combien ne voit-on pas de ces amitiés enthousiastes qui reposent sur une sympathie chimérique. On s'aperçoit bientôt que l'on s'est trompé, et, las l'un de l'autre, on se sépare sans même conserver les égards de la charité chrétienne, pour cet ami que l'on avait prôné partout avec emphase. D'où vient que nos âmes s'égarent dans la terre aride de l'indifférence, ou qu'elles courrent au hasard dansles brûlantes régions des sentimens passionnés? Ah!

c'est que nous n'aimons pas Dieu, et nos affections déplacées cherchent follement à se fixer sur la terre, tant Dieu a mis en nous le besoin d'aimer et d'être heureux. Hélas! que trouvons-nous sur cette terre déshéritée qui soit digne d'attacher une âme créée pour Dieu! rien, que des idoles de chair et de sang que le moindre souffle réduit en poussière; et le coup qui brise l'idole, anéantit la félicité de ses adorateurs. Fuyons les promesses fallacieuses de l'amour, de l'ambition, de la fortune. Aimons Dieu et cherchons dans l'exil un ami plein de l'amour divin, il nous associera aux saintes pensées dont il nourrit son âme, aux actions charitables, dont il embellit ses journées, et nous dégoûtant des pensées de la terre, il nous apprendra à parler le langage des anges.

*Gloire à Dieu, etc.*

*Je vous salue, etc.*





## 25e JOUR.

Marie est témoin de l'agonie de Jésus.

J'ai soif! parole déchirante qui tombe sur le cœur de Marie et qui lui montre à quel excès souffre notre Sauveur... Quel feu ardent le consume, puisqu'il demande du soulagement, lui

qui ne veut que des souffrances. Quoi! Jésus se plaint; il descend jusqu'à implorer la pitié de ses bourreaux! Mais cette soif est toute mystérieuse, et Jésus cache sous une simple parole la soif dévorante qu'il a du salut des hommes; il désire endurer une souffrance et un opprobre de plus pour nous prouver son amour; et ses lèvres brûlantes se posent une dernière fois sur le calice d'amertume pour en épuiser la lie. Alors tout étant consommé, le maître du Ciel et de la terre ordonne à son âme de sortir de son corps, et cette âme, libre et glorieuse, s'élance dans l'espace, plus prompte que l'éclair; elle pénètre dans le lieu où les générations du passé l'attendent pleines d'amour et d'impatience. Là, le vénérable Abraham entouré de sa nombreuse postérité, soupirait après la venue de celui qui devait naître de sa race. Là, David plein du feu qui le dévore, redit les

chants harmonieux et sublimes qui trouvent encore dans nos temples un écho fier de les répéter. Là, la tendre Rachel a retrouvé ses enfans bien aimés; près d'eux, et quoique dans les lieux d'une longue et triste captivité, ses cris de désespoir ont fait place à l'hymne de l'espérance. Quelles paroles pourront peindre les transports de joie de ce peuple d'ombres passant tout-à-coup des ténèbres à la lumière... Ah! mon Dieu, c'était de délivrer vos amis, vos élus, que vous aviez soif, et pour sauver les vivans et les morts, vous avez voulu vous faire un instant l'esclave de la mort.

Que cette soif de notre bonheur est grande, est généreuse dans un Dieu qui n'a nul besoin de sa créature pour jouir d'une inaltérable félicité!.... Hélas! et moi aussi j'ai soif; mais cette soif, qui me brûle, demande à s'étancher dans les eaux empoisonnées du monde. J'ai soif de plai-

sirs, de célébrité, d'honneurs. J'ai horreur du fiel et de l'absinthe, et ma table est délieusement servie; je mets ma gloire à me montrer difficile pour que l'on vante la délicatesse de mon goût. Pour donner une haute opinion de la noblesse de mon origine, je m'entoure des recherches inventées par la grandeur et la volupté. J'ai soif de richesses, non pour être généreux et charitable, mais pour m'élever au-dessus de mes semblables.

Ne comprendrons-nous jamais que Dieu s'est fait homme pour nous apprendre à être humbles et modérés dans nos désirs, austères dans nos mœurs, simples et bienveillans dans nos manières. « Mais je suis riche, dit-on, mon devoir est de protéger l'industrie et d'encourager le commerce en tenant un grand état de maison... » Ayez des palais, grands de la terre, que l'or y brille de toutes parts, mais n'attachez pas

votre cœur à ces richesses qui ne sont pas *vous*, à cette grandeur qui laisse votre âme nue et dans l'indigence, si elle n'est pas ornée de vertus dont l'éclat est saint et durable. Réglez vos dépenses selon votre naissance, votre fortune; songez toutefois qu'entre ce qui est *honorable*, *recherché* et *somptueux*, il y a une énorme différence. La raison prescrit ce qui est raisonnable; l'orgueil et la sensualité demandent ce qui est éclatant, rare et exquis.

Ce ne sont pas seulement les favoris de la fortune qui se perdent par un faste insolent, le luxe se trouve dans toutes les classes de la société avec une rivalité désolante et coupable. Il chasse des dîners de famille et d'amis cette tendre cordialité, cette gaîté franche qui devrait en faire le charme. On ne se réunit plus parce que l'on s'aime, mais pour manger et s'écraser mutuellement par la variété et l'élégance

des mets. Eh pourquoi, nous simples particuliers qui avons échappé aux dangers des grandeurs ou de l'opulence, fuyons-nous la simplicité comme une honte! Pourquoi appelons-nous une vie toute sensuelle, *élégance de mœurs?* Ne savons-nous pas que ces riens brillans parent plus souvent le vice que la vertu!

Pour nous, enfans du Christ, satisfaits de notre humble fortune, mettons notre gloire à mépriser les pompes du monde, les vains ornemens, les plaisirs recherchés de la table; aimons les choses simples; elles sont si belles, si bonnes, celles que Dieu a prodiguées sur la terre pour les besoins de l'homme, faut-il tant d'art pour les déguiser!

Les gens qui ont encore de la droiture dans l'âme parlent avec éloge des mœurs patriarcales. Si vous les trouviez belles et touchantes, pourquoi vous étudiez-vous

à en prendre le contre-pied. Les usages changent, dit-on; sans doute, et le sage les suit de loin, mais il s'arrête dès que la conscience et la morale sont mis en péril par des innovations; et qu'y a-t-il de plus immoral que ce culte rendu à l'orgueil, que cette fureur de briller qui va jusqu'à compromettre sa fortune, jusqu'à ériger le vice opulent en divinité.

Imitons la mortification de Marie. Si comme elle nous avions sans cesse présens les préceptes de l'Evangile, la vie laborieuse et pauvre de Jésus-Christ, l'éclat qui nous a charmé deviendrait importun, et, loin de chercher les moyens de l'augmenter, nous verrions ce qu'on en peut retrancher sans blesser les convenances. Prenez bien garde toutefois de ne pas mettre au rang des *convenances* les préjugés de votre amour-propre et les exigences d'un monde servile. On se fait si aisément

une fausse conscience! on s'aveugle si souvent, hélas! si volontairement!.... Ah! prenons garde de nous abuser, et surtout foulons aux pieds cette excuse banale : *Je ne fais que ce que fait tout le monde.* Eh! c'est là votre condamnation : le monde se perd en oubliant Dieu, en élevant des autels à Baal. Il rougirait de la pauvreté de Marie, des opprobres du Sauveur, et des humbles occupations de Joseph. L'apparence est tout pour lui; le pauvre doué des plus héroïques vertus n'attire pas un moment ses regards.

Et voilà pourquoi il est si difficile aux riches d'entrer dans le royaume des Cieux. Ces rois du présent dédaignent l'avenir. Qu'ils paieront cher cette erreur et cette ingratitude!

O vous! pauvres qui souffrez la faim, le froid et mille humiliations, ne renoncez pas par vos murmures au titre glorieux de

bien aimés du Seigneur, et n'enviez pas le bonheur apparent du riche. Tandis qu'un rien est pour vous une jouissance, les jouissances les plus enchanteresses trouvent l'homme opulent blasé, dégoûté de tout, et enviant, lorsqu'il est assis devant sa table somptueusement servie, l'appétit et la gaîté qui assaisonnent le pain du pauvre. Dieu est juste : aux grands de la terre les honneurs et les soucis; aux pauvres vertueux le travail et la paix du cœur.

O Marie, source de sagesse, dites-nous les joies qui enivraient votre âme lorsque vous étiez dans votre humble retraite. La vertu vous avait montré où était le vrai bonheur, et vous saviez qu'il n'existe que dans la modération des désirs, unie à la confiance la plus entière dans la divine Providence. Enfin ! Vierge bénie, présentez à nos yeux la coupe amère où notre Sauveur a voulu trouver sa dernière souffrance :

qu'il en tombe quelques gouttes sur toutes nos joies, afin que, participant sans cesse à la passion de Jésus-Christ, nous méritions de participer un jour à sa gloire!

PRATIQUE.

Le luxe s'accroît chaque jour. C'est la marque évidente que l'homme, n'attachant plus de prix à la dignité d'homme, cherche à cacher, sous un éclat étranger, la nudité de son âme. Hélas! il l'a dépouillée par son incrédulité de la noblesse que lui imprima dès sa naissance le cachet de la divinité. Pauvres insensés! ayez pitié de vous-mêmes. Soulevez le voile qui vous cache l'avenir; que verrez-vous derrière les riches décorations de vos appartemens, le luxe éblouissant de vos parures, l'élégance de vos équipages? un tombeau, un linceul, et la corruption d'une chair adorée. Et vos richesses, où sont-elles? dans

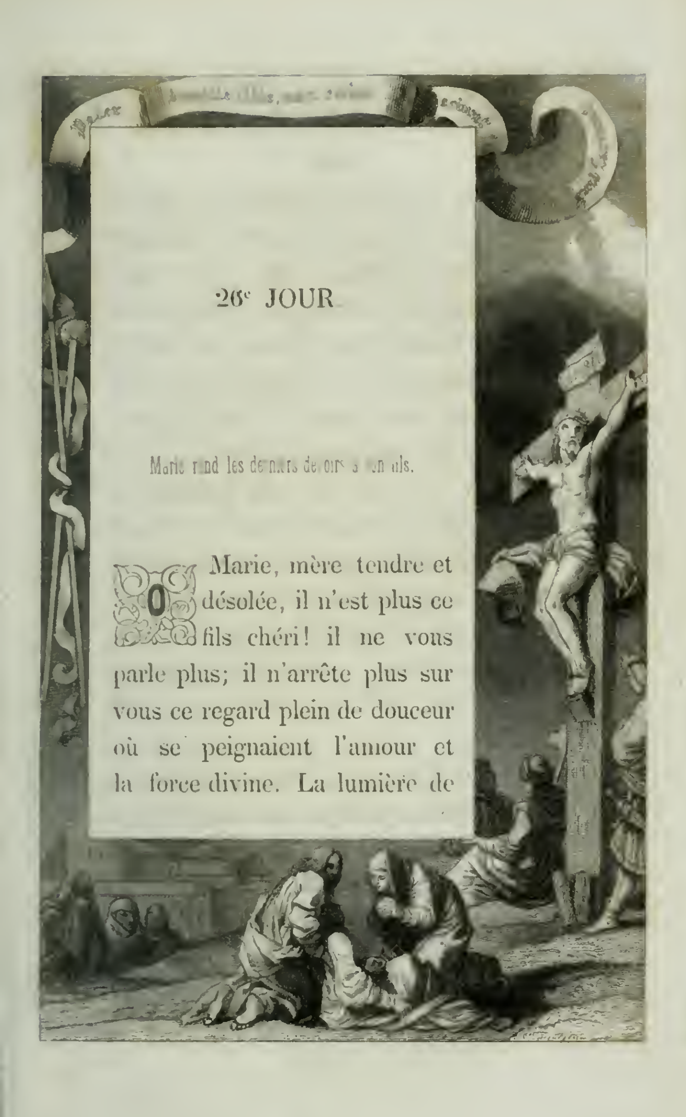
les mains d'héritiers ingrats qui ne conserveront de vous qu'un froid souvenir. O misérables richesses qu'êtes-vous, vous qui ne pouvez nous racheter ni de la destruction, ni de l'oubli!

Apprenons de cette réflexion à résister avec courage au torrent de la coutume. Qu'il y aurait de vraie grandeur à rester simple au milieu de ce débordement de toutes les vanités! Demandons à notre divine mère qu'elle nous obtienne la grâce de courir *seuls*, s'il le faut, dans la voie tracée par l'Évangile, et d'abandonner à de pauvres aveugles la route large et facile dont le terme est douleur et regret.

*Gloire à Dieu, etc.*

*Je vous salue, etc.*





## 26e JOUR

Marie rend les derniers devoirs à son fils.

O Marie, mère tendre et désolée, il n'est plus ce fils chéri! il ne vous parle plus; il n'arrête plus sur vous ce regard plein de douceur où se peignaient l'amour et la force divine. La lumière de

vos yeux vient de s'éteindre, et les ténèbres qui couvrent la terre s'étendent encore plus sombres dans votre âme. Vos forces sont défaillantes, vous n'avez plus de larmes pour pleurer sur une si grande infortune; le malheur serre votre cœur de sa main de fer, et vous succomberiez si une puissance invisible ne vous soutenait, si la foi ne vous montrait le monde régénéré par la mort de Jésus-Christ. Marie, en pénétrant les secrets des siècles à venir, voit cette même croix, objet d'opprobre aujourd'hui, parer ensuite le front des Césars. Abîmée dans ces hautes pensées, elle salue de loin la gloire de son fils; mais la nature reprend ses droits, et la Vierge héroïque redevient la mère de désolation. En contemplant l'adorable victime, elle aspire au moment où on la remettra entre ses bras, où elle lavera le sang qui souille ce corps si pur,

où elle baisera avec respect ses plaies sacrées. Devoir saint, mais terrible, quelle est la mère qui aurait la force de vous remplir! Il y a donc ici une énergie surhumaine. Oui, tout est miracle dans la mort d'un Dieu. Le moment où il paraît succomber est celui où il triomphe; la pierre qui scelle son tombeau n'a pu le retenir, et Jésus se jouant d'un si faible obstacle s'élance pour briser les liens de ce peuple de morts qui le reçoit avec des transports d'amour et de joie; tous adorent, tous admirent ce Dieu Sauveur car ils voient briller sur ce front encore ensanglanté, l'auréole de gloire qui éclairera l'univers.

Jésus est ressuscité : voilà la croyance, la conviction qui des apôtres firent autant de héros; ils bravèrent les tyrans et la mort, pour annoncer l'Évangile à l'univers. Pierre et Paul sont infatigables et sou-

rient aux chaînes qui les accablent, au supplice qui les attend. Jean, vainqueur d'une torture nouvelle, exilé à Pathmos, voit les cieux ouverts et nous redit de divines merveilles. Tous, tous rivalisent de zèle, d'intrépidité, et la terre étonnée se demande : « N'est-ce pas là ces pauvres pêcheurs que Jésus a arrachés à leurs filets? comment sont-ils devenus nos maîtres en doctrine et en éloquence! »

O vous, qui ne pouvez comprendre ce prodige, apprenez que les grandes pensées prennent leur source dans la contemplation d'un être parfait, éternel, dans le sentiment de notre immortalité : plus l'homme s'éloigne de ce noble principe, de ces hautes espérances, plus il se rapetisse; ses idées, ses projets, son langage, tout chez lui devient pauvre, mesquin, sans charme et sans puissance. Quelques teintes brillantes, quelque peu de faux or, parent les

discours de l'incrédule, donnent à ses actions un éclat éphémère ; mais pénétrez jusqu'à son âme, vous n'y trouverez qu'orgueil, petitesse, vues courtes, illusions dangereuses, en un mot, un édifice sans fondement qui croule au souffle du vent. Le malheur vient-il les atteindre? ces fiers mortels plient sous le poids du malheur comme un faible roseau, et là où une femme, une mère se tient debout et calme au pied de la croix de son fils, l'homme sans Dieu saisirait le honteux poignard du suicide et demanderait du repos au néant ; mais le néant s'évanouirait devant lui comme une ombre, tandis que la terrifiante apparition de l'éternité lui montrerait le prince des ténèbres s'élançant sur sa proie pour la dévorer.

Hélas! chaque jour nous prouve la dégénération de l'âme, fruit amer de l'irréligion. L'incrédule n'a que l'énergie du dé-

sespoir. Sans élévation dans le caractère, il nage dans le doute et le blasphème, et s'enfonce dans le crime pour élever une barrière entre lui et ce Dieu qu'il redoute à l'instant même qu'il le nie. Peut-on reconnaître dans ce malheureux l'image de la Divinité? Où trouver en lui le cachet de sa noble origine et de ses nobles destinées? L'irréligion l'a ravalé au-dessous de la brute par des habitudes avilissantes; il ne veut plus comprendre un autre ordre de choses que ce misérable monde, et, le front penché vers la terre, il n'ose lever les yeux au Ciel, de peur d'y lire son arrêt; enfin la malice de son cœur obscurcissant de plus en plus les ténèbres de son esprit, il arrive parfois à ce point effrayant de corruption où il est criminel, et n'a plus de remords.

Comparons cette créature déchue, cet homme qui fait honte à l'homme, avec Marie. L'impie s'aigrit, ou se laisse abattre

quand il est en proie au chagrin ; Marie se relève calme et sublime au milieu de son désastre. L'impie pousse des cris de rage ; Marie, maîtresse d'elle-même, force sa douleur au silence ; son front est pâle, mais un rayon d'espérance perce à travers les ombres qui le couvrent. A sa vue on sent tout ce qu'un tel malheur a d'auguste, et les genoux se plient devant cette grande infortune, qui a trouvé une âme plus grande que le coup qui la frappe.

Que je me sens petit et misérable, moi que le moindre choc ébranle et révolte, comme si je n'avais pas Dieu pour défenseur et pour soutien ! J'appelle tendresse de cœur cette faiblesse, j'en suis fier au lieu d'en être confus, et j'ai parfois accusé la piété de rendre insensible. Quel blasphème ! quelle erreur ! Le vrai chrétien est au contraire essentiellement bon et compatissant, car son Dieu lui a dit : « *Ou-*

*blie-toi pour les autres. Maîtrise ta douleur, qu'elle ne soit à charge à personne, et mets ton cœur ulcéré auprès de mon cœur plein d'amour pour les affligés.*» Ces divines paroles n'empêchent pas l'âme chrétienne d'être percée de douleur, mais elles lui montrent un consolateur là où l'impie ne voit qu'un abîme. Admirons donc la foi du fidèle, qui s'élève belle d'espérance et de résignation, sur les débris d'un cœur déchiré.

Les gens du monde ne comprennent rien à ces divines opérations, ils ne voient que les superficies. « Cette épouse, cette mère, disent-ils, supportent avec bien de l'indifférence la perte qu'elles ont faite. Pas une plainte ne leur échappe; apparemment qu'elles y sont indifférentes..... » Qu'en savez-vous? Est-ce vous qui ne respirez que le plaisir qu'elles prendront pour confidens de leur désolation? Est-ce à vous

qu'elles diront : « Pleurez et priez avec nous », vous qui n'avez à leur donner que des larmes de commande, vous qui ne savez pas prier! Leurs angoisses mortelles, leur résignation religieuse, les comprendriez-vous? Vous les trouveriez encore sans énergie dans leur douleur, parce que votre sensibilité s'est usée à voir de monstrueuses représentations théâtrales, à lire d'horribles romans, où les sentimens forcés, les passions brutales empruntent le langage de la folie furieuse, et ne sait peindre que le désespoir des damnés.

Marie savait souffrir, parce que Dieu l'avait douée d'une force divine. Elle n'ignorait pas que les enfans d'Adam sont condamnés aux larmes, à des travaux pénibles, et les fausses maximes du monde n'avaient point égaré sa jeune raison. La tendresse des parens fait le contraire, elle dissimule à la jeunesse les soucis qui l'at-

tendent, lui peignent l'avenir sous de riantes couleurs; ils se croiraient barbares s'ils en usaient autrement : ils se trompent. S'il est une chose cruelle et qui blesse à jamais, ce sont les déceptions. Or, comme on ne fait pas un pas dans la vie sans y perdre une illusion, et partant un bonheur, l'être le moins malheureux est celui qui sait le mieux qu'il n'a rien à attendre dans le pélerinage de la vie, et que si la joie nous y sourit de loin en loin, c'est comme un temps d'arrêt nécessaire au pauvre voyageur, pour qu'il reprenne courage et des forces nouvelles pour continuer sa route.

Jésus-Christ a dit positivement à ses disciples : *Prenez votre croix, et suivez-moi;* mais quelles magnifiques promesses coulent après, de ses lèvres divines, et font le contre-poids à tant de misères! *un royaume : une éternité d'amour et de bonheur.*

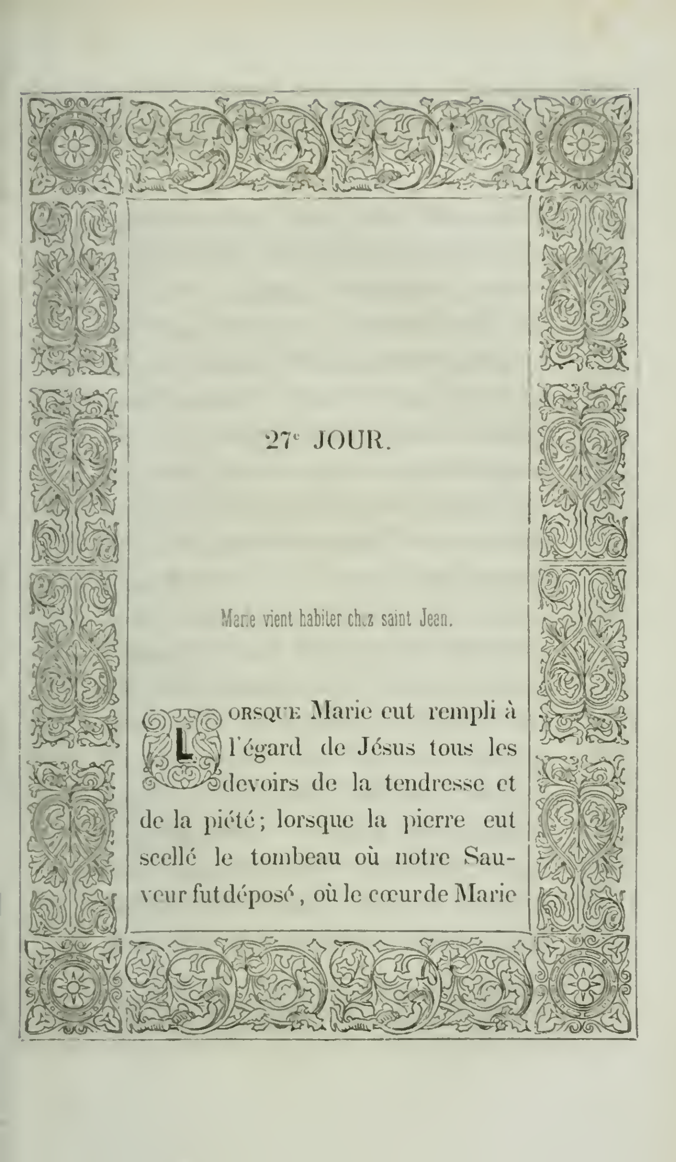
PRATIQUE.

Approchons-nous par la pensée de notre divine mère, aidons-la à rendre les derniers devoirs à Jésus. Nous le pouvons, en pénétrant notre âme de la reconnaissance et de l'adoration qui sont dues à notre Sauveur. Jetons sur ce corps sacré le baume de nos bonnes actions, de notre amour, et gardons-nous de l'entraînement des passions terrestres. Elles chasseraient de notre souvenir tout ce que Dieu a fait pour nous, tout ce que nous lui devons comme à celui qui nous créa, comme à celui qui nous a sauvés.

*Gloire à Dieu, etc.*

*Je vous salue, etc.*





## 27e JOUR.

Marie vient habiter chez saint Jean.

LORSQUE Marie eut rempli à l'égard de Jésus tous les devoirs de la tendresse et de la piété; lorsque la pierre eut scellé le tombeau où notre Sauveur fut déposé, où le cœur de Marie

fut enseveli, saint Jean, empressé d'exécuter les dernières volontés de son maître, emmène Marie dans sa maison. Oh! qui dira de quels soins, de quel amour il entoura notre divine mère? comme il lui consacra ses pensées et sa vie! Jamais il ne se lassa de ce dépôt précieux; jamais il ne témoigna le moindre ennui de vivre avec une femme âgée, dont l'existence n'était qu'une longue prière d'amour et de regret. Il l'écoutait avec respect, lui répondait avec modestie, et n'avait pas l'orgueil de se croire plus sage que celle dont l'expérience était une science qui surpasse la science qui s'acquiert dans les livres. Hélas! est-ce ainsi que nous nous conduisons pour des parens qui ont passé leur vie à nous soigner, à nous aimer, à trembler pour nous? Amoureux d'indépendance, fiers d'adopter des idées nouvelles et hardies qui ont causé tant de chutes, nous nous

croyons une grande supériorité sur les vieillards qui vont à Dieu, à l'ordre, à la paix par la voie de l'obéissance aux lois divines et humaines, et nous n'apprécions pas un mérite qui ne fait pas de bruit.

Qu'elle était douce cette intimité de Marie et de Jean! leur affection mutuelle se confondait dans un sentiment unique : l'amour de Jésus. Anges du Ciel qui écoutiez avec une sainte avidité les entretiens de ces âmes si pures, dites-nous quels étaient leurs discours enflammés en parlant du désir de rejoindre leur Sauveur; leur pieuse douleur en voyant se prolonger les jours de leur exil!.... Mais ce qu'ils se disaient ne peut se redire à de faibles mortels. Eux seuls avaient appris de merveilleux secrets, en vivant avec la source de toute science divine, de tout amour, et de toute bonté.

Si le jeune apôtre eût été engagé dans

les liens du mariage, Jésus ne lui eût pas confié sa mère ; il fallait un ami vierge à la plus pure des vierges, et que, libre de tous soins étrangers, saint Jean se fût consacré au fils pour se donner à la mère. Heureuse, mille fois heureuse la mère dont le fils se voue au service des autels ! Elle le voit vivre de la vie des anges. S'éloigne-t-il d'elle ? il ne la quitte que pour se rendre digne du beau titre qu'il porte. Il vole où le crime repentant l'appelle ; au désert de l'infidèle, pour gagner des cœurs à Jésus-Christ, ou bien dans la contrée dévastée par la peste. La mère de ce vaillant soldat de Jésus-Christ pleure sur son absence, frémit des dangers qu'il court, et cependant une joie indicible, un noble orgueil se mêlent à sa douleur. Si son fils succombe sous le fer des barbares, elle le voit paré des palmes du martyre, elle entend le chant mélodieux des anges proclamer sa

victoire ; elle pleure, la pauvre mère ! (quelle mère ne verse pas des torrens de larmes sur le tombeau de son enfant ?) elle pleure ! mais le désespoir n'ose pénétrer dans son âme. Il s'arrête plein de respect devant une si sainte affliction. Le prêtre, au contraire, revient-il sain et sauf du noble champ où il a été combattre, quelle joie enivre celle qui lui donna la vie ! quelle douce vieillesse elle passera près de celui qui n'a jamais connu d'autre amour sur la terre que l'amour filial, et qui ne trouve que dans sa mère toutes les joies qu'une âme sensible et pure peut rêver ! Le bonheur de cette mère est inexprimable, et s'augmente encore de cette pensée : « *J'aurai toute l'éternité pour chérir ce fils sans tache aux yeux de Dieu.* » Oh ! ravissante certitude pour un cœur maternel et chrétien.

L'ambition dans ce siècle ténébreux

veut de l'or, des dignités pour ses enfans; une mère chrétienne veut plus que cela : elle demande pour son fils bien aimé des vertus sur la terre, un royaume dans les Cieux. De toutes les vocations, la vocation religieuse doit être la moins forcée, je dirai même la moins *indiquée;* la voix du Ciel doit seule la prescrire. Mais aussi cette vocation ne doit pas être contredite par une aveugle tendresse. Les parens du noble enfant qui se destine à être ministre du Très-Haut diront à Dieu, s'ils comprennent bien la religion : « Mon Dieu, nous vous abandonnons ce fils si cher; rendez-nous-le dans l'éternité. »

Quel saint ministère que celui qui place le prêtre entre Dieu et l'homme pour implorer sans cesse les miséricordes du Ciel en faveur des pécheurs et des infortunés.

Cette tâche est noble, sainte, austère : car celui qui implore doit se rendre digne,

par de hautes vertus, d'être exaucé. Et cependant les hommes demandent tous les jours : « A quoi les prêtres sont-ils bons? Qu'avons-nous besoin de ce peuple paresseux qui se cache dans les monastères? » Vous voulez savoir à quoi ces saints de la solitude sont utiles? A prier pour vous, pour vous qui ne priez pas pour vous-mêmes. D'où vous viennent ces ennuis de l'âme, ces remords subits qui vous dégoûtent des plaisirs? De Dieu, qui, touché et saintement importuné par la prière de ceux qui lui sont consacrés, a daigné vous réveiller du sommeil de mort où vous étiez ensevelis. Oui, le repentir n'a pénétré dans votre âme que parce que des voix pures et désintéressées ont crié nuit et jour : « Grâce pour le coupable! »

Communion des saints, admirable chaîne qui lie le Ciel et la terre, qui peut penser à vous sans être ému! Qui n'adorera

ce Dieu plus grand encore par sa bonté que par sa puissance, qui fait des générations passées et présentes un peuple de frères qui s'aiment, s'entr'aident et prient les uns pour les autres!

Mais si la prière des saints de la terre a tant de puissance sur le cœur de Dieu, que dirons-nous donc de l'intercession de sa mère, cette créature née pure et sans tache, dont la vie fut si belle, dont la gloire domine la gloire des anges, dont la parole trouve un écho certain dans le cœur du souverain maître!

PRATIQUE.

Quelle plus tendre, quelle plus puissante protectrice pouvons-nous avoir auprès de Dieu que la sainte Vierge! Ah! pourquoi ne lui demandons-nous rien, ou lui demandons-nous si froidement les grâces du Ciel! On ne la presse avec ferveur que pour ob-

tenir son intercession pour les biens de la terre.... C'est notre salut, c'est celui de nos proches, de nos amis qu'il faut la conjurer d'obtenir. Prions Marie par les mérites de son Fils Jésus-Christ; prions son Fils par la sainte intercession de sa Mère bien aimée. Prions, prions pour le salut de la France : notre intérêt propre nous en ferait seul la loi. Quelle tranquillité peut-on espérer dans un pays que la foi abandonne, et que les plus hideuses passions se partagent! Ah! prions, prions!

*Gloire à Dieu, etc.*

*Je vous salue, etc.*







## 28e JOUR.

Mort de Marie.

UNE sainte vie mène nécessairement à une sainte mort. Aussi celle de la Vierge fut-elle douce et sublime comme l'avait été toute son existence.

Ce ne fut pas l'âge, ni les infirmités qui mirent fin à ses jours, mais le désir ardent de se réunir à son fils, à son Dieu. Pouvait-elle exister sans Jésus, celle qui avait vécu trente ans avec lui? Dieu n'avait prolongé l'existence de la mère de douleur que pour nous montrer la vertu aux prises avec un long chagrin. On se raidit quelquefois contre une infortune subite et passagère ; mais un malheur prolongé abattrait le courage le plus ferme, si la religion n'était point là pour fortifier et montrer l'avenir réparant tous les maux de l'exil. Peut-être aussi que Marie n'est restée aussi longtemps parmi les hommes que pour connaître toutes les misères dont elle serait un jour la consolatrice.

Si Marie est admirable dans sa patience, elle l'est encore plus dans son humilité. Lorsque Jésus-Christ brisa la pierre de son tombeau, et qu'il en sortit brillant et

victorieux, les gardes effrayés, le proclamèrent le Dieu du Ciel. Marie crut à la gloire de son fils, sans penser que cette gloire rejaillissait sur elle : toujours humble, elle s'unit à la voix de ceux qui célébraient tant de merveilles, sans le moindre retour d'orgueil sur elle-même, et cependant la résurrection du Christ, les miracles que les apôtres opérèrent au nom de Jésus de Nazareth, attestèrent à l'univers que Dieu s'était fait homme, et qu'il était né de la Vierge Marie. Le nom si doux de notre mère fut donc proclamé en tous lieux par ces hommes pauvres et sans lettres, qui parlèrent tout-à-coup avec cette éloquence d'en haut qui tantôt coule avec la douceur du miel, et tantôt entraîne tout avec l'impétuosité d'un torrent. A leur voix les nations s'ébranlent, croient et adorent. Fiers de leur nouvelle religion, hommes, femmes, enfans s'écrient : « Jé-

sus ayez pitié de nous : sainte Marie, priez pour nous ; reine des anges, priez pour nous. »

Ces cris d'amour que dix-huit siècles répétèrent depuis, troublaient Marie dans sa retraite : loin d'elle toute couronne terrestre, loin d'elle les honneurs qui l'importunent ; elle n'est toujours à ses yeux que l'humble fille d'Israël, et toujours elle répète : « Je suis la servante du Seigneur. »

Enfin l'heure de son triomphe a sonné, et Marie sent les approches de la mort. Ses yeux pleins d'amour regardent avec délices le Ciel où son âme va s'élancer. Combien la mort lui paraît lente à frapper ! combien elle s'étonne que nous, malheureux pélerins, nous craignions ce moment qui nous rappelle dans notre belle patrie ! Gens du monde, approchez ! et voyez combien la mort du juste est belle et sereine : Marie ne regrette pas les hon-

neurs, les plaisirs qui sont vos idoles, elle ne les a jamais enviés. Elle voit luire son dernier soleil avec calme : celui de l'éternité est plus lumineux encore; les horreurs du tombeau n'ont rien qui l'épouvantent; elle méprisait l'enveloppe d'argile qui retenait son âme captive; que lui importe qu'elle soit livrée à la corruption! Cette âme, belle de bonheur, brillante d'immortalité, va sortir de sa prison : elle en tressaille de joie. Quel prisonnier regrette son cachot? Quel esclave ne bénit pas le jour qui voit briser ces chaînes!

Saint Jean, n'écoutant que son amour filial, voudrait conserver encore sa mère adoptive; mais, grand dans sa tendresse, généreux dans son dévoûment, il s'écrie d'une voix forte, et cependant avec des yeux pleins de larmes : « Sortez! âme chrétienne; que la cité céleste soit votre demeure! » Marie sourit à Jean, c'est son

dernier adieu. *Elle paraît morte aux yeux des insensés, mais elle était en paix.* L'apôtre bien aimé croit voir les anges emporter sur leurs ailes la reine qui va régner dans le Ciel; il entend les harmonieux concerts dont les esprits bienheureux saluent l'entrée triomphante de l'humble Marie. Il l'aperçoit revêtue des grâces de la jeunesse, éclatante au milieu d'une auréole de gloire, foulant aux pieds le serpent enchaîné, et redisant dans l'extase de sa reconnaissance : « Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit est ravi de joie en Dieu, mon Sauveur. »

Cependant, et tandis que les Cieux se réjouissent, la terre éplorée regrette son plus bel ornement. Les disciples et les saintes femmes conduisent Marie à sa dernière demeure, et leurs sanglots sont l'oraison funèbre que l'écho répète en gémissant. Le sépulcre se ferme sur ses restes

chéris; et chacun, en s'en allant, se redit les vertus de la plus pure des Vierges. Bientôt ramenés au tombeau par de religieux souvenirs et de tendres regrets, les fidèles voient, avec une vive surprise, que la pierre sépulcrale est tombée d'elle-même, et que la tombe est veuve de son précieux dépôt. On n'y trouve que des fleurs, dont le parfum semble dire, en s'exhalant : « Nous croissons au lieu qui fut sanctifié par le corps de Marie. »

Qui redira la joie, l'admiration des pieux disciples? Ils tombèrent à genoux sur la terre bénie, et le cri de leur cœur s'échappa encore en ces paroles : « Sainte Marie, priez pour nous. » Marie abaissant ses regards sur la vallée de larmes lui sourit avec amour ; et les pauvres mortels tressaillirent de bonheur et d'espérance en se disant : « elle prie pour nous, elle nous aime toujours. »

PRATIQUE.

Efforçons-nous de vivre de manière à ne pas redouter la mort. Qu'elle est douce à l'homme vertueux! C'est une amie qui vient délivrer nos âmes d'un rude esclavage; c'est le commencement d'un beau jour qui n'a point de nuit; enfin, c'est le moment qui nous jette dans le sein d'un père et qui sèche toutes nos larmes. Mais, hélas! qui envisage la mort sous ses traits consolateurs? On la fuit, on la craint, parce qu'elle nous arrache à l'ombre du plaisir qui nous séduit et nous enchante; parce que, étrangers à Dieu que nous servons mal, que nous n'avons jamais aimé *en esprit et en vérité*, nous sentons que nous allons trouver un juge sévère au lieu d'un père tendre. Ah! la voix de ce divin Pasteur parla souvent et toujours en vain à notre cœur; écoutons-la enfin, car la mort

est inévitable · elle nous frappera demain ; aujourd'hui peut-être....... et nous n'y pensons pas ! Que nous sommes ingrats envers Dieu, cruels envers nous-mêmes !

On évite trop d'entretenir la jeunesse de la pensée de la mort. Cette pensée, qui n'a rien d'amer quand c'est la religion qui la présente, est la *seule* qui préviendrait le ravage des passions. Cette jeune personne est belle ; dites-lui que la tombe dérobera bientôt ses charmes à tous les yeux... le temps même préviendra la mort pour effacer ses grâces. Cet homme veut jouir de tous les plaisirs en commençant la vie ; faites-lui voir la mort dans la coupe empoisonnée, dont il veut s'enivrer. Allez, avancez, tournez la tête en arrière ; regardez devant vous, à droite, à gauche, partout la mort ! partout des tombes ! partout l'oubli ! et c'est pour ce jour d'un moment

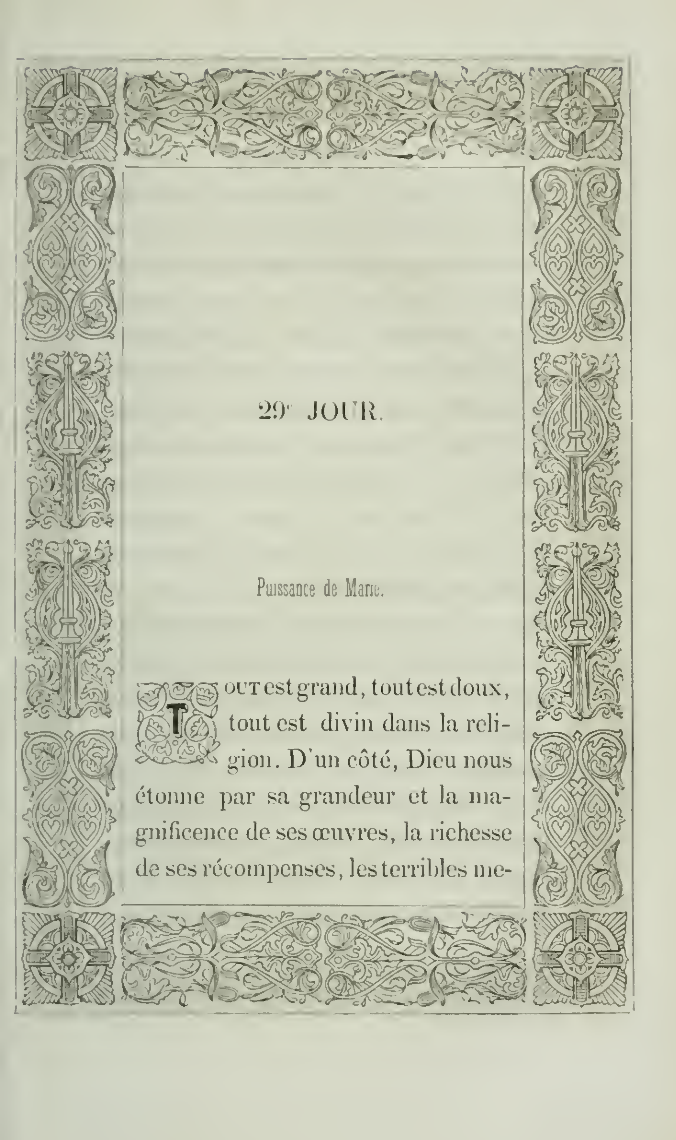



que nous perdons notre âme! Quelle déplorable folie!

*Gloire à Dieu, etc.*

*Je vous salue, etc.*





## 29e JOUR.

Puissance de Marie.

Tout est grand, tout est doux, tout est divin dans la religion. D'un côté, Dieu nous étonne par sa grandeur et la magnificence de ses œuvres, la richesse de ses récompenses, les terribles me-

naces de sa justice vengeresse. D'une autre part, nous le voyons modérer l'éclat de sa puissance et se présenter aux hommes sous les traits les plus faits pour nous inspirer de la confiance, et faire naître l'amour.

Si Dieu ne se fût jamais fait entendre qu'au milieu des foudres du mont Sinaï, les hommes eussent pu le craindre, mais l'auraient-ils toujours aimé? La crainte se serait affaiblie avec le temps, et les mauvais penchans, pour nous dominer sans obstacles, auraient crié : « *Il n'y a pas de Dieu*. » Cet épouvantable blasphème est devenu impossible depuis que Jésus-Christ a daigné se faire homme, depuis qu'il a vécu parmi les hommes, semant partout d'admirables paroles et de merveilleux prodiges. Sa naissance prédite par les prophètes fait pâlir Hérode sur son trône; pauvre et obscur en apparence, il fait trembler la synagogue. S'il tombe entre les

mains de ses ennemis, c'est parce qu'il le veut, et Judas ne le livre qu'au jour prédit par son maître. S'il expire, c'est en dictant des lois à la mort, après en avoir donné à l'univers. Ses apôtres les proclament en tous lieux, ces lois pleines de sagesse, et scellent de leur sang l'Evangile qu'ils annoncent. Partout l'Eglise s'accroît; partout elle s'affermit au milieu des supplices.

Voilà ce que le monde a vu; ce que sans démence on ne peut nier. Eh! pourquoi voudrait-on douter d'une vérité aussi consolante qu'admirable? Pourquoi craindrait-on de reconnaître pour Dieu ce Jésus plein d'amour qui se fait notre père, notre frère, notre ami? Le crime impénitent peut seul nier son existence, parce qu'il a tout à craindre de sa justice. Pour l'innocence ou le repentir, Jésus-Christ est le fanal désiré qui nous montre le port du salut.

Mais si le titre de maître du monde nous effraie encore, quoiqu'il se dise le pasteur de nos âmes, il est un être saint, compatissant, qu'il a placé entre le Ciel et la terre, afin qu'il nous servît d'interprète auprès de lui ; et cet être parfait, c'est Marie.

Oh ! que Dieu est bon de nous avoir donné pour avocate cette mère si tendre, qui fut aussi sa mère ! Si nos iniquités nous font craindre la colère du fils, conjurons l'orage en nous réfugiant dans le sein de Marie, cette asile privilégié ou la foudre ne tombe jamais. Marie est, pour le pécheur repentant, ce qu'est une mère pleine de sollicitude pour son enfant malade. Elle le porte dans ses bras, le veille nuit et jour, le presse sur son sein, le réchauffe de son haleine, et demande au médecin avec des gémissemens ineffables la vie de cet enfant bien aimé. Telle est

Marie pour le pécheur qui l'implore, et nous négligerions de la prier!... Loin de nous cette horrible ingratitude qui offenserait Dieu et blesserait le cœur le plus tendre.

Oui, Marie est notre défenseur jusqu'à notre heure dernière. Elle s'inquiète pour nous, lorsque calmes sur le bord du précipice, nous ne voyons pas le sort qui nous menace. Telle que cette mère-poule qui veut rassembler ses petits sous ses ailes, elle emploie mille moyens pour se faire entendre de nos cœurs, et nous soustraire à la mort. Le plus grand coupable, l'être flétri que toute la terre rejette avec horreur, ne lui inspire qu'une tendre compassion, et elle tâche d'obtenir de Dieu la grâce du repentir pour ce criminel. Cet homme répond-il par des pleurs au premier cri du remords, Marie le soutient, l'encourage, et ne l'abandonne pas qu'il n'ait été reçu au baiser de paix.

En pensant à la puissance de la Vierge mère, à sa tendre commisération pour tout ce qui souffre sur la terre, mon cœur s'embrase d'amour pour elle, et je renais à l'espoir du pardon. La honte qui tenait mon front penché vers la terre fait place à la confiance, j'ose enfin élever la voix et dire encore : « Notre père qui êtes dans les Cieux, pardonnez-nous nos offenses. » Oui, j'implore Marie avec la conviction qu'elle accueillera ma prière, et que, plus prompte que l'éclair, elle portera mes vœux aux pieds de l'Éternel. Protectrice ardente et dévouée, elle n'abandonnera pas ma cause.... Mais déjà n'ai-je pas senti la douce influence de son intercession? D'où viennent les larmes qui coulent de mes yeux? d'où naît cet amour subit, qui élève ma pensée jusqu'à l'Éternel?.... D'où vient que mes terreurs s'adoucissent, et que les aspérités de la route du salut s'aplanissent devant moi?

Ah! c'est que Marie me protège, que sa main me conduit invisiblement; mon cœur l'entend, si mes yeux ne peuvent la voir. A sa voix, les maux qui me torturaient perdent de leur intensité. Ou, si Dieu, dans sa sagesse, me laisse en proie au chagrin, aux souffrances, il me fait envisager ces épreuves avec calme, j'ai presque dit avec joie.

C'est Marie, sans doute, qui priait pour les martyrs, tandis que ces héros de la foi regardaient en souriant les instrumens de leur supplice. Dans ces ongles de fer, ces chevalets ensanglantés, ces brasiers enflammés, ils voyaient le gage de leur triomphe.

Nous, chrétiens, qui n'avons plus à craindre les persécutions, mais qui souffrons ce martyre de déchiremens de cœur, de souffrances accablantes, de soucis dévorans, répétons-nous sans cesse : « Ma-

rie, que j'aime, que je prie, qui m'aime et qui me plaint, saura désarmer son Fils en ma faveur. Espérons, et quand mes fautes seront suffisamment expiés, elle m'obtiendra bonheur et repos. »

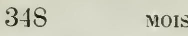
Si, dans nos préoccupations humaines, dans les affaires qui font de notre vie un long tourment, nous avions auprès d'un roi juste et clément un protecteur puissant, nous commencerions à espérer ; et si ce protecteur nous offrait la garantie qu'il travaille pour nous avec une activité, une persévérance qui ne se dément jamais, nous ne douterions plus du succès de nos entreprises. Eh bien ! ce protecteur puissant et zélé, c'est Marie ; cet ami que rien ne rebute, qui triomphe de tous les obstacles, c'est Marie, toujours Marie.

Tombons donc aux pieds de celle que Dieu a faite si grande dans le Ciel. Méritons sa protection par notre repentir, nos vertus,

notre confiance sans bornes dans ses bontés. Ne craignons pas de l'importuner par nos prières : nous secourir est sa joie ; nous sauver par ses prières est sa gloire. Dieu est touché de l'amour que nous avons pour sa mère, parce que cet amour a pour principe l'amour que nous avons pour lui : il se plaît à exaucer ses vœux, et ordonne aux pécheurs d'arriver jusqu'à son trône, en sollicitant la protection de la reine des anges.

PRATIQUE.

Convaincus comme nous devons l'être de la puissance infinie de la sainte Vierge sur le cœur de son fils, comment allons-nous si peu et si froidement à elle? Ouvrons notre âme à cette mère qui nous appelle ; sachons bien que plus elle gagne de cœurs à Jésus, plus sa gloire et son bonheur s'augmentent. Parlons-lui donc des vertus

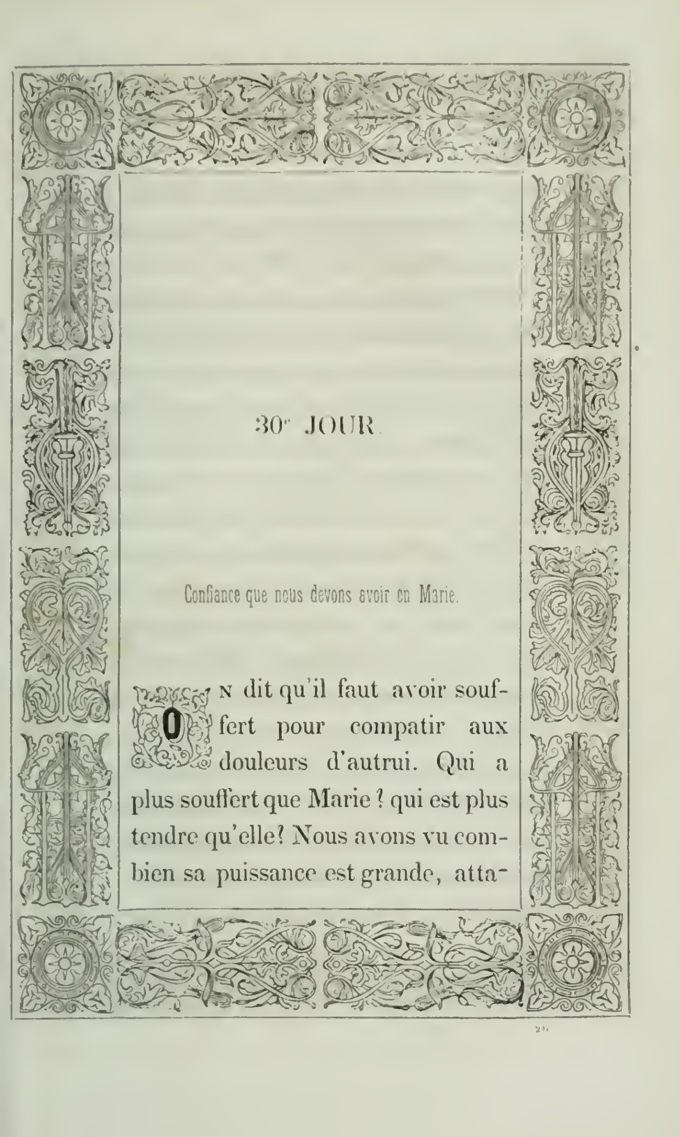



qui nous manquent ; peignons-lui nos misères ; montrons-lui les plaies de notre âme, et notre cause, en passant par sa bouche, sera gagnée dans le cœur de Dieu.

*Gloire à Dieu, etc.*

*Je vous salue, etc.*





## 30e JOUR.

Confiance que nous devons avoir en Marie.

On dit qu'il faut avoir souffert pour compatir aux douleurs d'autrui. Qui a plus souffert que Marie ? qui est plus tendre qu'elle? Nous avons vu combien sa puissance est grande, atta-

chons-nous aujourd'hui à concevoir jusqu'à quel point nous pouvons porter notre confiance en elle.

Elle n'espère qu'en la puissante protection de Marie, cette pauvre mère dont le fils vient d'entrer dans le monde. Il y débute par quelques écarts qui peuvent faire tout craindre pour l'avenir. Sa mère le lui dit, lui donne les plus tendres conseils; mais lui se révolte contre cette affection si pure, contre cette prévoyance si douloureuse, et lui demande avec une sorte de colère, pourquoi elle doute de son honneur, de sa sagesse, et ajoute : « Ma conduite ne vous paraît répréhensible que parce que vous ne connaissez pas le monde : je ne fais que ce que fait le grand nombre... Eh! malheureux! s'écrie la mère au désespoir, c'est parce que tu marches avec le grand nombre que tu vas à l'abîme. » L'insensé se rit des craintes de sa mère, et

s'avance avec une aveugle confiance dans un chemin plein d'écueils. Tout est perdu pour lui : l'honneur en ce monde, et le salut en l'autre. Sa mère ne sait plus que faire pour sauver l'objet de tant de larmes et de si cruelles angoisses... Elle le voit perdu, perdu pour toujours... Mais Marie, cette consolatrice de tous les malheureux lui apparaît comme une douce vision qui se place entre elle et le désespoir, et la triste mère tombe à ses pieds en lui criant : « O Marie! secours des chrétiens, sauvez mon fils, priez pour lui. »

Elle a prié, la pauvre mère, et l'espérance revient dans ce cœur déchiré qui ne connaissait plus d'espérance. Marie a tressailli en voyant tant de douleurs, elle qui sait si bien ce qu'ont d'affreux les angoisses maternelles; et prenant ce pécheur au nombre de ses enfans, elle le présente à son divin fils en lui disant : « Sauvez-le :

car il a sa mère. » Ce mot si simple va droit au cœur de Dieu, et Dieu alors jetant un regard de compassion sur ce jeune pécheur, lui envoie la première des grâces : le repentir. Il sera sauvé cet infortuné, s'il ne ferme pas les yeux à la lumière qui vient éclairer ses ténèbres ; il sera sauvé, s'il n'étouffe pas la voix du remords et s'il se jette avec confiance dans les bras que la religion lui tend avec une si touchante tendresse. Ah ! sachons-le bien, ce n'est pas Dieu qui fait défaut à l'innocence tombée, c'est l'homme qui refuse brutalement les soins de la Providence. Sans doute le secours de Marie est plein de puissance ; mais que peut-il contre l'endurcissement d'un cœur coupable ?

Voyons encore cette mère si tendre implorée par un père de famille. Celui-ci, pauvre, usant sa vie dans des travaux pénibles pour élever sa famille, ne peut

suffire à lui procurer le pain nécessaire. En voyant sa femme pâle de douleur, en entendant ses enfans pousser ce cri lamentable, *j'ai faim*, la tête du malheureux est prête à s'égarer; il regarde avec un sombre désespoir sa chambre nue, sans meubles et n'offrant plus à ses regards qu'un peu de paille où reposent ses enfans amaigris et presque expirans : voilà tout ce qui reste à cet infortuné..... Cependant un trésor, une espérance est là, et quoi? une mauvaise image de la mère des malheureux, c'est le seul ornement de ce mur dépouillé. Marie tient son fils entre ses bras, elle semble le montrer à la famille éplorée en lui disant : « Et lui aussi fut pauvre, et lui aussi avait froid et faim, et c'est pour cela que les pauvres sont ses enfans bien aimés; et ceux qui le servent fidèlement, qui espèrent en lui contre toute espérance, ceux-là sont secourus par mon

fils. Priez, espérez. » Et la famille tombant à genoux demande grâce pour ses péchés, et promet conversion et vertu pour l'avenir. Elle priait encore lorsque tout-à-coup on frappe à sa porte.... C'est de l'ouvrage, c'est quelque argent anciennement dû qu'on apporte, enfin c'est la vie que la Providence rend à ce pauvre père, et des cris de reconnaissance éclatent dans cette maison où l'on n'entendait plus que les cris du besoin et du désespoir.

Si vous avez connu le monde, vous y avez vu sûrement une jeune fille pleine d'innocence et de piété unie à un hypocrite habile qui a dérobé à tous les yeux les vices les plus honteux, l'irréligion la plus déplorable. La jeune femme aime ce mari si peu fait pour elle; mais que devient-elle lorsqu'elle découvre à la longue la terrible vérité et que chaque jour l'initie dans les secrets formidables d'une con-

science bourrelée! l'homme qu'elle aime est un réprouvé, le père de ses enfans est capable de pervertir leur innocence ;... tout est perdu, tout est horreur autour d'elle. La jeune mère a entendu parler de la médaille miraculeuse, elle s'en empare comme de son unique ressource, et place en secret le saint talisman dans les vêtemens de son époux... Peu après ce pécheur tombe malade, il va mourir, l'arrêt est sorti de la bouche des médecins ; le malade souffre d'horribles douleurs et ce cri lui échappe : « Mon Dieu, ayez pitié de moi. » Oui, il aura pitié de toi, lui dit sa femme avec une voix d'ange : oui, il te sauvera si tu te réconcilies avec lui, si tu invoques le saint nom de Marie. — J'y consens, dit le malade amène un prêtre... » Le prêtre vole près du pécheur, il le confesse, il le ranime, il lui fait verser des larmes de sang sur ses iniquités, et des larmes d'espérance et

d'amour sur les miséricordes de Dieu; enfin il l'absout. Le malade ravi reçoit son Sauveur, et après cette imposante cérémonie il fait cette prière : « Grand Dieu, retirez-moi de ce monde où je vous ai si cruellement offensé; de ce monde plein de vices qui me font horreur à présent que votre bonté me fait entrevoir les délices d'une vie toute pure, toute céleste. Hélas! penserai-je toujours ainsi si vous me rendez l'existence? mes sens, dont je fus si long-temps l'esclave, ne reprendront-ils pas sur moi leur empire? Mon Dieu, ayez pitié de ma faiblesse, et prenez-moi au jour de ma pénitence et de mon pardon! » En disant ces mots le pécheur converti retomba épuisé sur sa couche, pressa le crucifix sur son sein, et mourut en paix.

Heureuse mort, heureux retour! ouvrage de l'intercession de Marie.

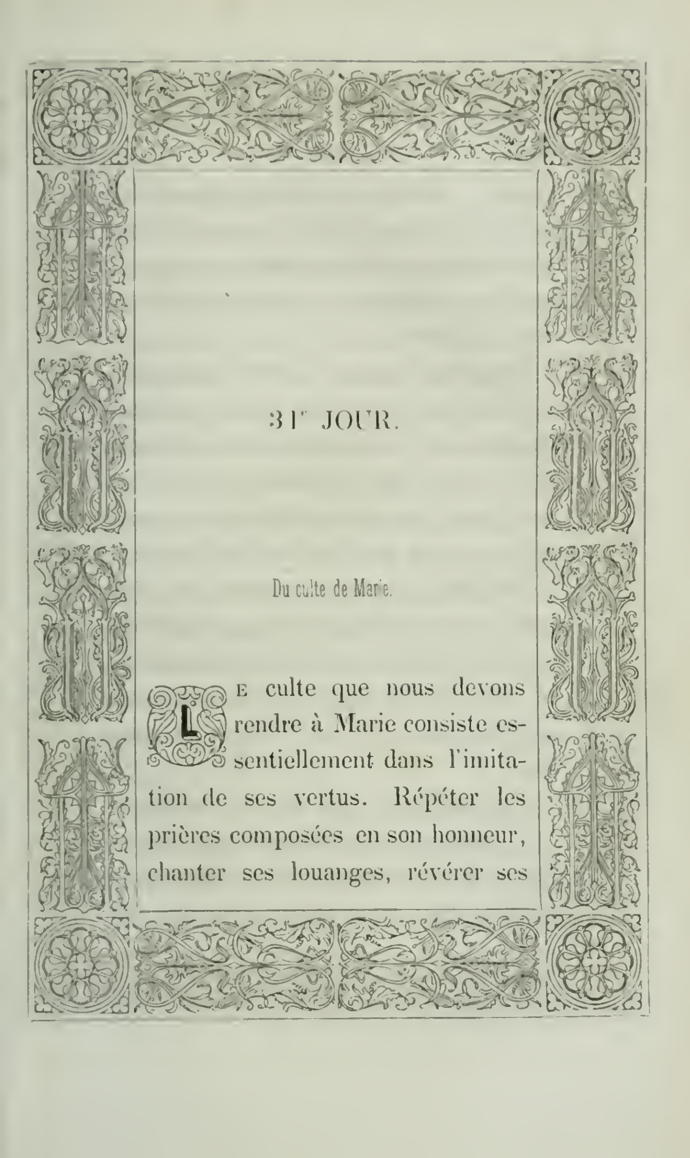
PRATIQUE.

Consacrons à Dieu notre famille, et demandons à Marie qu'elle la lui offre chaque jour, en intercédant en sa faveur. Heureux, mille fois heureux, si elle nous obtient les grâces sans lesquelles l'homme se perd ici-bas. Tremblons d'abuser de ces grâces, dons inappréciables, dons trop souvent méconnus. Appliquons-nous enfin à répondre aux merveilleuses bontés d'une Providence maternelle. Que de fois elle a frappé à la porte de notre cœur; que de fois elle l'a trouvé fermé; rappelons-la par des cris de repentir et d'amour : elle ne sera pas inexorable pour des enfans qui l'implorent, celle qui court après ceux qui l'oublient.

*Gloire à Dieu, etc.*

*Je vous salue, etc.*





## 31e JOUR.

### Du culte de Marie.

Le culte que nous devons rendre à Marie consiste essentiellement dans l'imitation de ses vertus. Répéter les prières composées en son honneur, chanter ses louanges, révérer ses

images, arborer sa blanche bannière, sont toutes choses louables; mais ce n'est là toutefois que la partie la moins importante des hommages qu'elle a droit d'attendre de nous.

La preuve la plus évidente de l'amour et du respect que nous avons pour une personne, est l'application que nous mettons à nous rendre semblable à elle : on peut même dire qu'on le fait sans s'y *appliquer :* cette imitation est l'effet naturel de l'influence qu'exerce sur nous un objet aimé. De cette influence douce et forte tout à-la-fois, résulte une sympathie d'opinions, de goûts et d'habitudes à laquelle nous nous laissons aller sans projet et sans effort.

Aimons Marie, nous serons semblables à elle, autant que la faiblesse de notre nature peut le permettre. Sa douceur nous touche, nous deviendrons doux comme

elle. Sa pureté nous ravit, nous haïrons l'immodestie qui nous placerait si loin de ses chastes regards. Sa charité nous enflamme, nous adorerons le Dieu qu'elle adore. Les pauvres lui sont chers, nous soulagerons leur indigence pour consoler Marie qui souffre de leurs souffrances. Elle se plaisait parmi les petits; nous rougirons d'avoir voulu nous élever par des liaisons toutes de vanité, et non de tendresse, et nous nous empresserons de faire alliance avec la vertu, fût-elle cachée sous le chaume. Dévoués au culte de l'humble Vierge, nous fuirons le riche plein d'orgueil, le mondain voluptueux, de peur que leur souffle empesté n'allume dans notre âme le feu qui brûle la leur.

Arrêtons-nous un moment ici, et qu'on nous permette de revenir encore sur le danger des liaisons contractées sans discernement. Une liaison, je ne dis pas cri-

minelle, mais simplement frivole peut nous perdre; de même qu'un meuble s'empreint de l'odeur des parfums qu'il renferme, au point de la conserver toujours; de même la personne qui s'identifie avec un amateur des folies du monde, se nourrit de maximes erronées du monde, et déjà la vertu a déserté son âme qu'elle se croit encore sous son empire. Cette illusion cédera au plus léger retour sur soi-même. Et en effet, si l'on se demandait : «Pourquoi ne suis-je occupé que de fêtes et plaisirs? Pourquoi les soins de la parure dévorent-ils tant d'heures de ma journée? Pourquoi des projets de conquêtes, d'ambition et des rêveries romanesques ont-elles usurpé la place des pensées pieuses et solides? Quels sont les sujets ordinaires de mes conversations? la médisance, le spectacle, la musique, les romans, toutes choses enfin dont le parfum enivrant pénètre jusque dans mes

os, et me cause des vertiges qui, chaque jour, affaiblissent de plus en plus ma raison. Hélas! que sont devenues ces impressions vertueuses que m'avaient léguées les exemples et les leçons de mes parens! je ne les vois plus que dans un vague lointain, et j'ai perdu jusqu'au remords de leur être infidèle. »

Loin de tenir ce langage, on voit ces gens que le torrent de la coutume entraîne, dire : « Nous étions trop rigides : le monde nous a appris qu'il ne faut pas se singulariser, et puisque Dieu ne nous a pas donné de vocation pour la vie du cloître, vivons comme le monde, puisque nous sommes du monde. »

Qu'il est faux et triste ce raisonnement, et que les conséquences en sont funestes! Nos vertus, notre honneur, notre conduite vont donc dépendre du cercle dans lequel les circonstances nous jettent! Le monde

se divise et subdivise en mille classes, où l'on se permet dans celle-ci, ce que l'on défend dans celle-là. Supposons que notre malheureux sort nous place au milieu de ces êtres sans principes religieux, qui n'ont de l'honneur que ce qu'il faut pour cacher de honteux déréglemens, descendrons-nous jusqu'à suivre leurs odieux exemples? Non, sans doute, et nous sentirons qu'il est un point où l'on doit résister à ce qu'on appelle l'esprit du monde. Il y a donc bien de l'absurdité dans cette phrase banale : « Il faut vivre avec ses semblables, et comme ses semblables, Dieu ne nous défend pas de nous amuser. » Sans doute Dieu permet des délassemens innocens, mais si la religion n'est pas notre guide, qui osera poser la limite entre ce qui est permis ou défendu, dangereux ou sans périls? Cette distinction, est-ce vous qui la ferez, vous qui ne con-

naissez pas les règles de la vie chrétienne; qui n'avez jamais ouvert les livres sacrés qui les enseignent, ni entendu, dans la maison de Dieu, la voix de vos pasteurs! Qu'avez-vous donc appris? les maximes du monde. Imbus de ses préjugés, vous n'envisagez la vérité sainte qu'au travers du prisme du plaisir, et vous tranchez avec autorité là où il faudrait trembler et consulter avec un esprit humble.

Si avant de naviguer sur une mer orageuse, le pilote qui doit la parcourir en connaît les dangers et les écueils, il pourra les éviter. De même si nous, pauvres passagers, nous avions appris dans une instruction sainte et solide, et en écoutant avec docilité ce que de sages et vieux voyageurs nous apprennent des tempêtes qu'ils ont essuyées dans ce terrible océan des passions humaines, nous verrions alors et dès notre début le monde tel qu'il est,

et non tel qu'il se montre. Ses mécomptes, ses déceptions, ses envies secrètes, ses joies apparentes, sa tristesse réelle, ses soupirs douloureux dissimulés par un rire convulsif, nous apparaîtraient déchirant le voile brillant dont il s'enveloppe. Nous serions en garde contre les illusions qui entraînent l'innocence ignorante du mal, ou le téméraire qui, osant compter sur sa vertu, s'aventure dans les routes de plaisir en disant : « Je n'irai que jusque-là. »

Oh ! prions, prions avec ferveur, l'étoile de la mer doit nous guider dans une navigation si dangereuse ; suivons Marie dans sa retraite de Nazareth, et là nous inspirant des grandes pensées qui fortifiaient sa sagesse et enflammaient son âme, nous apprendrons d'elle à nous faire une solitude au milieu du monde même. Si nous ne nous laissions pas séduire par de fallacieuses promesses ; si nous ne donnions à

la société que ce que la bienséance exige, le fol amour du plaisir ne dévorerait pas notre temps, il ne régnerait pas en maître absolu sur notre esprit, il ne chasserait pas Dieu de notre cœur.

On peut donc vivre dans le monde *sans être du monde*. Pour cela il faut réserver les heures les plus précieuses de la journée, pour remplir ses devoirs envers Dieu, sa famille et ses amis. Guidé par la religion nous classerons nos travaux avec sagesse : nous éviterons la précipitation dans nos projets et nos actions, la lâcheté dans nos exercices de piété, et méditant sur nos fins dernières, nous nous pénétrerons de cette vérité importante que le salut doit être notre unique affaire. Que doit-on faire pour arriver à ce but désirable! Les mêmes choses que nous faisons ; mais nous les ferons en vue de Dieu, et le désir de lui plaire remplacera cette satisfaction

secrète que nous avons de nous-mêmes ; alors nos bonnes actions deviendront meilleures, et celles qui étaient indifférentes acquerront un mérite infini.

Pour être agréable à Marie, il faut que notre dévotion soit humble, douce, se prêtant tout à tous. La jeune fille qui veut quitter sa mère malade, et les occupations d'un pauvre ménage, pour aller chanter le soir des cantiques à la sainte Vierge, n'est point la servante de Marie. L'épouse qui n'est point gracieuse et prévenante pour son époux, et qui fuit sa maison et ses enfans pour se joindre à des œuvres de surérogation, n'est point la servante de Marie. Le chrétien aux mœurs âpres, qui prêche la douce religion du Christ et la confiance en sa divine mère, avec des paroles sévères et grondeuses, n'est point le serviteur de Marie. Ce parfait modèle veut que nous soyons doux et modestes

dans toutes nos actions : car c'est flétrir la vertu que de s'enorgueillir de la posséder.

O vous tous qui vous êtes dévoués à Marie, soyez bons, indulgens, aimables pour vos frères, non dans le désir orgueilleux de briller par des grâces tout humaines, mais pour que le monde sache bien que le chrétien le plus fidèle à Dieu sera toujours la créature la plus généreuse, la plus compatissante, la plus prompte à secourir ses semblables, même aux dépens de sa propre tranquillité, de son propre bonheur.

Consacrez-vous à Marie, vous qui gémissez sous le poids du chagrin : elle vous consolera. Et vous dont la vie n'est qu'un jour de fête, donnez-vous à Marie pour qu'elle chasse de son souffle si pur, l'air empoisonné qui s'exhale du sein des plaisirs. Suspendez vos joies pour pleurer sur

vos erreurs, et chargez Marie de porter à son fils l'hommage de votre repentir. Prier? c'est impossible, dites-vous... Oui, c'est impossible à votre froide indifférence. Ce ne l'est point à celui qui veut sauver son âme. Des rois se sont sanctifiés sur le trône; des guerriers au milieu du fracas des armes; des mères au sein d'une nombreuse famille qui exigeait une surveillance continuelle;.... et vous riche libre, ou du moins heureux et tranquille, vous ne pourriez pas prier!.... Cette erreur est grave, car elle va à la mort de l'âme.

Apprenez qu'il est encore des familles respectables qui, chaque jour, se réunissent au foyer domestique pour se délasser des occupations graves et saintes, en s'entretenant des choses du Ciel. Qu'il est délicieux cet épanchement de l'amitié, avec quelle ingénuité le cœur des enfans s'ouvre à la confiance : ils disent tout à leurs

parens, tout, jusques à leurs fautes; celle qu'ils leur cacheraient gronderait dans ces âmes innocentes, comme un nouveau remords. Oui, elles sont douces, elles sont saintes, ces habitudes de famille, où l'on s'attache de plus en plus à ceux que tout nous fait un devoir d'aimer. Elles nous rapprochent du Ciel, car l'innocence vit à l'ombre du Dieu qui la protège, et Marie la regarde avec complaisance.

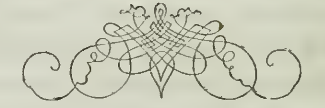
PRATIQUE.

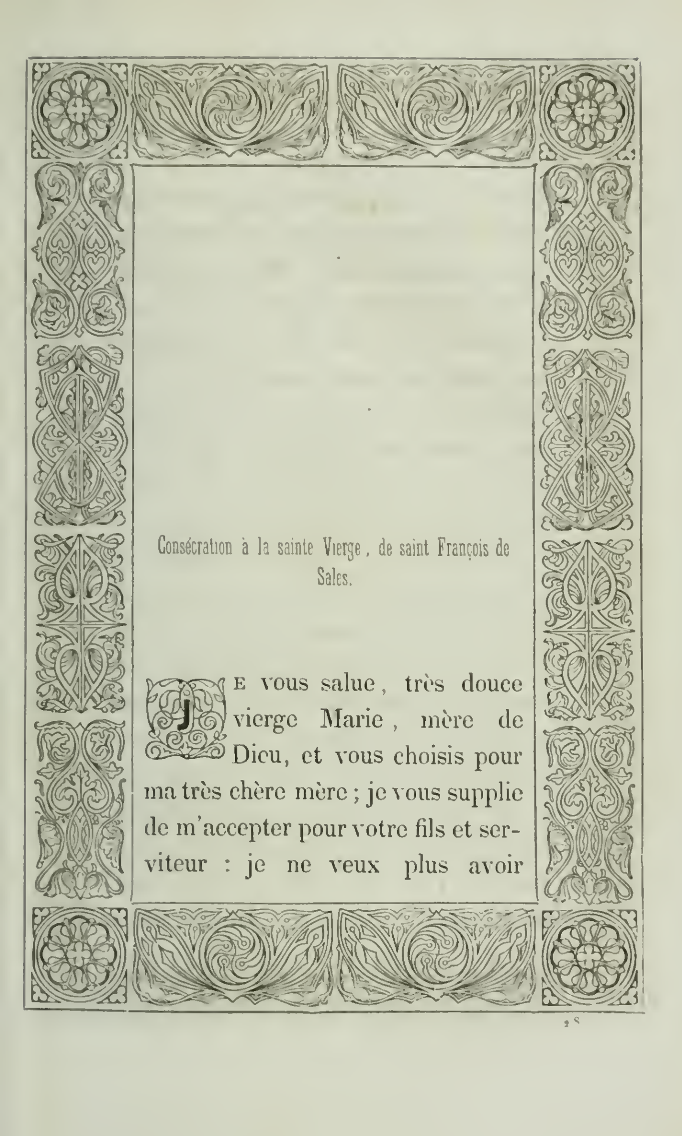
Le plus sûr moyen d'arriver à Dieu c'est de prier sa sainte mère de nous présenter à lui. Il veut que nous l'aimions, que nous espérions en elle, comme la source des grâces : Marie les demande à son Fils. Ces grâces si chères, *elle nous les obtient, elle ne nous les donne pas.* Soyons donc reconnaissans envers elle, mais que le premier élan de notre grati-

tude et de notre amour soit pour Dieu. Notre seul Sauveur est Jésus-Christ, il a donné à sa mère une grande autorité dans le Ciel et sur la terre. Mais Dieu *seul* est puissant *par lui-même* : il donne à tous, et ne reçoit de personne.

*Gloire à Dieu, etc.*

*Je vous salue, etc.*





Consécration à la sainte Vierge, de saint François de Sales.

Je vous salue, très douce vierge Marie, mère de Dieu, et vous choisis pour ma très chère mère ; je vous supplie de m'accepter pour votre fils et serviteur : je ne veux plus avoir

d'autre mère et d'autre maîtresse que vous. Je vous prie donc, ma bonne, gracieuse et douce mère, qu'il vous plaise vous souvenir que je suis votre fils, que vous êtes très puissante, et que je suis une pauvre créature vile et faible. Je vous supplie aussi, très douce et chère mère, de me gouverner et défendre dans toutes mes actions; car, hélas! je suis un pauvre nécessiteux et mendiant qui ai besoin de votre sainte aide et protection. Eh! bien donc, très sainte Vierge, ma douce mère, de grâce, faites-moi participant de vos biens et de vos vertus, principalement de votre sainte humilité, de votre excellente pureté et fervente charité : mais accordez-moi surtout *(nommez la grâce que vous désirez obtenir)*. Ne me dites pas, gracieuse Vierge, que vous ne pouvez pas; car votre bien aimé Fils vous a donné toute puissance, tant au Ciel que sur la

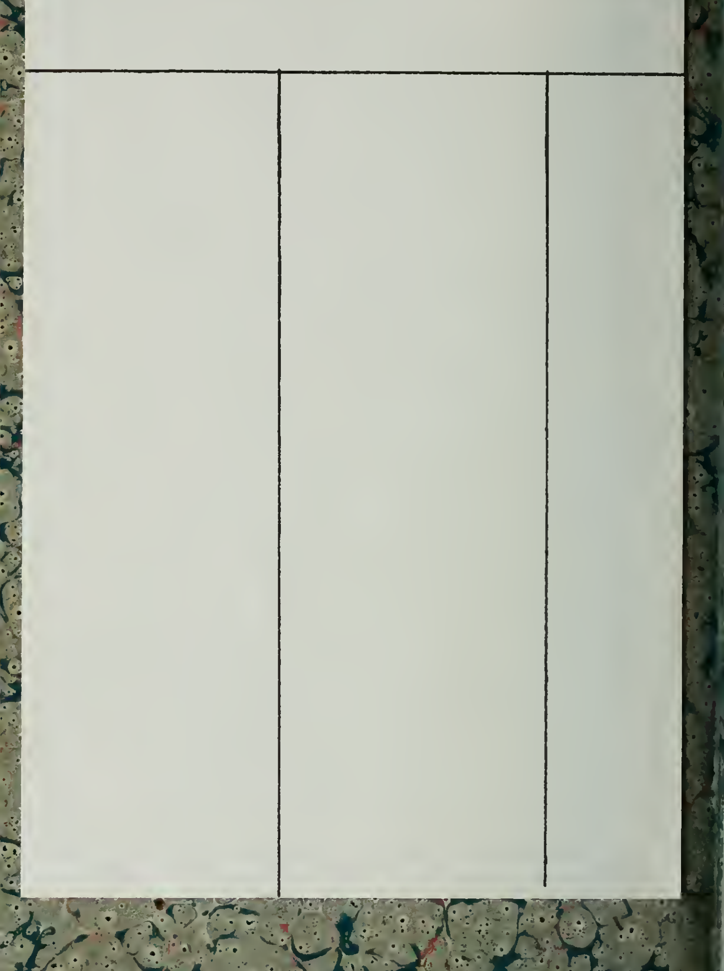
terre : vous n'alléguerez pas non plus que vous ne devez pas, car vous êtes la mère commune de tous les pauvres enfans d'Adam, et singulièrement la mienne. Puis donc, très douce Vierge, que vous êtes ma mère, et que vous êtes très puissante, qui est-ce qui pourrait vous excuser, si vous ne me prêtiez votre assistance! Soyez ma mère, et voyez que vous êtes contrainte de m'accorder ce que je vous demande et d'acquiescer à mes gémissemens. Soyez donc exaltée sous les Cieux, et par votre intercession faites-moi présent de tous les biens et de toutes les grâces qui plaisent à la très sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, l'objet de tout mon amour pour le temps présent, et pour que Jésus, Marie et Joseph soient loués et imités. *Ainsi soit-il.*

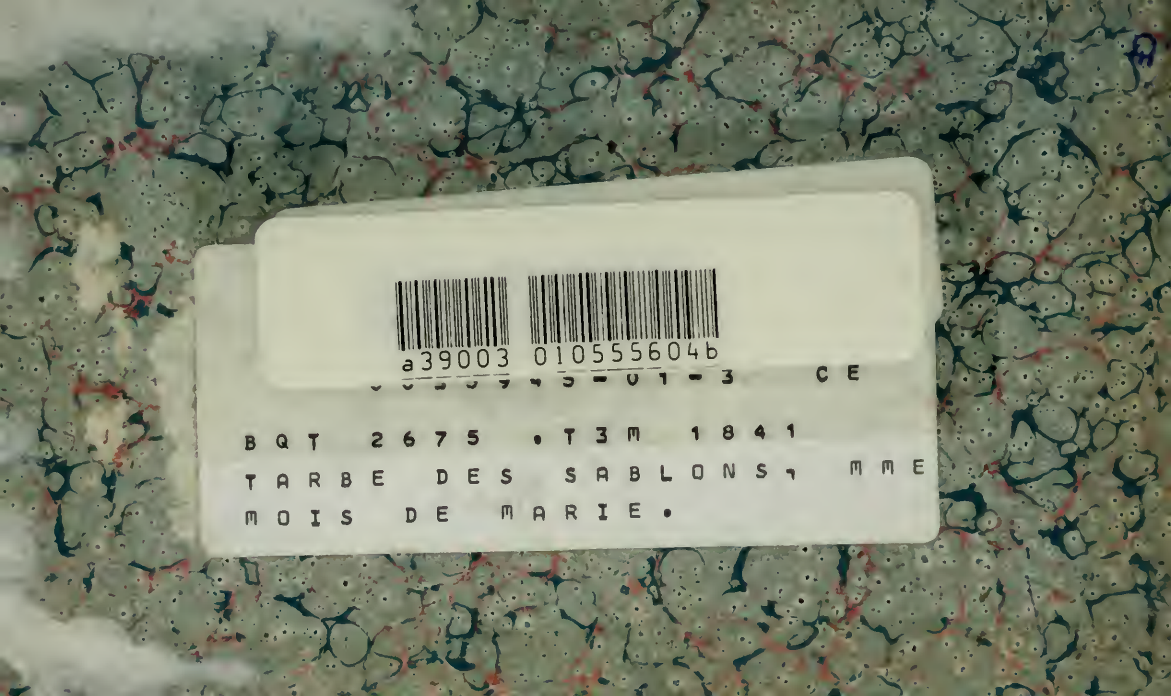




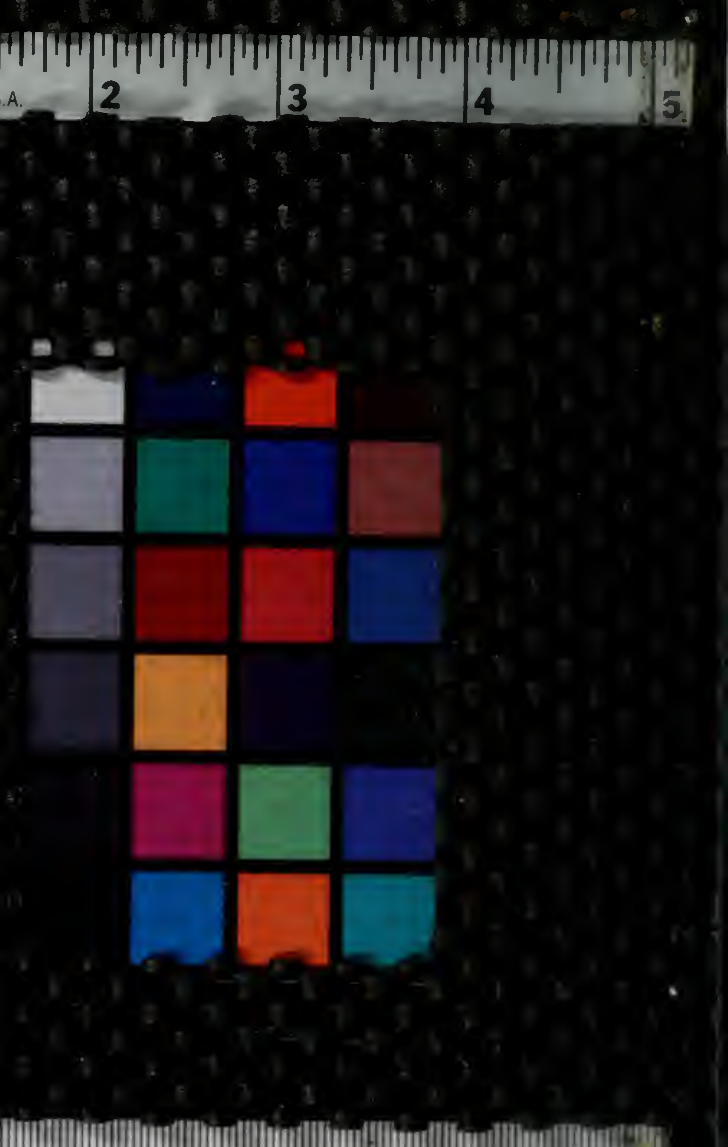
# TABLE.








U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 03 11 19 05 1



.A.
2
3
4
5